



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Œ U V R E S
C H O I S I E S
DE L'ABBÉ PRÉVOST,
A V E C F I G U R E S.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.



CONTES, AVENTURES

ET

FAITS SINGULIERS, &c.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





CONTES, *A NECDOTES,* HISTOIRES, &c.

AVENTURE INTÉRESSANTE DES MINES DE SUÈDE.

TOUT le monde a entendu parler de ces Mines de Suède si vantées, dans lesquelles on assure qu'il se trouve des habitations aussi régulières que sur la surface de la terre, composées d'un grand nombre de familles, qui ont leurs chefs, leurs juges, leurs maisons, leurs marchés, leurs boutiques, leurs ministres & leurs églises; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les sociétés les plus paisibles & les mieux

A



Elle lui parla quelques tems avec toutes les
marques d'une vive douleur.

trouver mieux de leur condition. L'anglois fut frappé particulièrement de la vue d'une loge assez commode , qu'on lui fit remarquer , comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un ministre luthérien , qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le voyageur , & parlant facilement la langue latine , il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations , & par les lumières du guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir , une femme entra dans la loge , les yeux en larmes , & s'étant jetée aux pieds du ministre , elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur. L'anglois ne comprit rien à son langage ; mais il lui trouva tant de beauté & de jeunesse , qu'étant surpris de voir une personne si aimable dans ce lieu d'horreur , il attendit à peine qu'elle eût fini son discours pour en marquer de l'étonnement au ministre. On lui apprit son histoire , qu'il a ainsi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upsal , d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient destinée en mariage à un homme de son rang ; mais l'amour , qui ne respecte pas toujours l'ordre , lui avoit mis d'autres sentimens dans le cœur pour un aventurier , qui s'étoit établi dans la

même ville , & qui avoit employé toutes sortes d'artifices pour la séduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui , sans être avare. Il avoit acquis des richesses considérables , auxquels la fraude & le vol avoient eu la meilleure part ; mais il en étoit prodigue , & l'on admiroit seulement qu'avec des dépenses excessives où son goût pour le plaisir l'engageoit continuellement , il pût trouver des ressources pour réparer ses profusions. Personne n'avoit encore eu le moindre soupçon des voies secrètes qui le soutenoient dans l'opulence , lorsqu'ayant disposé sa maîtresse à quitter la maison de son père pour le suivre , il fut obligé par ménagement pour une famille puissante de disparaître avec elle aux yeux du public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs , dont il étoit le chef , & qui lui apportoit fidèlement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adresse. Le partage qui se faisoit du butin étoit suivi d'un grand souper , auquel la nouvelle épouse ne fut d'abord admise qu'avec réserve ; mais comme il étoit impossible que la visite régulière de tant d'étrangers , & les discours qui leur échappoient dans la chaleur du vin , ne lui fissent pas naître quelque défiance , son mari ne crut point le

Secret assuré, s'il ne lui en faisoit volontairement l'ouverture. Elle en frémit. Peut-être regretta-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais sa folle passion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bientôt les yeux sur la honte de son état, & sur ce qu'elle en devoit craindre à l'avenir. Insensiblement elle prit part elle-même au désordre, en se chargeant du partage & du recèlement des vols.

Il y a moins de communication en Suède qu'en France entre les lieux habités, parce que l'usage des postes n'y est pas si bien établi, & cette raison avoit fait espérer aux voleurs, que dans un village détourné, quoiqu'à une distance médiocre d'Upsal, ils pourroient demeurer à couvert jusqu'à ce que leur chef eût fait approuver son mariage aux parens de sa femme. Cependant le Ciel avoit permis que, sans le savoir, ils eussent choisi la retraite la plus dangereuse pour leur fureté. Elle touchoit à une terre qui appartenoit au père de la jeune dame, & le hasard lui fit survenir quelques affaires qui l'y conduisirent. Il apprit de ses payfans qu'on voyoit depuis quelques semaines une assemblée nombreuse dans le voisinage. Les circonstances lui firent naître de la curiosité. Il s'y transporta le soir, & l'envie d'approfondir le mystère, ne faisant qu'augmenter par la vue de plusieurs personnes de fort mau-

vaïse mine qui arrivoient à la file , il s'introduisit assez heureusement dans la confusion pour rencontrer sa fille , & la reconnoître. La surprise & la colère ne lui laissèrent point assez de modération pour se taire jusqu'à l'éclaircissement. Il arrêta sa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amèrement sa fuite , & il voulut savoir d'elle avec qui elle se trouvoit , & par quel motif elle avoit quitté sa maison. Le mari qui ne tarda point à le remettre , se crut perdu s'il ne prenoit une résolution vigoureuse. Il le fit arrêter par ses satellites , remettant à délibérer avec eux de quelle manière leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne doutèrent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert , le plus grand nombre de ces scélérats fut d'avis de se défaire de lui , & cette opinion eût prévalu , sans les instances & les larmes de la jeune dame qui vint à bout d'attendrir le cœur de son mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit se trouver exposée , elle & toute la bande , & ne voyant point d'autre voie pour se sauver , elle consentit à la nouvelle proposition que fit un des associés , de retenir ce père importun dans une espèce de prison , jusqu'à ce qu'on eût pris d'autres mesures. Ce parti leur parut d'autant plus certain , que l'ayant obligé de confesser qu'il étoit venu seul , & personne ne s'étant présenté après

lui, ils se flattèrent que le tems ne leur manqueroit pas pour mettre ordre à leurs résolutions. Mais ils ignoroient que ses domestiques étoient dans la terre voisine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur maître, & n'augurant pas bien de l'assemblée nocturne où ils savoient que sa curiosité l'avoit conduit, attroupèrent les payfans de sa dépendance, & se rendirent avec des armes à la maison du voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vue confirmant leur défiance, ils les arrêtèrent tous, en demandant leur maître avec menaces. Leurs voix qu'il entendit, lui donna la hardiesse d'élever la sienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorsqu'ils eurent appris de lui de quelle manière il avoit été traité, ils firent main-basse sur une partie des voleurs. Ses ordres obtinrent à peine que le reste fût épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de brigands, il n'eut point d'inquiétude sur le sang que ses gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq voleurs dont la troupe étoit composée, il n'en restoit que dix-sept vivans, avec leur chef & sa fille. Il les fit conduire sur le champ aux prisons d'Upsal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant se dépouiller tout d'un coup des sentimens paternels, il prit sa fille avec lui, pour ne pas l'exposer à la honte

d'un châtimement public. Mais elle entra mal dans ses vues ; car prévoyant bien que son mari ne sortiroit de la prison que pour aller au supplice , l'amour plus fort que l'honneur lui fit compter la vie pour rien , s'il falloit la conserver sans lui. Elle se déroba de la captivité où elle étoit retenue chez son père , & s'étant rendue à la prison publique , elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle se reconnoissoit complice.

Une générosité si bizarre causa de l'étonnement à toute la Suède. L'admiration augmenta encore , lorsqu'ayant été interrogée par les juges qui avoient déjà tiré des voleurs la confession de leurs crimes , elle répondit avec une fermeté & une présence d'esprit qui leur causa de l'embarras. Elle entreprit de justifier son mari par quantité de raisons , dont la principale mérite d'être rapportée. Sous le règne de Charles XII , un déserteur danois , qui étoit passé au service de Suède , rendit un service signalé à l'armée suédoise. Le roi qui ne laissoit jamais de belles actions sans récompense , se fit amener ce brave soldat , & lui demanda , après l'avoir comblé d'éloges , par quelle marque de reconnoissance il souhaitoit d'être récompensé. Vous pouvez faire ma fortune , répondit-il effrontément , & satisfaire mes inclinations sans qu'il vous en coûte rien. Etant pressé de s'expliquer , il confessa que la raison

qui lui avoit fait quitter sa patrie , avoit été la crainte du supplice qu'il avoit mérité par plusieurs vols ; que dès l'enfance il avoit été porté à dérober tout ce qui se présentoit à ses yeux , sans que ce penchant pût être arrêté par aucune considération ; que le conservant encore dans toute sa force , il n'avoit point d'autre grâce à demander que la permission de voler impunément dans toute l'étendue de la Suède , avec cette restriction néanmoins qu'il promettoit de le faire sans violence , & qu'il seroit soumis à la justice ordinaire , s'il manquoit à sa promesse. La jeune suédoise assurant que le roi s'étoit fait un plaisir de le satisfaire , & qu'il lui avoit fait même expédier des lettres qui le mettoient à couvert du châtiment , en concluoit que le vol sans effusion de sang , tel que son mari l'avoit toujours exercé , ne devoit pas passer en Suède pour un crime capital , ou du moins que dans un cas où une personne de son rang se trouvoit mêlée , il méritoit l'indulgence dont le roi Charles avoit donné l'exemple. Pour elle , à qui l'on auroit pu reprocher de la bassesse , elle se croyoit justifiée , disoit-elle , par les engagements & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé son mari sans connoître la malheureuse profession où il s'étoit engagé ; il n'avoit pas dépendu d'elle , après cette connoissance , de lui ôter son cœur , qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités

plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raisons étoient trop foibles pour faire impression sur le sénat d'Upsal. Les voleurs furent condamnés aux Mines avec leur chef. La considération du père porta seulement les juges à excepter la jeune dame, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par sa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel sa volonté n'avoit point eu de part. La sentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de représentations ni d'efforts capables de lui faire abandonner son mari. Elle n'usa de la liberté qu'il lui rendit, que pour se faire transporter à l'entrée des Mines, où il étoit déjà descendu avec ses complices ; & par une résolution plus surprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faisoit difficulté de la recevoir dans la machine qui sert à descendre, elle attendit qu'il y fût descendu quelqu'un, & elle saisit ce moment pour se laisser glisser le long de la corde, en se déchirant les mains, & au risque de se casser mille fois la tête dans un trou aussi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de son père de prendre d'autres mesures pour s'y opposer ; & quoique les loix contre le rapt soient moins sévères en Suède que dans

plusieurs états du Nord, il auroit pu du moins faire annuler un mariage qui blessait toutes sortes de règles. Mais l'honneur de sa fille étant perdu sans remède, il ne fut pas fâché de la voir ensevelie dans un lieu qui n'est guère différent du tombeau.

Quoique son mari y fût occupé aux travaux pénibles qui sont son châtimement, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de considération par les chefs de la Mine, & par le ministre. Sa conduite méritoit autant cette distinction que sa naissance. Elle sentoit son malheur sans en être abattue, & elle tiroit des circonstances de sa condition tout ce qui pouvoit contribuer à sa consolation & au soulagement de celui qui avoit ruiné son honneur & sa fortune. La visite qu'elle rendoit au ministre, & les larmes que le voyageur anglois lui vit répandre, venoient d'une nouvelle disgrâce de son mari, qui ayant pris querelle avec quelque mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureusement. Mais les instances que le voyageur joignit aux siennes, lui firent obtenir la grâce qu'elle demandoit.

On ne se permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractère auroit été le modèle de son sexe, si la fortune eût voulu qu'elle se fût attachée à un honnête homme. C'est ainsi que nos attachemens décident

presque toujours du fond de notre conduite sur tous ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement assez de forces en elles-mêmes pour marcher sans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.



A V E N T U R E

D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux personnes qui passoient sur le pont-neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroissoit être dans quelque danger pressant, mais à qui sa frayeur même, ou quelque passion violente, ôtoit la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au spectacle qu'ils apperçurent. Une foible lumière que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme qui continuoit de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandoit grâce du moins pour sa vie. Un homme de belle taille & mis fort proprement, la pouffoit malgré elle le long du parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup sur le mur, il paroissoit prêt à la jeter dans la Seine, lorsqu'ayant changé de mouvement, & la repoussant au contraire vers le milieu du pont : vas, lui dit-il, tu n'es pas digne de

mourir; & sautant légèrement sur le mur, il se précipita lui-même sans ajouter un seul mot.

Quoique toutes ces circonstances se fussent passées si vite, que les deux passans n'avoient pas eu le tems de revenir de leur première surprise, la compassion naturelle les porta aussitôt à courir vers les degrés qui se trouvent en divers endroits au long de la rivière; & prenant le parti d'aller jusqu'à ces bateaux de passage qui sont vis-à-vis les Quatre Nations, dans l'espérance de pouvoir s'en servir pour faciliter leur dessein, ils y arrivèrent en effet si heureusement, qu'ils virent presque au même instant flotter le cadavre, & si près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni avirons sur les bateaux, ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne se fussent avisés de descendre plus bas le long du rivage, jusqu'à ces espèces de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles se communiquent l'une à l'autre, & que les dernières sont presque au milieu du courant, ils s'avancèrent assez pour n'avoir plus besoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puisqu'il n'étoit pas différent d'un corps sans vie. Mais après avoir été suspendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit

Quantité d'eau , fit connoître que toute la force n'étoit pas épuisée. La connoissance lui revint presqu'aussitôt. Il demanda à ses libérateurs où il étoit & par quel coup du ciel il se trouvoit entre leurs bras. Ensuite se rappelant lui-même toutes les circonstances de son aventure , il les remercia vivement du service qu'ils lui avoient rendu. Que la raison est foible , leur dit-il d'un ton fort tranquille , & qu'elle nous sert mal dans le transport d'une passion violente ! Mais , si c'est après avoir été témoins de ma folie que vous êtes venus si généreusement à mon secours , dites-moi , ajouta-t-il , ce qu'est devenue la malheureuse qui m'a troublé l'esprit , & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible sort auquel je me suis exposé. Ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu , & de quelle manière ils s'étoient mis en état de le secourir , sans avoir eu le tems de faire la moindre attention à sa compagne. Hélas ! reprit-il avec un soupir , elle est indigne du soin qui m'inquiète encore ; mais n'importe : s'il ne s'est passé qu'un moment depuis ma chute , vous la retrouverez peut-être sur le Pont-Neuf , & vous l'aiderez à retourner chez elle , où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le satisfaire ; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés , & qu'il éleva plus

avec plus d'ouverture. Je suis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de si honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous fera une loi inviolable du secret. Il leur apprit là-dessus le nom de la dame qui avoit causé toute son infortune, & priant le notaire de se rendre sur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit sauvé heureusement, & de lui représenter que pour son propre intérêt, elle devoit s'imposer un silence éternel sur tout ce qui s'étoit passé cette nuit. Dites la même chose à son père, ajouta-t-il, car je m'imaginais que dans le premier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils sont capables de se taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon ressentiment. Il lui nomma ensuite un cabaret peu éloigné, où il alloit se rendre avec l'intendant, pour faire sécher ses habits, & pour se mettre en état de retourner chez lui sans faire soupçonner son aventure à sa propre famille.

Le notaire, après s'être acquitté fort habilement de sa commission, le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le père & la fille dans une profonde consternation, le discours qu'il leur avoit tenu avoit paru les consoler beaucoup, & que sans s'expli-

quer autrement, ils avoient promis la discrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'inconnu , en se livrant un moment à ses distractions ; devois-je épargner sa vie , & quelle fureur m'a fait tourner mes vues contre la mienne ? Mais ne pensons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je suis trop engagé avec vous , reprit-il , en regardant les deux libérateurs , pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré ; & si je veux me mettre en droit de vous demander le secret sur ce qui s'est passé à vos yeux , je dois vous marquer , par une confiance volontaire , que je vous crois capables de le garder. Ecoutez ma triste & honteuse histoire.

Je suis l'aîné d'une famille fort riche , & je serois marié depuis long-tems d'une manière convenable à ma naissance , si la force d'une passion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu insensible à tous les avantages de la fortune. Un monstre , dont je ne dois plus parler qu'avec horreur , mais assez charmant pour se faire adorer , m'a séduit il y a deux ans ; c'est la fille unique d'un médecin qui demouroit alors dans mon voisinage. Je la voyois avec mes sœurs , chez lesquelles elle se croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendresse inexprimable. A peine avoit-elle atteint sa douzième année. Je ne pus lui cacher mes sentimens. Elle ne me désespéra

point par sa réponse ; mais soit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux , soit qu'elle fût déjà assez rusée pour ménager ses avantages , elle cessa de voir mes sœurs , & elle parut se faire une étude de m'éviter. J'employai tant de soins pour la rejoindre , qu'ayant trouvé l'occasion de lui parler à la promenade , je lui fis des plaintes amères de son absence affectée. Elle m'écouta , & si j'étois enchanté de sa figure , je le fus encore plus de son caractère , lorsque m'ayant confessé qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi , elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aisément , & la connoissance en même-tems qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes , qui lui avoit fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois sacrifié tout dès ce moment , & je lui fis connoître sans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obstacles si foibles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai quelques semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir , & désespéré de lui trouver tant de constance à me refuser , je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison , malgré la résistance que je trouvai à la porte , & que je ne pus attribuer qu'à ses ordres. Son père , averti que j'avois menacé ses domestiques d'employer la violence , en fit des

plaintes au raïen : mais loin de nuire à mes vues , cette démarche y servit doublement , parce qu'elle me fit naître la pensée de m'adresser directement au médecin , & qu'elle a toujours éloigné les soupçons de mon père , à qui divers incidens venus à la suite , auroient pu faire ouvrir les yeux sur ma conduite.

Au lieu donc de penser à l'exécution de mes menaces , je demandai honnêtement à voir le médecin , qui ne put me refuser cette faveur. Je l'accusai tendrement de me causer un chagrin mortel , en prenant parti contre moi , sans avoir connu la nature de mes sentimens & de mes intentions. Ayant presque trente ans , j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond sur mon caractère & sur mes promesses : or , j'aimois sa fille avec les sentimens d'un honnête homme , & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouser. La permission de la voir que je le conjurois de m'accorder , ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette espérance. Enfin je le laissois le maître de prendre là-dessus les précautions les plus propres à guérir son inquiétude , & de régler lui-même les moyens qui pouvoient assurer la fortune de sa fille & mon bonheur.

Ce discours , auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour sont capables d'inspirer , fit plus d'impression sur le médecin , que je

n'avois osé m'en promettre. Ses objections se réduisirent à la crainte d'offenser mon père, & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connoissoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étois libre, à mon âge, d'épouser une fille qui m'avoit plu, & dont la vertu réparoit assez la fortune. Si j'avois quelque ménagement à garder pour mon père, il étoit aisé de remplir ce devoir, en lui cachant ma passion & les engagements que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public, sans qu'ils perdissent rien de leur force & de leur sainteté par le mystère. Un langage si net & si sincère me fit obtenir le consentement du médecin. Il y mit seulement deux conditions; l'une, que pour lever tous les doutes, je commencerois par épouser sa fille; l'autre, que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage, parce que la disproportion de nos forces lui faisoit craindre quelque chose pour sa santé.

Mes sentimens étoient si purs, que sans me plaindre de son sort, qui lui faisoit mettre un si long obstacle à mes desirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussitôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un événement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter

mes visites , & pour cacher mes démarches à ma famille , il se logeroit dans un quartier différent. Je me chargai du soin de lui chercher une maison commode. Je fis meubler l'appartement de sa fille avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choisi pour la célébration de notre mariage. En évitant toutes les cérémonies éclatantes , j'eus soin que la décence fût observée , & qu'il ne manquât rien d'essentiel à des liens qui devoient faire toute la douceur de ma vie.

Vous admirez ma retenue , dans un siècle où l'on ne fait plus gloire de tant de modération. Depuis deux ans que j'ai formé cette malheureuse chaîne , je ne me suis rien permis qui ai blâmé mes promesses. Trop content de la liberté que j'avois à tous momens de voir une femme j'adorois , & d'observer avec soin le développement de ses charmes , j'attendois sans impatience le terme auquel je m'étois assujéti. J'emplis toute mon étude à lui inspirer du goût pour la douceur de mes manières , & par les engagements continuels de ma tendresse. J'en fis même une occupation sérieuse de moi-même tout ce que l'éducation & l'usage du monde pu me communiquer de goût & de sens pour lui former le cœur & l'esprit. Je m'appercevoir tous les jours qu'elle

hasarder devant elle quelque badinage de cette nature , j'avois cru m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien , & respectant sa modestie , je m'étois hâté de changer de langage. Cependant son père m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit souhaité pour me l'abandonner entièrement , je ne fis plus mystère de l'espérance où j'étois de passer bientôt la nuit comme le jour avec elle. On proposa même de célébrer nos plaisirs par une fête , à laquelle je consentis qu'on invitât quelques-uns de ses plus proches parens , que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre secret. J'ordonnai les préparatifs d'un grand souper qui devoit se faire demain , & m'étant avisé de feindre chez mon père que je devois partir le matin pour aller passer huit jours dans la mai^{son} de campagne d'un ami , je me promettois de employer avec bien plus de douceur au premier exercice de ma tendresse. Je vais cette nuit à midi , & si je puis le dire , avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire , chez mon innocent & modeste maîtresse. Je ne la trouve point à son père m'apprend qu'elle lui a demandé permission d'aller au palais pour s'y faire quelques bijoux ; qu'elle est sortie dans la nuit suivie de son laquais , & que devant en suite chez une de ses tantes , elle n'est pas encore de retour avant dix ou onze heures.

L'impatience de la voir, & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire, me conduisit sur le champ au palais. Je passai inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez son père, sans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaisir que je m'étois proposé, & ne pouvant me retirer sans avoir vu ce que j'aimois uniquement, je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant sur la satisfaction qui m'étoit assurée le lendemain, que m'étant livré d'avance à tous mes transports, je pensai que rien ne m'obligeoit de remettre si loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre, étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au médecin, qui parut y entrer volontiers. Dans cette résolution, je me fis un nouveau plaisir d'aller au-devant de ma vertueuse maîtresse, & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit, j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue, seul, parce que j'avois renvoyé chez moi mon laquais, pour colorer mon absence par quelque excuse; & ne voulant point paroître avant qu'elle eût quitté sa tante, parce que je pensois toujours à ménager sa modestie.

Elle sortit enfin. Son laquais lui avoit amené

une chaise à porteurs, qui se mit en marche aussitôt. J'étois à vingt pas de là pour l'attendre au passage; & j'avois déjà la bouche ouverte pour parler aux porteurs, lorsque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la chaise, & s'adressant à sa maîtresse, j'entendis qu'il la prioit instamment de retourner sur le quai des orfèvres. Il l'assuroit qu'il n'étoit pas tard, & qu'elle pouvoit encore disposer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y consentit. Les porteurs prirent le chemin que le laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'esprit qui eût l'air de crainte ou de soupçon, la curiosité suffisoit seule pour me porter à la suivre. Quelle affaire pouvoit l'appeler à onze heures de nuit sur le quai des orfèvres? Je me rangeai soigneusement contre une porte pour laisser passer la chaise, & marchant à quelque distance, j'arrivai sur le quai aussitôt que les porteurs. Ils s'arrêtèrent à la porte qu'on leur montra. Le laquais introduisit sa maîtresse dans la maison, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer aussitôt que je l'eus vue disparaître, & passant sans faire la moindre question aux porteurs, qui me prirent apparemment pour un

habitant de la même maison , je m'engageai dans une allée obscure , qui me conduisit au pied d'un escalier.

Je montai avec quelque frayeur , quoique j'eusse pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils se firent ouvrir la porte du second étage , & la fermèrent aussitôt sur eux. J'y prêtai curieusement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commençant déjà à s'emparer de mon cœur , je fus plus alarmé du silence qui régnoit autour de moi , que je ne l'aurois été de toute autre explication sur mon sort. L'impatience me prit ; mais voulant garder encore quelques mesures , je frappai fort doucement , & je parlai de même à une petite servante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé si Mademoiselle..... étoit là pour long-tems , elle me répondit qu'elle l'ignoroit , mais que sa maîtresse n'étoit point accoutumée à souffrir si tard les demoiselles dans sa maison. Ce discours me fit trembler. Quelques mots d'explication , que j'eus la force de demander avec la même douceur , ayant achevé de m'apprendre dans quel funeste lieu j'étois , il ne s'en fallut guère que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris , & par toutes les violences où cette affreuse aventure étoit capable de me porter. Cependant un reste d'espérance combattant encore mes mouvemens , je demandai pour unique

grâce à la servante , de me faire entrer sans bruit dans l'anti-chambre , où elle avoit eu ordre de demeurer. Un louis que je lui présentai , la disposa tout d'un coup à me servir ; & s'imaginant que j'avois dessein de me procurer quelque plaisir , elle me fit diverses objections , que je laissai sans réponse. L'ayant priée seulement de me dire où la demoiselle s'étoit retirée , elle ne se fit pas presser pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'anti-chambre.

Vous expliquerais-je toute ma honte ? Je m'approchai de cette porte , & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet , m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faisois le sujet de cette modeste conversation. Le plus vil des hommes s'applaudissoit de m'avoir couvert d'opprobre , & se félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il se plaignoit qu'on lui avoit refusé trop long-tems.

En un mot , je compris par les discours de ces honnêtes amans , qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit imposées , ils avoient choisi ce jour là pour se dédommager d'une si longue contrainte , & qu'on ne me réservait que les restes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé sur le champ deux infâmes..... Je les aurois noyés dans le sang l'un de l'autre : mais une porte épaisse & bien fermée les garantissant contre mon premier transport, je pris le parti de descendre, & de remettre leur châtiment à la porte de la rue. L'heure ; le lieu , tout m'assuroit d'une pleine vengeance. Je quittai la servante, sous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les porteurs qui attendoient impatiemment à la porte , je me hâtai de les payer , & je les pressai de se retirer. La nuit n'étoit pas si obscure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je passai à les attendre , ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me causa une joie cruelle. J'aurois souhaité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître ensemble, je ne vis que mon indigne rival , qui tournoit la tête de côté & d'autre , pour découvrir les porteurs. J'aurois pu fondre sur lui , & lui arracher la vie par mille blessures. La crainte que sa compagne n'eût le tems de m'échapper , étoit la seule raison qui m'arrêtât , lorsque m'ayant aperçu , il prit tout d'un coup

la fuite avec tant de vitesse , que je désespérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amèrement au ciel , en l'accusant d'injustice ; & ne gardant plus de mesure , je me précipitai vers la porte , pour assurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame , qui me prit sans doute pour son amant , se trouva sur le seuil à ma rencontre. Je la saisis avec un transport inexprimable ; & la menaçant de l'égorger si elle jetoit le moindre cri , je la traînai vers les degrés du parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris sur le champ la résolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action , l'empêchèrent d'abord de me reconnoître , mais n'ayant pu long-tems s'y méprendre , elle s'évanouit dans mes bras. Loin d'en être attendri , je se redoubler ma fureur par la difficulté de la avancer dans cet état : les efforts que je fis la porter , lui rappelèrent bientôt la confiance. Elle poussa quelques cris , qui ne voient être bien éclatans dans la foible trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le & je la forçai de monter.

Peut-être ne se défioit-elle pas de mon dessein. Je n'avois pas encore un seul mot. Mais lorsqu'elle conçut

de ma mort ; mais je crus être encore mieux vengé par le mépris. Je la repoussai , avec quelques expressions qui me furent arrachées par ce sentiment , & je me lançai sans précaution dans la rivière.

AVENTURE

DE MISS B....

MISS B... n'avoit que quinze ans , lorsque sa mère l'amena à Londres , dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée , jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature , suppléeroient pour son établissement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans , qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe , avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde , jusqu'au troisième hiver , qu'elle commença à se montrer en public , & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination , accompagnée d'une simplicité charmante , la rendoient aussi aimable à ceux qui jouissoient

jouissoient de son entretien , que l'éclat de son visage , & la beauté de sa taille , la faisoit trouver admirable à ceux qui ne faisoient que la voir.

Avec quel plaisir sa mère ne lui voyoit-elle pas surpasser ainsi les plus tendres souhaits ? Elle se flattoit déjà qu'il n'y auroit qu'à choisir pour elle , entre tous les partis de la ville. Un bien médiocre n'étoit pas une proposition qui pût être écoutée ; & la plus grosse fortune , sans titre , n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'assemblée publique où Lucinde ne parût. Parloit-on d'un bal ? Elle y étoit invitée la première. D'un concert , d'un opéra ? on étoit sûr de l'y trouver. Elle étoit aussi assidue à la promenade du parc qu'à l'Eglise. Dans quelque lieu qu'elle se montrât , elle s'attiroit les regards de toute l'assemblée. Entre les jeunes gens , c'étoit une règle de lui faire des politesses pour s'acquérir une réputation de galanterie , comme c'étoit une nécessité de s'attacher à elle , & de suivre des impressions dont on ne pouvoit se défendre.

L'un des plus empressés , fut le jeune lord M.... Comme il avoit peu de biens , il ne se flattoit point que sa qualité fût une raison de s'attendre à des préférences ; mais se trouvant néanmoins enflammé d'une violente passion , il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. Une figure bril-

lante, de l'agrément dans l'esprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes, enfin tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des distinctions qui désespérèrent ses rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguisoit ses progrès qu'à sa mère, & il crut sa victoire certaine, lorsqu'il la vit aussi empressée que lui à favoriser ce déguisement. Je passe sur mille circonstances où l'adresse eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des assemblées de *waux-hall*, qui ont succédé à l'opéra italien, & qui venoient de la même source. Un grand jardin, orné d'un bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriser les plaisirs, servoit de rendez-vous pendant la nuit à la cour & à la ville. Les danses & les festins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuse quantité de flambeaux, & au bruit de toutes sortes d'instrumens. C'étoit manquer de goût, & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été du moins une fois au *ridotto* de *waux-hall*. Miss B... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat, & sa mère ne pensoit point à la priver de cette satisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienséances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour par bien des

aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge suspect. Elle se fit avec des barbons. Qui n'auroit pas cru, que c'étoit se mettre au-dessus de toutes les craintes, & parer à tous les soupçons?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais le jeune lord ne put ignorer qu'on devoit être au waux-hall. Il y avoit un bois, & dans ce bois des allées plus sombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être si bien éclairées. Il s'y rendit, pour le seul plaisir de voir de loin Miss B..., car il ne vouloit point s'approcher, malgré elle & sa mère. Cependant il trouva moyen de lui faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle, & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-tems au bout d'une allée, & cela avec tant de sagesse & de discrétion, qu'elle fut la seule de sa compagnie qui l'apperçut. Comment refuser de lui dire deux mots? Mais deux mots seulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout d'un coup, & les allées sombres en fournissent pour mille besoins. Il est certain que Miss B... ne fut absente qu'un moment. Cependant avant la fin de la saison, sa mère s'est trouvé forcée de retourner avec elle en province. On a compté neuf ou dix mois.

depuis la nuit du ridotto jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médifance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner ? On a chagriné Miss B. . . par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouser un vieux marchand, qui s'est heureusement disposé à compter pour rien la médifance. Ceux qui savent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miss B. . . fort heureuse qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & croient qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du ridotto.

AVENTURE

D'UNE JEUNE FILLE

DE LA CAMPAGNE.

A TROIS MILES de Londres, le jeune lord Amphile, qui a déjà fait parler de lui du vivant de son père, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les pays étrangers avec une actrice de la comédie, possède une fort belle maison, autour de laquelle est la principale partie de son

bien. Entre plusieurs fermiers, il en a un fort honnête & fort industrieux, qui s'est procuré quelque bien par son travail, & qui ayant perdu sa femme, est demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute sa consolation. Cette fille, qui se nommoit Louise, passoit pour une des plus aimables personnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer d'admirateurs, & plusieurs de ses voisins lui avoient déjà fait des offres fort avantageuses, mais elle avoit refusé de les écouter sans le consentement de son père, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque milord Amphile vint passer quelques semaines dans sa terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractère, il prit aussitôt la résolution de la voir; &, s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hasard l'y faisoit entrer pour lui rendre

une visite familière, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Louise apprenant qui il étoit, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de grâces & de politesse qu'il n'en avoit attendu d'une jeune personne de cette condition. Il fut satisfait de ses manières, & charmé de sa beauté. L'ayant entretenue quelque tems d'un air libre & enjoué, il la salua civilement, & la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Milord devint plus assidu auprès d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, & ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Louise fut également flattée de sa conquête, & de la perspective de tant de plaisirs; cependant le sentiment de l'honneur & celui du respect qu'elle portoit à son père, lui firent surmonter son penchant. Avec quelques précautions que Milord eût conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeste. Louise lui confessa une partie de la vérité, & lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités du Milord, son adresse, les agrémens de ses discours

& de sa personne, triomphèrent d'un cœur simple & innocent. Elle ne put se défendre de le voir, de l'écouter avec plaisir, & croyant qu'il étoit impossible que son cœur ne fût pas d'accord avec sa langue, elle lui laissa gagner tant d'ascendant sur toutes ses volontés, qu'il la fit absolument consentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit se joindre pour partir, furent choisis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques soupçons qui survinrent au fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres mesures. Milord trompé dans son attente, retourna chez lui, sans avoir pu pénétrer d'où venoient des obstacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fut encore plus surpris de recevoir la visite du fermier, qui lui reprocha hardiment le dessein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur, par la ruine d'une chère fille qui faisoit tous les délices de sa vie. Des plaintes si amères & si justes confondirent le coupable. Il se trahit par sa rougeur & par son embarras. Sa ressource fut de traiter l'accusation de chimère. Il soutint que rien n'étoit si éloigné de sa pensée, & que s'il avoit pris plaisir à badiner innocemment avec Louise, il ne s'étoit passé rien de plus entr'elle & lui. Le fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin; & le con-

jurant, les larmes aux yeux, d'être assez généreux pour ne pas outrager un pauvre vieillard dans la seule chose qui fût sensible à son cœur, il se retira sans être tout-à-fait rassuré.

Quoiqu'une visite si touchante eût fait d'abord quelque impression sur le cœur de Milord, il étoit trop galant homme pour laisser prendre le dessus aux impressions de l'humanité & de la vertu, sur les mouvemens de sa passion, & sur son goût pour le plaisir. Dès le soir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louise à un rendez-vous, qu'il lui donna dans sa propre maison. Il lui représenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même se livrer à sa tendresse & ouvrir l'oreille à son intérêt, que d'être en bute aux mauvais discours de l'envie sans en tirer aucun avantage ; qu'à l'égard de son père, il seroit aisé de le satisfaire en lui donnant sa ferme à vie, & que le bon homme auroit d'ailleurs assez de joie en apprenant que sa fille seroit aimée constamment, & traitée toute sa vie comme une reine. Louise méditant sur la force de toutes ces raisons, son silence fut pris pour un secret consentement. On ne perdit point un moment si favorable. On l'embrassa, on lui promit une tendresse & une constance éternelle. Le plaisir que sa crédulité lui fit trouver à de si charmantes promesses, l'empêcha de s'apercevoir que la nuit s'avançoit. Il

étoit bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste fermier, après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu sa fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avoit vue chez Milord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre, & il insiste absolument à le voir. Son cœur abîmé de chagrin se soulagea d'abord par un torrent de pleurs; & passant aux invectives les plus amères, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait, contre sa parole d'honneur la plus forte & la plus expresse. Milord se figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle, & protestant à son fermier qu'il ne lui demanderoit pas un sou de sa ferme pendant tout le reste de sa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avoit causé. Mais le vertueux vieillard rejeta cette offre avec indignation: non, Milord, dit-il à son maître, je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma fille, ni de recevoir le prix de sa honte & de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance fera du moins le mépris, & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs, que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la

malheureuse fille que vous avez trompée , je ne la verrai plus. Elle se repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéissance qu'elle me doit. Et pour vous , Milord , je prie le ciel de vous traiter comme sa justice & sa sagesse lui feront juger qu'il le doit , ceux qui sacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage , & qui se font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce discours , il lui tourna le dos en redoublant ses pleurs.

Milord ne le vit pas plutôt sorti , que se remettant aisément de cette fâcheuse scène , il donna ordre qu'on lui tint prêt un carosse à six chevaux dans lequel il se rendit sur le champ à Londres avec sa maîtresse. Depuis six semaines qu'elle y est avec lui , il n'y a point de plaisirs qu'il ne lui ait fait goûter ; mais si l'on en juge par le sort de plusieurs autres filles qu'il a trompées successivement , cette félicité sera courte ; son destin sera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la ville , & la prédiction de son père ne sera que trop infailliblement vérifiée.

AVENTURES SINGULIERES

D'un Espagnol dans l'île de la Jamaïque.

IL y a dans la Jamaïque un canton montagneux où les anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit désert parce que le terroir en paroît stérile , & que les accès en sont extrêmement difficiles. Son étendue est d'environ sept lieues de circonférence. Il est entouré de tous côtés par un marais , qui est toujours rempli d'eau , ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reste à fermer l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en est qu'à deux lieues , il se trouvoit quelques langues de terre sèche qu'il n'étoit pas aisé de distinguer du reste de la surface , parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roseaux que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La colonie angloise n'étant pas encore assez nombreuse pour occuper l'île entière , il n'étoit pas surprenant que cette portion inaccessible eût été négligée jusqu'alors. On s'étoit attaché , comme

il arrive toujours dans ces sortes d'établissmens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'est la sûreté & l'intérêt qui règlent ordinairement ce choix.

Une révolte des nègres caufoit un embarras extraordinaire aux anglois. Le mal devenant plus sérieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles troupes qu'on crut suffisantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été exposés aux dernières insultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce secours pour commencer à se défendre, ils firent prendre les armes à tout ce qui se trouva parmi eux de personnes capables de les porter.

Les troupes angloises de la Jamaïque s'étant avancées dans l'île pour donner la chasse à un gros de sauvages qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui sont en culture; l'ennemi, quoique fort supérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point assez pour la tranquillité des anglois, parce que les barbares se ralliant aussi facilement qu'ils se dissipent, les mêmes alarmes pouvoient renaître aussitôt. On résolut de profiter de leur première

épouvante, & de les suivre de si près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'espérance qu'un peu de sang répandu diminueroit la hardiesse avec laquelle ils se présentoient à tous momens. Ce dessein n'eut point le succès qu'on s'étoit promis. Les fuyards s'échappèrent avec plus de vitesse qu'on ne put les poursuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux anglois de s'engager trop avant.

La poursuite n'avoit pas laissé de durer un jour presque entier; de sorte que la seule approche de la nuit étoit une forte raison de s'arrêter. Ils se trouvèrent sur le bord du marais qui environne les montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la saison assez douce pour leur permettre d'y passer la nuit. Ils préférèrent ce parti à une marche longue & dangereuse qu'il auroit fallu faire dans l'obscurité. Après avoir reconnu les environs, il y en eut quelques-uns qui profitèrent du reste du jour pour descendre dans le marais; & le hasard les ayant fait tomber sur une langue de terre fort sèche, ils gagnèrent insensiblement le pied des montagnes, d'où ils retournèrent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort sombre, ils étoient tous à reposer tranquillement, lorsque les sentinelles effrayées par un spectacle extraordinaire, répandirent l'alarme dans toute la troupe. La

face des montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le ciel , & dont le nombre ne faisoit qu'augmenter à vue d'œil. Quoique la distance fût médiocre , il étoit impossible de distinguer la cause de cet embrâsement ; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru désert , personne ne pouvoit se figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit sûr d'ailleurs que les nègres qu'on venoit de poursuivre , avoient pris une route toute différente. Les chefs anglois , MM. Morton & Aiglise , se contentèrent néanmoins de faire passer à leurs gens le reste de la nuit sous les armes , & remirent à examiner le lendemain quelle sorte de périls ils avoient à craindre.

Pendant ce tems-là les chasseurs qui avoient traversé le marais quelques heures auparavant , résolurent ensemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoissoient. Comme ce dessein étoit contraire à l'ordre des chefs , ils l'exécutèrent secrètement. C'étoit la curiosité seule qui les conduisoit. Ils retrouvèrent heureusement leur route , & s'étant avancés jusqu'aux montagnes , ils reconnurent bientôt que les flammes partoient du sommet de plusieurs grands arbres qui étoient dispersés sur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils montèrent avec beaucoup de peine , pendant l'espace

d'une heure , malgré les difficultés d'un lieu des plus sauvages. De quinze qu'ils étoient , il y en eut deux qui tombèrent malheureusement , & qui perdirent la vie en roulant jusqu'au bas de la montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune , arrivèrent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres , dont la lumière leur avoit servi de guide.

Ils se croyoient fort proche de l'éclaircissement qu'ils desiroient. Cependant ils n'aperçurent rien aux environs des arbres , qui pût leur faire paroître la moindre conjecture ; & pour comble de chagrin , les arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au sommet , ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper ; de sorte qu'au pied même de l'arbre où ils se trouvoient , la flamme se découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement , parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaisseur du feuillage. L'impatience qu'ils ressentirent d'avoir fait inutilement un voyage si pénible , les porta de concert à faire une décharge de leurs fusils , en maudissant l'arbre & les flammes. Ils tirèrent au feuillage , & quelques-unes de leurs balles portèrent si heureusement qu'elles firent tomber à leurs pieds une masse pesante qu'ils reconnurent aussitôt pour le corps d'un nègre.

Les lecteurs doivent trouver jusqu'à présent

que ce récit a tout-à-fait l'air d'un conte de Fées. Mais peut-être seront-ils contents de la manière dont cette relation ramène les choses à la vraisemblance.

Les treize aventuriers sentirent diminuer leur hardiesse à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu se trouver seul dans les montagnes, & que non-seulement tous les arbres où l'on appercevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque nègre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque troupe nombreuse de ces barbares, qui n'avoient pas formé un si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablés par le nombre, fit penser les Anglois à la retraite. Ils emportèrent seulement le corps du nègre, pour faire foi de leur aventure à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à descendre pour regagner le pied de la montagne, les ayant retenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent rassurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils se croyoient poursuivis. Il ne consistoit qu'en trois personnes, dont

dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Nos anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (1) que c'étoient trois espagnols; & aux marques de leur joie, qu'il avoient essuyé des malheurs dont ils se croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ses chagrins; car il avoit à peine soixante ans. Les deux autres étoient son fils & sa fille, qui paroissoient être encore dans la fleur de leur jeunesse. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint si brun, qu'il étoit peu différent d'un nègre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le sont communément les espagnoles; & quoiqu'elle fût vêtue d'une manière fort bizarre, elle paroissoit extrêmement belle. Les anglois vouloient être informés sur le champ du détail de leur aventure; mais le vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour se retirer. Il apprit avec joie.

(1). Les anglois qui passent en Amérique apprennent ordinairement l'espagnol.

qu'ils étoient soutenus par un corps de troupes considérable , & il les pressa de le conduire à leur chef. Il ne se laissoit pas en chemin d'embrasser ses enfans , & de marquer par toutes sortes de témoignages sa reconnoissance à ses libérateurs.

Le colonel Morton qui commandoit la petite armée angloise , étoit prêt à lever son camp , lorsqu'on lui apprit que treize de ses gens revenoient des montagnes. La joie de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire , s'ils n'en eussent en même-tems offert les preuves. Tout le monde souhaitoit avec impatience d'entendre le vieillard espagnol , de qui dépendoit l'éclaircissement de tant de merveilles ; mais l'attente commune fut trompée par la prière qu'il fit aux chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le discours qu'il leur tint :

Le triste état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confesser que je suis un homme de quelque distinction. Les deux personnes qui m'accompagnent sont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoissance que je vous dois comme à mes libérateurs , j'ai balancé en chemin si je devois vous expliquer toutes les circonstances de mon aventure. Elles me font rougir depuis que je suis libre ; mais la rigueur de mon sort ne m'a

pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempérament qui satisfera votre curiosité ; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes , je vous cacherai mon nom , pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage me jeta sur la côte de cette île. J'étois parti du Mexique avec ma famille , & la meilleure partie de mon bien , pour regagner l'Espagne que j'avois quittée dès ma jeunesse. Un vent favorable nous avoit conduits jusqu'à la sortie du golfe , lorsque nous fûmes accueillis d'une si furieuse tempête , que tout l'art des matelots n'y put résister. Le pilote m'avertit que le vaisseau faisant eau de toutes parts , il n'y avoit plus de sûreté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richesses , pour sauver mon épouse & six enfans que j'avois d'elle. Mes domestiques les portèrent heureusement hors du vaisseau , & j'en sortis après eux , sans regretter autre chose que mes matelots & mon pilote , qui furent sans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe , avec quelque espérance de gagner une côte inconnue que nous croyons appercevoir malgré l'obscurité ; mais la mer ne souffrit pas long-tems ce fardeau. Un nouveau soulèvement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouse y périt avec quatre de mes enfans

& huit de mes domestiques. Pour moi, que la colère du ciel réservait à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus sauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai sur le sable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois si serrés contre mon sein que mes bras obéirent avec peine lorsque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuse mère & le reste de ma triste famille. Je ne me souvenois pas même de l'instant où la violence des flots m'avoit séparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imaginai qu'étant assis proche des deux enfans que j'ai sauvés, un mouvement de tendresse naturelle me les fit saisir, au milieu du trouble, & dans l'extrémité du péril.

Hélas ! si je bénis le ciel de mon salut, ce n'est point avec la joie qu'inspirent ses bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur ? La vie qu'il m'a laissée ne m'a servi qu'à sentir mes pertes, & à les pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me restoient eut la force d'adoucir mon désespoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penser à les secourir. En parcourant la côte, pour chercher quelque

poisson qui pût servir à leur nourriture, j'aperçus deux corps qui flottoient sur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes domestiques. Ils paroissoient morts, mais je ne laissai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la satisfaction de leur voir ouvrir presque aussitôt les yeux. Juste ciel ! il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouse & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins sollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'osai-je point me flatter de cette espérance !

Après avoir passé plus de quinze jours sur le rivage, sans pouvoir obtenir sur moi de m'en éloigner, je montai enfin sur la côte, suivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignorasse absolument dans quel pays j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la moindre crainte qu'il fût désert. Cependant je fus surpris qu'après avoir marché l'espace de plusieurs milles, je n'apperçusse aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager ; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des montagnes. Mais cette dernière raison fut ensuite le motif qui m'y fit chercher un passage. Je me flattai que du sommet de quelques monts nous pourrions découvrir dans les plaines voisines des maisons & des habi-

tans. Nous traversâmes le marais avec beaucoup de peine. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiser nos forces. Il ne nous restoit pour nourriture qu'un petit nombre de poissons secs. La fatigue, la faim & la tristesse me firent regretter mille fois d'être échappé au courroux de la mer.

Nous n'aperçûmes rien autour de nous qui fût propre à nous inspirer le moindre espoir, & nous passâmes le reste du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le soir vers l'intérieur des montagnes, je découvris une fumée épaisse, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtâmes de suivre ce rayon d'espérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fussions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais si grossiers & si sauvages, qu'il n'y avoit qu'une misère extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre soumission & notre petit nombre, les rassurèrent. L'obscurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur cabane n'étoit pas seule, comme je me l'étois d'abord figuré; car si j'eusse pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'une de l'autre, peut-être aurois-je pressenti à quoi j'allois être exposé

en les abordant pendant la nuit, & la prudence m'auroit fait remettre à nous présenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroissoit s'élever que d'une seule cheminée. Enfin, soit malheur ou défaut de prudence, c'est à cette démarche inconsidérée, qu'il faut attribuer les fautes qui causent aujourd'hui ma honte, & qui ne peuvent même être excusées par la nécessité qui me les a fait commettre. Les sauvages n'étoient que dix ou douze dans cette première cabane. Mais tandis que je n'efforçois de leur faire connoître par mes signes le besoin que nous avions de leur secours, il en sortit quelques-uns qui avertirent leurs voisins de notre arrivée. Dans un instant, nous fûmes environnés d'une multitude de ces barbares ; & le bruit qui se faisoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence ; mais leur admiration s'exprimoit d'une manière fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les grâces & tous les charmes de l'enfance, attiroit particulièrement leurs regards. Sa robe (1) étoit d'une étoffe d'or,

(1) Ce ne paroitra point étrange à ceux qui savent avec quel air de magnificence les espagnols affectent de rentrer en Espagne, lorsqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

que l'eau de la mer n'avoit point ternie , & sa coëffure qui étoit enrichie de diamans relevoit encore son éclat naturel. Je la tenois par la main, & je la rassurois par mes discours , lorsqu'elle me fut enlevée par quelques femmes sauvages , sans que je pusse m'opposer à un dessein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je sentis dans ce moment des transports , qui ne peuvent être bien conçus que par un père. Je me précipitai au milieu de la foule , sans rien ménager. J'abattis en passant sept ou huit sauvages. Je rejoignis ma fille , & je la pris entre mes bras. On ne s'opposa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire , dans le murmure de tous les spectateurs , qu'ils condamnoient l'entreprise de leurs femmes ; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vues , que de caresser un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendresse paternelle ne se rassure pas si aisément. Mon imagination se représenta aussitôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille , & dans l'ardeur de ce sentiment , je formai un projet affreux , que j'exécutai sans délai , avec autant de bonheur que d'impiété. Je plaçai ma fille au milieu du cercle que formoient les sauvages , & je me jetai à genoux devant-elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux valets de suivre mon exemple. Je joignis les mains , je me prosternai le visage contre terre , je proférai un long

discours avec le ton d'une prière ; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration , & faire passer ma fille pour une divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes , je ne doutai point que si les sauvages adoroient quelque chose , ils ne comprissent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration , & je me flattai de leur inspirer pour ma fille un respect conforme à cette idée.

Ils me regardèrent pendant quelque tems d'un œil qui marquoit leur surprise ; mais je découvris bientôt par leur silence & par leurs gestes respectueux , l'impression que mon artifice avoit fait sur eux. En effet , après un murmure d'un moment , par lequel ils se communiquoient apparemment leur pensée , je les vis tomber à genoux , & rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi , comme s'ils eussent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaise fortune m'a fait commettre. Je suis porté à vous en faire l'aveu , par l'espérance que le ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aisé après cela d'entretenir les sauvages dans la même opinion ; & le second fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils

respectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette disposition ne s'est point relâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confesserai aussi que pour établir mieux mon entreprise, j'eus soin dès la première nuit de ne laisser prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire observer la même chose : des sauvages, faciles à tromper, se sont persuadés sans peine qu'elle vivoit sans alimens.

Lorsque j'eus reconnu dans la suite qu'ils avoient une vénération particulière pour le feu, je profitai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit, en allumant quelquefois un grand feu sur le sommet de la cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille, c'est d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient soin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous surprendre après neuf ans de séjour dans un lieu tel que celui d'où nous sortons, elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légères incommodités de l'air & des saisons.

Je ne m'arrêterai point à la description de leurs mœurs & de leurs usages, qui n'ont rien de plus

extraordinaire que ce que vous connoissez des autres sauvages. Leur nation n'est point nombreuse, ce qui m'a fait croire qu'elle est peu ancienne, & que c'est le hasard qui a conduit, comme moi, leurs fondateurs dans ces montagnes. Stupides comme ils sont, il m'a été impossible de tirer d'eux le moindre éclaircissement là-dessus, même après avoir appris leur langue. Ils ne savoient pas mieux si leur pays est une île, ni quel est son nom & son étendue ; & je viens d'entendre pour la première fois de vos compagnons, que je suis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir si long-tems parmi ces barbares, c'est premièrement l'ignorance de ce que nous avions à espérer en les quittant, & la crainte de nous exposer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicatesse de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois résolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raison, qui devrait peut-être nous faire souhaiter de ne revoir jamais l'Europe ? Je crains par des confessions si sincères, de vous faire perdre les sentimens favorables que notre malheur a pu vous inspirer : mais j'agis par le motif que je vous ai déjà déclaré.

La beauté de ma fille n'ayant fait qu'augmenter

d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette pensée diminueoit un peu les alarmes de ma conscience ; mais elle refroidissoit le désir que je devois avoir de quitter les sauvages , parce que je ne pouvois trouver cette excuse que parmi eux. Cependant il n'y a point de considération qui ait pu me faire balancer cette nuit à saisir l'occasion de nous remettre en liberté. J'espère seulement que l'honneur & la religion vont être des motifs assez forts pour faire consentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'est pour commencer à les y exciter par la honte , que je vous découvre en leur présence toute la vérité de notre aventure.

Il me reste à vous apprendre la fin de notre esclavage , & la cause de ces feux dont vos compagnons m'ont assuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux sauvages qui étoient hier à chasser sur le bord de la montagne , apperçurent plusieurs de vos gens au pied de la côte , & retournèrent à l'habitation fort effrayés de ce spectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les cabanes , & leur rapport ne tarda point à venir jusqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vus étoient des Européens ; c'étoient des hommes vêtus , me dit-on , comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon sang s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus sur la

raison que j'avois cru capable de m'arrêter, chez les sauvages. Je serois parti sur le champ, si l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le marais; mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit assurer nos espérances; il me vint à l'esprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je persuadai aux sauvages d'allumer pour leur sûreté tous les feux que vous avez vus sur la côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale divinité, il me fut aisé de leur faire croire que c'étoit le seul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils se hâtèrent de monter au sommet des arbres, je les assurai qu'ils ne pouvoient choisir de meilleure place pour vous inspirer de l'effroi. Mon espoir étoit au contraire de faire naître votre curiosité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ jusqu'au jour pour en découvrir la cause. J'étois à quelque distance avec un gros de sauvages, lorsque j'ai entendu les coups de fusil que vos gens ont tirés sur la montagne. Ce qui a effrayé mortellement les sauvages, m'a paru le signe certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faisant entendre que j'allois m'exposer au péril pour l'amour d'eux; mais bien sûr de ne les revoir jamais, & de joindre bientôt mes libérateurs

que j'ai apperçus effectivement à l'entrée du marais.

Ce discours & le témoignage de reconnoissance dont il fut accompagné , excitèrent une généreuse compassion dans le cœur des anglois. Ils ne changèrent point le dessein qu'ils avoient de partir , n'ayant aucune raison qui pût les porter à troubler le repos des sauvages ; mais à la prière des espagnols , ils firent une décharge générale pour avertir les deux valets qui étoient restés dans les montagnes , de quel côté ils devoient chercher leur maître. On les vit arriver peu d'heures après. Les sauvages , selon leur rapport , avoient été consternés au bruit qu'ils avoient entendu. M. Morton reprit le chemin de la colonie angloise , où les espagnols reçurent toute sorte de civilités & de secours , jusqu'à ce qu'ils trouvèrent l'occasion de passer dans l'île de Saint-Domingue,

AVENTURE**D'UNE BELLE****MUSULMANE.**

UN jeune gentilhomme de Bohême nommé *Verdinitz*, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage ; & se consolait par le bonheur de plaire à la fille de son maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit *Hradisch*, ville de Bulgarie. Verdinitz soutenu par l'amour, & par l'espérance qu'il avoit d'engager sa maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son *Patron* ; & s'étant apperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son économie. Il y réussit si heureusement, que le turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité ; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que je n'ai de celle

E

d'aucun turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zèle. Verdinitz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Aussitôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vu de personne, il le mena par plusieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement, & dont il ouvrit la porte avec une grosse clé. Le lieu étoit obscur, & la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort serrée, il ne paroissoit guère différent d'une prison. C'est ici, dit l'avare, que je tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des sommes immenses, qui sont le fruit de mon travail & de mes épargnes, & continuant d'ouvrir plusieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richesses sans nombre. Vous confesserai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je suis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un sur qui je puisse me reposer du soin de mon trésor, quelqu'un qui veille sans cesse à le garder, qui m'avertisse au moindre

bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je suis. Me promettez-vous cette marque d'affection ? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous ferez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi sa promesse alloit l'engager, ne balançoit point à se lier par les plus redoutables sermens. Le vieillard fort satisfait, renouvela ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au-delà de ses desirs, & fermant avec soin toutes les armoires, il embrassa de nouveau son esclave, lui recommanda le secret & le zèle, & sortit du cabinet dont il tira la porte aussitôt sur lui.

Cette surprise, le plus bizarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru ; car dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui-même & de se casser la tête contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté son maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table, & qui, dans la crainte qu'on ne découvrit sa route, attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être aperçu, le laissa si long-tems à jeun, que le seul manque

d'alimens faillit à lui causer la mort. L'amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier, & dont il n'avoit aucun moyen de se défendre, tout se réunissoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la visite de son maître, & quelques mets excellens qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions, & comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même tems à la vigilance, à la discrétion, à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans alarmer son avare, & par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du ciel ou de quelque circonstance favorable que le tems pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce secours inespéré, il aperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de

renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de distinguer le son d'une voix qui tâchoit aussi de se faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le servir, & s'étant approché, sa joie fut égale à sa surprise en reconnoissant sa maîtresse qui étoit au sommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre ; mais la grille les tenoit séparés malgré eux, *Plomby*, c'est le nom qu'elle prend à la tête de ses mémoires, rendit compte à son amant de toutes les alarmes que son absence lui avoit causées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs soupçons, & plus ingénieuse à se faire des sujets d'inquiétude, qu'à trouver des raisons de se rassurer, elle avoit vécu pendant plusieurs jours dans des agitations mortelles, jusqu'au moment que son père, dont elle observoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être observé, & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit secrètement pourvu, elle n'avoit pas douté que dans quelque intention que ce pût être, il ne tint Verdinitz renfermé. Elle avoit eu besoin ensuite du secours d'un autre esclave, pour se procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, & quoiqu'elle fît peu de fond

AVENTURES

maîtrise, elle avoit mieux aimé s'exposer
à l'opprobre d'être trahie, que de manquer une
occasion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit espérer
autrement.

Verdinitz raconta de son côté à la tendre
Plomby tout ce qu'il avoit souffert dans sa soli-
tude, & de quelle manière il y avoit été con-
duit. Dans la joie qu'ils ressentoient de se voir,
ils se flattèrent que l'amour ne laisseroit pas leur
bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce
fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer
la grille. Ce fut leur seule occupation pendant
plusieurs nuits; mais lorsque l'ouvrage étoit déjà
fort avancé & que l'amant attendoit l'heure où
sa maîtresse avoit compté de le finir, il fut extrê-
mement surpris de voir paroître sur l'échelle au
lieu d'elle, l'esclave dont elle avoit employé
les secours. Il apprit de lui que sa maîtresse avoit
été mariée le même jour, suivant l'usage des
Turcs, c'est-à-dire, sans avoir été prévenue; &
qu'elle venoit d'être livrée à son mari qui étoit
le gouverneur de Hradisch. En quittant néan-
moins la maison de son père, elle faisoit dire à
Verdinitz que ce n'étoit point sans un mortel
déploiement de force qu'elle se voyoit forcée de céder à la
violence; qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle
députeroit long-tems les droits du mariage au
gouverneur, & qu'elle l'exhortoit à se hâter,

avec le secours de l'esclave , de se sauver de sa prison , pour l'aider à se mettre elle-même en liberté , ce qui lui seroit peut-être plus facile que dans la maison de son père , ou ce qui étoit du moins beaucoup plus nécessaire & plus pressant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne résista pas long-tems à des efforts animés par l'amour & par la jalousie. Mais au moment qu'il se vit libre & prêt à sortir , il fut arrêté par un scrupule embarrassant. Il se voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent , qui ne lui appartenoit point à la vérité , mais auquel sa maîtresse devoit avoir part un jour par le droit de sa naissance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à sa liberté , & sans argent on ne réussit point dans ses entreprises. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer : ne lui étoit-il pas permis d'emporter une somme considérable pour la tirer d'embarras , & pour le dédommager de toutes les espérances auxquelles elle seroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui ? Ces réflexions l'agitèrent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une serrure que la grille. Les instrumens étoient entre ses mains. Cependant sa générosité naturelle fut la seule loi qu'il suivit. A quelque sort que l'amour & la fortune pussent

le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas la même délicatesse. A peine se vit-il seul, que ne doutant pas, sur les soupçons qui ne manquent point de se répandre dans la maison d'un avaré, que le lieu où il étoit ne contînt le trésor de son maître; il ne put résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre sa charge plus riche en choisissant ce qu'il croyoit remarquer de plus précieux, l'arrêtèrent si long-tems, qu'il fut surpris par le turc. Cet avaré, à qui sa passion ne permettoit jamais de jouir d'un sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il se faisoit du mouvement

dans ses espèces. Il ouvrit brusquement la porte, & sa présence glaça de frayeur le misérable esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage, il auroit eu assez de force pour l'étrangler de ses propres mains, s'il n'eût voulu connoître ses complices. Il se croyoit volé jusqu'au dernier sou, & quoiqu'il n'apperçût point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert sans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant après bien des marques de fureur, & des interrogations sans ordre, il comprit par les réponses du criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, & qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette assurance l'ayant rendu plus tranquille, il se fit raconter toutes les circonstances de l'aventure, & l'esclave qui n'avoit pas d'autre ressource que la sincérité pour sauver sa vie, lui confessa non-seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ses liaisons avec Plomby, & l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à son mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'esclave en avoit espéré. Il fut empalé dès le lendemain.

Verdinitz apprit bientôt son triste sort, & les

recherches que son maître faisoit pour le découvrir ; nouveau sujet de frayeur , qui , dans une ame vulgaire , auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuse de sa situation , il ne faut pas remettre plus long temps à déclarer qu'il fut soutenu par deux circonstances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire sur l'amitié d'un riche négociant de Hradisch , fugitif de Bohême , qui l'avoit toujours traité moins en esclave qu'en homme d'une considération distinguée dans leur patrie commune , & chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du cabinet de son maître. Sa vie étoit non-seulement à couvert dans une maison si sûre , mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de son maître , & de pouvoir ainsi régler les siennes. L'autre ressource étoit de pouvoir se figurer avec raison que quelques aveux que son maître eût pu tirer de l'esclave qu'il avoit fait punir , il n'y en avoit point qui pût tourner à sa honte , ni le faire accuser d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que sa tendresse pour Plomby , & les desseins qu'il avoit sur elle ne fussent connus de son père , il s'imaginait bien que ce ne sont pas là de ces lumières qu'on se hâte de communiquer à un mari , & par conséquent qu'il

n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entreprise qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelque avantage du voisinage des chrétiens, sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la Turquie, & leurs demeures même ne sont pas si inacessibles, qu'un voyageur curieux, qui s'attire un peu de considération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais sans la présence du maître; mais il se trouve quantité de riches Turcs qui affectent de se relâcher de la sévérité musulmane, pour faire connoître à leurs voisins que la politesse & le goût de la société ne sont pas des vertus ignorées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les provinces frontières les esclaves chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoiqu'il en soit, le gouverneur de Hradisch, loin de passer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdinitz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa

maîtresse. Il le communiqua à son hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la nécessité que de l'amour; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, & son premier maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pu donner de ses nouvelles à sa famille, & faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la tendresse de Plomby une raison assez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert sur sa naissance & ses richesses à l'ami chez lequel il s'étoit retiré, & cette confiance n'avoit pas peu servi à lui assurer son affection & ses services. Il continua donc de lui ouvrir son cœur & de lui demander l'assistance qui convenoit à son projet. C'étoit de lui faire secrètement un équipage de voyageur, digne d'une personne de sa naissance, & de le conduire à quelque distance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, & d'où il reviendrait dans la ville avec des marques de distinction & d'autres soins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des domestiques Bohémiens, qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ces vues, lorsque le négociant qui

vouloit le servir à toute sorte de prix , & se ménager son amitié , l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans sa patrie , lui offrit hardiment de se déguiser lui-même en domestique , de faire déguiser de même sa femme avec son fils , & une de ses filles , qui étoient les seuls de ses enfans assez âgés pour cette entreprise , & de l'accompagner , au risque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions ; l'une , qu'il se logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de sa maison ; l'autre , que cette mascarade ne dureroit pas plus de dix jours , parce qu'il comptoit de faire passer pendant ce tems-là son absence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de sa famille dans quelques villages voisins.

Verdinitz , moins prudent que brave & honnête , accepta cette proposition avec des transports de reconnoissance , & pour donner plus de vraisemblance à la qualité de voyageur Bohémien qu'il vouloit prendre en se présentant au gouverneur ; il fit quelques lettres de recommandation , sous divers noms connus à Hradisch. Elles étoient adressées à plusieurs personnes dont le négociant connoissoit les affaires , & comme on ne leur demandoit que de simples civilités pour un homme de distinction qui voyageoit dans leur pays par curiosité & par estime ,

ils se flattèrent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le négociant & son fils disposèrent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vêtu suivant l'usage de Bohême, & suivi de ses quatre confidens qui passèrent d'abord aisément pour les gens de sa suite. Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre longtemps les ordres du gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bientôt dissipée par les caresses & les civilités du gouverneur même, qui prit la peine de venir au-devant de lui. Comme il parloit facilement la langue turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son voyage que l'inclination particulière qu'il avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour, des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son maître fut un des plus empressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le négociant ne joua pas moins

heureusement son rôle. Le gouverneur, gagné particulièrement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, & mille choses que Verdinitz avoit eu le tems de connoître aussi bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au bohémien, & dès le même soir il résolut de se procurer le jour suivant la vue de Plomby, & peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme & la fille du négociant à titre de domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur père, de feindre dès le premier jour qu'elle se trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanferail où il s'étoit logé, il lui proposa de les renvoyer à sa maison, mais de permettre qu'il fît voir auparavant sa fille au gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre, déjà trop engagé pour s'y opposer long-tems, se paya de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au gouverneur, avec un air de confiance, qu'il avoit avec lui une maîtresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans tous ses voyages; mais que la

soins. Il affecta d'y donner quelques marques de tristesse & d'ennui. On lui promit que le gouverneur ne tarderoit point à venir le consoler lui-même. C'étoit sa principale crainte ; mais comme il avoit prévu cet embarras , il déclara naturellement qu'il étoit résolu de ne voir aucun homme , & que malgré toute la reconnoissance dont il se croyoit redevable au gouverneur , il ne recevrait pas sa visite jusqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans sa maison. Cette réponse qui fut portée sur le champ au gouverneur lui causa de l'étonnement & de l'admiration. Il parut bientôt que son dessein , en le recevant , avoit été de le faire servir à ses plaisirs : mais cette affectation de sagesse à laquelle il ne s'étoit point attendu , l'obligea de suspendre ses desirs , pour examiner du moins si elle étoit sincère. Cependant il fit donner ordre à toutes les femmes de voir & de caresser l'étrangère comme une personne qui devoit être quelque tems leur compagne. La curiosité, l'obéissance , le désir de s'amuser , les y conduisit presque toutes. Plomby fut la seule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fière Plomby avoit causé depuis son mariage de cruels chagrins au gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuse point à son mari , & son désespoir étoit de n'en point deviner la cause.

Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient sa tendresse pour Verdinitz & le souvenir continuel qu'elle conservoit de la sienne. Dans certains momens elle avoit tellement irrité son mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez son père, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne désiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les temoignages de haine & de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut assez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangère, pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins, & ce seul motif l'empêcha de voir Verdinitz à son arrivée. Mais ensuite étant venue à penser que c'étoit peut-être quelque belle esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour eile, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connoître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup-d'œil, & dans les premiers transports elle eut pour son amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moyens de hâter leur liberté; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec

le négociant se trouva retardée par des obstacles, qui venoient de la disposition intérieure du sérail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du gouverneur étoient libres de se promener au jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le négociant se trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le secours de son fils, il lui seroit facile de profiter de l'obscurité pour dérober son entreprise. Il devoit reprendre aussitôt l'habit de son sexe, & le faire prendre aussi à la compagne de sa fuite, pour se rendre ensemble à la maison du négociant, où rien n'auroit pu les troubler jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque moyen de se retirer en Bohême.

Malheureusement la partie du jardin où les femmes avoient la liberté de se promener, étoit séparée par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aisément, ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occasion & les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une si forte raison de s'affliger : mais il restoit deux affreux sujets de crainte, contre lesquels il sembloit que le courage & l'adresse n'avoient aucune ressource. L'un étoit la difficulté de faire savoir au négociant par quel obstacle on se trouvoit arrêté, & de l'avertir du jour où l'on seroit parvenu à le surmonter. L'autre,

incomparablement plus terrible , étoit la barbe de Verdinitz , qui croissoit à vue d'œil , & qu'il étoit impossible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obligeant d'y donner les premiers soins , Verdinitz pensoit déjà à s'écorcher plutôt le visage qu'à se trahir par une difficulté si légère. Cependant comme c'est l'usage des femmes turques de se faire raser une partie de la tête , Plomby ne désespéra point de pouvoir dérober quelques rasoirs aux esclaves qui la servoient. Elle s'y employa aussitôt si ardemment , qu'elle y réussit avant la fin du jour. Son amant se trouva ainsi d'autant mieux à couvert , qu'affectant de porter les cheveux longs , pour marquer que dans l'absence de celui qu'il feignoit de regretter , la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure , les traces de sa barbe , qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaisse qu'il ne convenoit à son âge , paroissoient moins après avoir été rasée , que s'il eût été obligé de se faire raser aussi la tête.

Les deux amans n'eurent point d'autre peine à effuyer pendant quelques jours , que celle d'être souvent troublés par les femmes du gouverneur , qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangère. Le soir ils ne manquoient pas de se rendre au jardin , & trouvant toujours quelque prétexte pour se retirer à l'écart , ils

cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un arbrisseau. Le bois lui en parut assez pourri pour ne pas résister long-tems à l'effort de ses mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bientôt il eut fait un trou assez large pour y passer en rampant contre terre.

Mais que leur servoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le négociant avec les secours nécessaires pour les délivrer? La fortune veilloit aussi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient ensemble & qu'ils se livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un marchand étranger, qui avoit été introduit au sérail pour vendre divers bijoux au gouverneur & à ses femmes, & qui leur fut présenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le soin que le négociant avoit pris pour se déguiser, n'empêcha point Verdinitz de le reconnoître. Il se ménagea avec lui un moment d'entretien. C'étoit assez pour convenir de la nuit & de l'heure où les échelles & les autres secours devoient être au pied du mur. Le zèle du négociant ne se prendra personne, si l'on se souvient qu'avant motif de l'amitié, il avoit celui de l'intérêt promis d'être exact & fidèle. Rien ne pa

plus capable de retarder l'espérance des deux amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lus. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évasion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une si douce attente, & leur adresse leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorsqu'un esclave, qui leur étoit attaché, sans être tout-à-fait dans leur confiance, vint doucement les avertir que le gouverneur étoit dans l'anti-chambre à les écouter, & qu'il paroïssoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils se crurent perdus. Sans être sûrs qu'il leur fût rien échappé d'assez clair pour faire connoître leur secret & leur dessein, ils ne doutèrent pas que cette curiosité du gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eût suffi par conséquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne pensèrent qu'à se la donner, ou du moins qu'à s'en assurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des rasoirs qui servoient à Verdinitz.

Heureusement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles se recherchoient, & le

goût qu'elles trouvoient à se voir & à s'entretenir sans témoins, auroit souhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient se dire dans des conversations si longues & si secrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ses soins il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pu jusqu'alors obtenir la liberté de voir l'étrangère, il résolut de passer ce jour-là sur les considérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte & se présenta civilement! Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux amans. Cependant comme il restoit quelques marques d'émotion sur leur visage, & qu'ils affectèrent pendant leur entretien, l'un de détourner presque continuellement la tête en feignant de pleurer l'absence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté; le crédule gouverneur venant à découvrir les deux rasoirs, les soupçonna d'en vouloir à leur propre vie, & trembla pour leur intérêt plus qu'elles mêmes. Il se garda bien de leur déclarer son soupçon; mais jugeant qu'un mal tel qu'il se ginoit demandoit les remèdes les plus il leur proposa sur le champ les plaisirs qui propres à dissiper leur mélancolie. To femmes furent appelées. Il les laissa en leur commandant de se livrer à la donna ordre en particulier à ses r

esclaves d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby & sur l'étrangère.

Ces tendres amans remercièrent le ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regardèrent comme la fin de leurs maux. A peine le soleil eut-il disparu qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur suffisoit pour passer. Verdinitz força sa maîtresse de passer la première. Mais les esclaves, qui, suivant l'ordre de leur maître, étoient à quelques pas sans être apperçus, ne balancèrent point à s'approcher lorsqu'ils virent Plomby disparaître. Ils arrivèrent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la fuivre, & ils l'arrêtèrent facilement dans cette posture. Avec la clé d'une porte qui servoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir aussitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour son amant qu'elle ne se fût point assez avancée vers le mur pour les faire soupçonner du dessein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le gouverneur averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna point ses réflexions de ce côté-là, & s'arrêtant à ses premières craintes,

il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de désespoir , ou peut-être quelque égarment d'esprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroissoit pas sensée. Le danger lui parut pressant , & sans rien consulter davantage , ils donna ordre qu'ils fussent conduits dans leur appartement , & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit servir au funeste dessein qu'il leur supposoit.

Ce revers parut si insupportable à Verdinitz , qu'il eût fait sans doute un horrible usage de ses rasoirs , si l'on ne s'étoit hâté de s'en saisir. Il demeura sans consolation & sans espérance , plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infailible ; car il ne lui restoit pas la moindre voie pour réparer son malheur , & n'ayant plus le secours de Plomby pour cacher son sexe , il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclaircissements aussi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre esclaves qu'il voyoit dans sa chambre ; & qui ne lui dissimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour , lui rendoient la violence aussi impossible que la fuite. Enfin , se remettant de son sort à la fortune , il prit la résolution de feindre une maladie violente , qu'il serviroit de prétexte pour demeurer contin

ment au lit , & pour prendre si peu de nourriture que venant insensiblement à s'affoiblir , il eût besoin de moins d'efforts lorsqu'il seroit forcé de finir sa vie. Il s'arrêta à cette pensée , & personne ne pensant à s'y opposer , il passa en effet cinq ou six semaines au lit , sans souffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour , & consentant à peine le soir à prendre quelques légers alimens dans l'obscurité.

Il n'eut, pendant ce tems-là , aucune nouvelle de Plomby , qui n'étoit pas observée avec moins de soins. Mais le gouverneur , plus étonné que jamais d'une conduite si extraordinaire , résolut à la fin de le voir & de l'obliger malgré toutes ses résistances à recevoir les secours de la médecine. Il entra dans sa chambre sans l'avoir fait avertir , & le surprenant dans son lit , il fut extrêmement surpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuse , qui le rendoit moins semblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres causes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre gouverneur fut attaqué sur le champ d'une apopléxie violente. Les esclaves , plus attentifs alors à son accident qu'à ce qui le pouvoit causer , l'emportèrent mourant , & n'aperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adresse de leur cacher.

Le gouverneur étant mort , sans avoir retrouvé assez de connoissance pour déclarer ses dernières volontés , Plomby , la seule de ses femmes qu'il eût épousée suivant la loi , se trouva d'autant plus libre , que les enfans de son mari étant dans des lieux éloignés de Hradisch , il ne se présenta personne qui pût lui contester l'autorité. Elle en fit usage aussitôt pour se rendre auprès de Verdinitz , à qui elle fit la barbe de ses propres mains , de sorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme , auquel il étoit accoutumé , aucun turc n'eut le moindre soupçon de son sexe & de son aventure. Ensuite de concert avec lui , elle fit avertir le négociant de le venir prendre au sérail , sous prétexte qu'étant de Bohême , il devoit quelques soins à une femme de sa nation.

Le seul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de son père , sous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le sérail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de passer en Bohême avec son amant , mais un héritage aussi considérable que celui qui devoit lui revenir , méritoit bien d'être attendu , & Verdinitz même s'étoit rendu à une raison si forte. D'ailleurs il y avoit cent sortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie , qui étoit l'état chrétien le plus voisin ; & le négociant , homme d'âge & d'expérience , étoit un guide capable de

surmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le tems de régler ses affaires , & sur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageusement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là-dessus le parti d'attendre , & Plomby après avoir rempli ses obligations au sérail , retourna tranquillement chez son père.

Mais ce ne fut pas sans avoir concerté avec son amant les moyens de se voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit osé s'en flatter , par la disposition qu'elle trouva dans son père à pardonner à Verdinitz , & à souhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité , que le souvenir de sa fidélité & de son attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne se laissoit point de marquer de l'admiration pour un esclave qui s'étoit sauvé de son cabinet sans toucher à son trésor , & ce fut dans un de ces mouvemens d'estime & de reconnoissance , que demandant à sa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais senti de l'inclination pour lui , il lui confessa que s'il l'eût cru né quelque chose , & s'il lui eût reconnu du penchant pour la religion de Mahomet , il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son gendre. Elle parla de sa naissance , sur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui-même & du négociant. Pour la religion , sans se hasarder à rien promettre , elle s'engagea seulement

à faire elle-même toutes sortes d'efforts pour le rendre musulman, & elle donna pour nouveau motif à son père le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de son estime.

Ainsi Verdinitz fut rappelé dans la maison de son maître, & fut reçu comme son fils plutôt qu'à titre d'esclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des sentimens de bonté extraordinaires, se sentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à son trésor, prit le parti de se faire transporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire sortir. Verdinitz demouroit le maître absolu dans tout le reste de la maison, & pour achever de se concilier l'affection du vieillard, il avoit soin de lui porter des sacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de son revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ses inquiétudes, & toute sa maison d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna sa fille & tout son bien à Verdinitz sans autre condition que de se faire musulman.

Il étoit question d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La considération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnèrent

quelque tems l'espérance de gagner les chefs de la religion. Mais Verdinitz qui avoit eu le tems d'écrire à Prague & de faire la paix du négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ses trésors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des turcs. Ce dépôt se fit si secrètement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa maison meublée, & son fils pour la conduire dans son absence; tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du négociant qui étoit resté dans la maison de son père. On rejeta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussitôt toutes sortes d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence & pour gage de son retour, sa maison, celle du marchand qui devoit

l'accompagner, & tout l'héritage du turc son patron. On accepta fort avidement cette offre, & ceux qui affectoient le plus de zèle se trouvèrent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de Plomby, pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. Plomby fut déguisée en homme, & le jour du départ elle passa pour un esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi, par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légère, & de six chevaux extrêmement vîtes, qu'il croyoit capables de le mettre en sûreté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlèvement de sa maîtresse. Mais un jeune turc, nommé *Delmet*, amoureux depuis long-tems de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz, & désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre, fit éclater si haut ses plaintes, que le cadi fut obligé, par bienféance & contre son intérêt, de mettre quelque cavaliers à la suite du ravisseur, avec ordre de le ramener mort ou vif. *Delmet* partit à leur tête. Il joignit les deux amans à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit poursuivi, la seule ressource, qui lui resta dans un danger si pressant fut de faire sortir aussitôt

aussitôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore sous le déguisement qu'elle avoit pris à son départ. Elle acheva de déguiser ses traits à l'aide d'un peu de boue, & s'étant placée derrière la voiture avec le seul esclave que Verdinitz avoit à sa suite, elle s'anima par l'excès même de sa crainte à jouer son rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé presque au même moment, on ne se trouva point assez fort pour l'empêcher d'arrêter brusquement la voiture, & de demander où étoit Plomby. Verdinitz & le marchand feignirent d'être surpris de cette question, & répondirent qu'ils ne pouvoient savoir ce qu'étoit devenue une personne qu'ils avoient laissée à Hradisch. Comme les circonstances parurent confirmer cette réponse, & que les deux esclaves n'étoient que le nombre qui convenoit pour le service de deux voyageurs, l'attention des cavaliers ne tourna point de ce côté-là; mais Delmet ne put se persuader qu'il eût été trompé dans les soins qu'il avoit pris pour s'assurer de l'évasion de sa maîtresse. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derrière un buisson, pendant que Plomby prenoit du tems pour en sortir, il ne douta pas qu'elle ne se fût retirée à l'écart, de concert avec ses ravisseurs, & qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou de quelque maison voisine, où ils étoient sûrs de la

retrouver. Dans cette pensée il laissa une partie de ses gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reste il se mit à visiter tous les lieux voisins, qui lui parurent propres à servir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradisch, il prit une résolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz jusqu'à la frontière, dans la vue non-seulement de s'assurer du départ d'un rival si redoutable, mais d'empêcher aussi que Plomby ne pût le rejoindre, supposé qu'elle eût quitté sa voiture, comme il se l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainsi pendant deux jours de marche, les deux amans furent tranquilles sous cette escorte. Si Plomby eut quelques incommodités à souffrir dans la situation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réservait à Prague étoit capable de soutenir son courage. Et ce qu'il y eut de risible dans une aventure d'ailleurs assez sérieuse, c'est que Delmet ayant enfin quitté la voiture, passa plusieurs jours sur la frontière, pour empêcher que l'envie ne prit à Verdinitz de retoutner à Hradisch, & pour s'assurer qu'il avoit continué sa route.

Nos deux amans ne tardèrent pas à jouir d'une

vie toute heureuse dans le sein d'une famille riche & puissante qui vit arriver Verdinitz & sa maîtresse avec des transports de joie. Le vieux marchand ne fut pas le moins empressé à les féliciter de leur bonheur, & leur restitua toutes leurs richesses qu'il avoit apportées heureusement jusqu'à Prague. Mais lorsque tout paroissoit ainsi se réunir pour les récompenser de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur histoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, sans autre compagnie que leurs domestiques, ils furent surpris de voir entrer dans leur maison vers le soir dix-huit ou vingt turcs qui mirent aussitôt le sabre à la main, & qui se dispersèrent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penser à se défendre, ne chercha qu'à se cacher avec Plomby & ses enfans; car sa première idée tombant sur l'ancien sujet de sa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le cadi de Hradisch ou Delmet qui avoit eu la hardiesse de le poursuivre jusqu'à Prague. Quoique cette imagination fût sans vraisemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les turcs employèrent à l'exécution de leur dessein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une superbe fête. Ils s'étoient fait suivre non-seulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décora-

tions nécessaires , mais par une compagnie fort nombreuse, qui étoit composée des principales dames de la ville. La diligence des ouvriers ayant répondu à leur ardeur , ils eurent bientôt fait changer de face à la maison ; & lorsque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient proposé , ils ne pensèrent plus qu'à tirer le plaisir qu'ils avoient espéré de la frayeur & de la surprise de Verdinitz. C'étoit la jeunesse la plus distinguée de Prague , qui avoit formé le projet de cette fête , sur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux amans , & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontaient continuellement des usages de Hradisch. La comédie même , qui fut représentée par les meilleurs acteurs de Prague , n'étoit que l'histoire de l'esclavage de Verdinitz & de ses entreprises au sérail. Enfin , pour exprimer encore mieux l'heureuse fin de ses peines , toutes les machines & les habits , soit des musulmans , soit d'esclaves , qui avoient servi au divertissement , furent brûlés sur un bûcher dressé exprès dans la cour.



AVENTURES

D'UN JEUNE

FLAMAN D.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par des vœux solennels dans un couvent de Flandres, s'évada & fut arrêté le lendemain par quelques personnes chargées de le poursuivre. Il le fut, heureusement pour lui, devant plusieurs témoins à qui il apprit en deux mots son nom & son embarras. Il les assura qu'il étoit fils de M. G....., bailli de B....., qu'il étoit né par conséquent dans la religion protestante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ses principes, & qu'il n'avoit embrassé que par des nécessités de fortune. Ses plaintes n'empêchèrent point ses gardes de lui faire reprendre le chemin de son couvent, ni ses supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite prison. Il se trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le secours, quelqu'un d'assez charitable pour écrire au bailli de B....., qu'il avoit nommé son père; & celui-ci

qui l'étoit en effet, sentant toute sa tendresse se réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'absence depuis plus de deux ans, ne perdit pas un moment pour le sauver d'un péril que les préjugés de la religion lui faisoient croire encore plus pressant. Comme il étoit facile de prouver que son fils n'avoit jamais été catholique, & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illusoires & sans force, mais seulement de le mettre à couvert du châtimement qu'il paroïssoit mériter pour avoir profané si long-tems bien des choses respectables. Cependant les puissantes sollicitations du bailli, & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux officiers d'une ville étrangère, parurent des raisons assez fortes pour arrêter la justice. On lui rendit son fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnèrent cette indulgence.

Quoique cette aventure n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a assez piqué la curiosité de plusieurs personnes, pour leur faire désirer d'en savoir toutes les circonstances, & sur-tout par quels motifs un protestant, de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, a pu se jeter dans un asile catholique. C'est ce détail qui rend la relation que l'on va lire fort intéressante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une dame

catholique de B.... arrêtée depuis la fin de la dernière guerre sur le soupçon d'avoir contribué à la dernière victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, se sauva heureusement de sa prison, & gagna une petite ville de Brabant, où la fatigue & la misère l'obligèrent de recourir à la charité des honnêtes gens. Elle y eût trouvé assez de secours pour passer en France avec moins de peine, si elle n'y eût été retenue par une raison qui ne lui permettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ses biens, dont la confiscation étoit déjà certaine, elle laissoit après elle une fille de sept à huit mois, qui étoit née pendant le tems même de sa prison, & quelques semaines après la mort de son mari. La tendresse maternelle, jointe à ces deux circonstances, lui rendoit cet enfant si cher, que dans l'impossibilité de la prendre avec elle en fuyant, elle avoit été sur le point de lui sacrifier sa liberté & peut-être sa vie; mais l'espérance que ses amis prendroient soin d'elle après sa fuite, & qu'en demeurant sur la frontière elle pourroit trouver des facilités pour se la faire apporter, avoit soutenu son courage. En effet, elle ne s'étoit pas trompée en espérant qu'elle ne demeureroit pas sans secours; mais ce fut le gouverneur de la ville qui eut cette attention lui-même, & qui confia son éducation à quelques personnes d'honneur, avec

la condition ordinaire en Hollande de l'instruire dans la religion catholique, parce qu'elle y avoit été baptisée.

Cette nouvelle, dont la mère trouva moyen d'être informée, ne servit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de se retirer en France. Elle résolut d'attendre le tems où sa fille auroit la liberté de disposer d'elle-même, comptant toujours de trouver assez d'occasions de lier commerce avec elle, & de favoriser son évasion lorsque l'âge lui permettroit d'y penser. Elle supplia les personnes qui l'avoient toujours secourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de son travail. Tout le monde prenant intérêt à son infortune, on lui ménagea une situation honnête dans un de ces couvens de religieuses où l'usage est d'avoir quelques femmes pieuses hors de la clôture, pour le service extérieur de la maison. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt sortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de sa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée si longtemps. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune captive; mais quoique le voyage ne fût point assez long pour l'effrayer, il falloit des commodités que personne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cher-

choient , il survint un contre-tems qui augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du bailli de B...., ce même jeune homme qui a ouvert ici la scène , vit cette jeune personne dans la maison où elle étoit élevée. Son destin fut de l'aimer après l'avoir vue , & ses soins furent si ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment , elle commença à souhaiter son départ avec moins d'impatience , & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son amant , dont la prudence ne surpasseoit pas l'âge , se persuada peut-être qu'il obtiendrait la liberté de l'épouser , ou du moins il la flatta si bien de cette espérance , qu'elle crut sa fortune assurée par l'amour. Elle en écrivit quelque chose à sa mère ; mais l'expérience du monde faisant concevoir à celle-ci le danger d'une fille si chère , elle lui défendit absolument d'entretenir plus long-tems cette pensée , quelque mérite & quelques richesses qu'elle pût trouver dans son amant ; & faisant sur-tout valoir le motif de la religion , elle lui donna ordre de se hâter de la venir joindre , suivant quelques mesures qu'elle avoit prises pour faciliter son départ.

Le respect & l'obéissance l'emportèrent sur l'amour ; mais on crut le sacrifice assez rigoureux pour se permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un amant chéri , il étoit juste de lui en marquer du moins quelques

regrets , & de ne pas l'exposer aux suites qu'on craignoit de son désespoir. En un mot , on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu , & la nécessité où l'on étoit de le quitter. Lui , sans balancer un moment sur sa réponse , s'engagea aussitôt par les sermens les plus redoutables à la suivre au bout du monde. On combattit quelque tems cette résolution ; mais l'amour qui l'avoit inspirée aidant bientôt à la faire approuver , les deux amans convinrent enfin de partir ensemble , & d'aller droit à N.... où étoit la mère , & où ils se flattèrent qu'à force d'instances & de soins ils obtiendroient tôt ou tard son consentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites journées de chemin , & leurs mesures furent prises avec tant de précautions , qu'étant arrivés le soir à la frontière ils se crurent tout-à-fait hors du péril. Mais il en restoit un qu'ils n'avoient pas prévu , & qu'ils n'évitèrent pas si heureusement. Deux amans de cet âge , feuls libres , sûrs du cœur l'un de l'autre , ne passèrent point ensemble tant d'heures précieuses , ne se virent , ne s'entretenrent pas continuellement , sans sentir leur vertu exposée à d'étranges épreuves. La modestie défend une fille ; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné si brusquement la maison de son père , devoit être extrêmement téméraire & entreprenant.

Aussi ne laissa-t-il point échapper l'occasion. Il représenta à sa maîtresse qu'ayant à craindre mille obstacles de la part de sa mère, c'étoit la seule voie certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même succès dans les mêmes occasions. On partit le lendemain, fort content de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N.... après avoir réglé de concert la conduite que l'on y devoit tenir.

Celle de la demoiselle fut simple. Elle fit à sa mère une relation imaginaire des aventures de son voyage, & sa figure lui servant de recommandation, elle obtint facilement de vivre dans le même couvent, jusqu'à ce qu'il plût au ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune. Le jeune homme, suivant les mesures qu'il avoit prises avec elle, se logea dans la ville, sous prétexte d'être venu pour faire ses études de philosophie, & trouva bientôt l'occasion de se lier avec le directeur du couvent. C'étoit un C..., religieux d'une maison qui est à quelque distance de la ville, & qui occupoit selon l'usage un appartement commode chez les religieuses. L'air civil & ingénu du nouvel écolier, ses avances d'estime, & la dépense honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques sommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à son père, disposèrent si bien le

directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point avec une protection aussi sûre à lier connoissance avec la mère de sa maîtresse. Rien n'étant suspect de la main qui le présentoit, il vécut librement dans la partie de la maison qui étoit hors de la clôture, avec la satisfaction d'y être sans cesse auprès de ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cause de tous ses malheurs; car tandis que sa passion n'étoit combattue par aucun obstacle, il oublia que mille raisons devoient le faire penser, du moins pour l'intérêt de sa maîtresse, à solliciter le consentement de sa mère pour leur mariage. La différence de sa religion qu'il s'efforçoit de déguiser, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'espérance que l'âge & les infirmités de la vieille dame lui donnoient continuellement de se faire voir bientôt libre par sa mort, sont les seules raisons qu'il apporta depuis pour justifier son imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne se passèrent point sans quelques marques d'une passion qu'il satisfaisoit sans ménagement. Toutes sortes de précautions furent employées pour les tenir secrètes, & l'on se flatta même qu'il seroit aisé d'en imposer jusqu'à la fin à une mère vieille & dévote, & à quelques autres femmes aussi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres soupçons.

L'amant s'affura par ses libéralités une maison particulière , à peu de distance du couvent , où il s'imagina plus follement encore que sa maîtresse n'auroit besoin que de quelques heures pour se délivrer de son fardeau. Elle devoit, suivant son projet, regagner ensuite sa demeure , & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui rester de pâleur & de foiblesse. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit assez heureusement jusqu'au moment des grandes douleurs. Mais, soit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la secourir, soit par des causes naturelles, l'opération devint si difficile & si dangereuse, que ne voyant plus d'autre ressource que le secours de la mère , les deux amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit nécessaire de la faire avertir.

Elle vint, sans être encore assez éclaircie pour se défier de la vérité. Quel spectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croyoit pas sa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant aussitôt qu'elle eut considéré le danger, elle remit les reproches à des tems plus tranquilles , & elle apporta tous ses soins à la soulager. Le péril croissant, elle fit appeler le père directeur , qui ne fut pas moins surpris d'une scène si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit, d'être l'auteur du désordre , il fut marié sur le champ

avec son amante, & la mort qui sembloit n'tendre que ce moment, la délivra presque aussi de ses douleurs & de sa honte.

Le désespoir du jeune amant répondit à leur d'une passion si constante. Ses regrets furent si vifs & si tendres, que la mère même y fut sensible ; & lui pardonnant des fautes dont il n'étoit que trop puni, elle crut lui devoir, comme à gendre, une partie de la tendresse qu'elle avoit eue pour sa fille. Quoiqu'elle eût besoin elle-même d'être consolée, elle tourna toute attention sur lui, sans le quitter un moment. Ses soins & ceux du directeur calmèrent ainsi la première violence de ses transports ; mais sa assistance auroit paru intéressée, si elle eût pu savoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes cours. Elle étoit menacée d'un coup dont elle se consola moins facilement, & qui fit rouvrir le tombeau pour elle, huit jours après qu'il étoit fermé pour sa fille.

Le secret ne put être gardé si fidèlement par les confidens de cette aventure, que le soupçon du moins ne s'en répandît jusqu'aux religieuses ; & la délicatesse de leur vertu s'alarmant de tout ce qui pouvoit la blesser, elles firent déclarer le champ au jeune homme & à la malheureuse mère, que la bienséance ne permettoit plus qu'ils remissent le pied au couvent. Un ordre si rig

eux, qui sembloit supposer que cette pauvre lame avoit eu part à la faute de sa fille, acheva le vaincre le peu de constance que lui laissoient la douleur présente & ses infirmités habituelles. Elle tomba dans de longs évanouissemens quiournèrent en épilepsie, avec des convulsions si terribles que les spectateurs en étoient effrayés. Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droiture du jeune homme & l'excellence de son caractère. Il eut la force de suspendre ses propres peines; & n'épargnant pas plus sa bourse que ses soins, il fit pour sa belle-mère tout ce qu'elle pouvoit attendre du fils le plus vertueux & du meilleur naturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé de son mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne recommença à sentir ses propres maux, que lorsqu'il la vit pour jamais délivrée des siens.

Ses dépenses sans mesure, & les efforts qu'il avoit faits pour surmonter tant de peines, ruinèrent également sa santé & sa bourse. Il se trouva dans une situation à laquelle il auroit succombé à son tour, si le directeur, qui conservoit toujours pour lui la même tendresse, ne lui eût rendu des services qu'il n'étoit pas même en état de demander. Il le fit transporter à son couvent, qui étoit situé, comme je l'ai remarqué, à quelque distance de la ville. Sa recommandation disposa les

religieux à le recevoir & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétablissant peu à peu les forces ils lui inspirèrent du goût pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La suite a fait voir que sa tristesse avoit plus de part à ce sentiment, que les idées de conversion qu'on lui supposoit. D'ailleurs on conçoit bien qu'avec les préjugés que la plupart des protestans ont contre les sociétés religieuses, il ne se peut guère qu'il ait jamais pensé sérieusement à prendre un état dont il ne connoissoit encore que les usages extérieurs. Aussi confessa-t-il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin qui ne lui faisoit trouver de goût que dans la solitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde insupportable, la curiosité de s'éclaircir sur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au désavantage des couvens, le porta à demander l'habit de l'ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien aperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des mesures jusqu'au dernier engagement, & que la défiance cessant après les vœux il apprendroit alors tout ce qu'il souhaitoit de savoir. Il les prononça dans cette vue. Mais ne s'étant aperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant

autant plus à le gêner, que le tems avoit emporté sa tristesse, & toutes les idées d'infortune qui lui avoient fait goûter la retraite, il se lassait bientôt du joug, & il chercha, pour le secouer entièrement, l'occasion qu'il trouva en effet.

AVENTURES

D'UN

GENTILHOMME ANGLOIS,

Relation curieuse de Sibérie,

ON fait en général que la Sibérie est l'exil ordinaire des criminels de Moscovie ; mais soit qu'on revienne difficilement de ce lieu de misère, lorsqu'on a mérité d'y être envoyé, soit que la joie d'en sortir fasse oublier ce qu'on y a souffert, peu de personnes nous avoient instruit de ce qui s'y passe. Quelques malheureux, à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le souvenir de leur infortune passée, donnèrent, il y a quelque tems, par la bouche de leur chef, des éclaircissemens très-curieux sur cette contrée. Ce chef étoit un gentilhomme anglois, maître d'un comptoir à Pétersbourg. Ayant été convaincu

AVENTURES

avec les suédois quelques inconvénients préjudiciables aux russes, il fut condamné à être conduit pour le reste de ses jours en Sibirie. Ses facteurs avoient eu part à son crime & furent enveloppés dans son châtement. Quelqu'un raconte moins ce qu'il a vu, que ce qu'il a fait. Sa relation n'en est pas moins agréable. ' comme il s'exprime :

Notre voyage ne fut point assez pénible pour le mettre au rang de nos souffrances. A quelques jours de marche dans une région glaciaire où l'épaisseur de la neige ne nous permettoit de distinguer la couleur de la terre, nous arrivâmes au bord du grand lac que nos gardes nommèrent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quelques traîneaux qui devoient servir à notre route & étoient chargés de provisions, & le premier de nos gardes fut de nous faire remarquer qu'il vouloit nous traiter avec humanité. En effet, l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu que nous tenions continuellement allumé nous devoit nous défendre, nous eûmes peu à souffrir pendant plus de trois semaines que nous fûmes transportés fort légèrement sur la neige ou sur la glace.

Dans une si longue route il ne se présenta rien à nos yeux qui pût varier la scène & diminuer notre ennui. Le lac n'ayant point assez de largeur pour nous dérober la vue des deux bords, &

aperçûmes des deux côtés que des campagnes
couvertes de neige, sans la moindre apparence
de vie. Ce ne fut que le vingt-troisième jour
de la fête de la joie de nos gardes nous avertirent
d'un changement, & le spectacle que nous
vîmes aussitôt leur épargna la peine de
nous l'expliquer. Le lac s'étant rétréci insensible-
ment, nous aperçûmes au pied d'une colline,
qui nous paroissoit borner depuis long-tems l'ho-
rizon, quelques tours d'une prodigieuse hauteur,
mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste,
puisque leur sommet étoit couvert de croix, &
qu'on y voyoit pendre quelques misérables, qui
voient mérité apparemment cette punition par
leurs crimes. Nos gardes nous expliquèrent le
sens de ce spectacle. La ville dont nous appro-
chions étant le séjour du plus grand nombre des
exilés, on vouloit qu'ils fussent avertis par cette
vue qu'ils avoient mérité le même supplice, &
que la vie qu'on leur laissoit étoit une faveur
dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara
que cet avertissement nous regardoit aussi, en
nous exhortant à profiter d'un si terrible exemple.

Nous ne fûmes pas long-tems à gagner le
rivage, & nous achevâmes à pied environ deux
lieues qui nous restoit à faire jusqu'à la ville.
Les approches de ce lieu funeste répondoient
à l'idée que nous en avions conçue sur la route.

La nature sembloit l'avoir oublié dans la distribution de ses bienfaits. On y voyoit le soleil mais sans y ressentir sa chaleur, & sans recevoir presque aucun secours de sa lumière. Ses rayons tombant toujours obliquement, les habitans devoient guère le jour qu'à la blancheur de la neige. En entrant dans la ville, nous percevions les bâtimens pour des maisons que des retraites de bêtes farouches. Les rues étoient désertes, & aussi glacées que la campagne s'élevoit seulement des toits une fumée épaisse la seule marque qui pût nous faire espérer trouver des hommes.

Nos gardes qui connoissoient déjà ce lieu, nous menèrent directement chez le gouverneur. Il nous reçut humainement ; mais sans être informé de nos crimes & de notre sentence, pour régler sur cette connoissance la manière dont il devoit nous traiter, il nous mena dans une maison fort éloignée de la ville où nous attendîmes assez long-tems les ordres. On nous les apporta. Ils nous condamnoient à être conduits dans les forêts voisines pour passer le reste de notre vie à la chasse des bêtes sauvages dont elles sont remplies.

J'avoue que ma constance qui s'étoit soutenu jusqu'alors avec assez de fermeté, m'abandonna tout d'un coup pour faire place au plus horrible

voir. Je ne pus retenir mes larmes. Un fort eux me parut plus redoutable que la mort. Éloigné de mourir si je ne pouvois faire cir ma sentence , & je conjurai mes gardes d'accorder un moment de liberté pour me nter au gouverneur. Cette faveur ne me fut refusée. Je parus devant l'arbitre de mon sort. sensible à l'exposition que je lui fis de mes aités; & ne voyant point qu'il y eût beaucoup rices à tirer de moi dans les forêts , il con- à me laisser vivre à *Ciangut*. C'est le nom ville , ou plutôt de la misérable bourgade fait lui-même sa demeure. En vain lui de- lai-je la même faveur pour mes compagnons. artirent , & j'eus le mortel regret de nous séparer.

On supplice reçut ainsi quelque adoucisse- , mais je n'en fus pas moins regardé des ans de *Ciangut* comme un criminel & un heureux proscrit. On me déclara bientôt , de irt du gouverneur , qu'il falloit me disposer pier mes crimes par d'autres châtimens. Ils ent moins rigoureux ; mais ils me parurent si ilians , que l'orgueil agissant encore plus vive- it sur moi que mes premières craintes , je is renaître la pensée que j'avois eue de me ner la mort. Il étoit question , suivant l'usage moscovites , d'entrer dans la condition la plus

opposée à celle où j'étois né & où j'avois toujours vécu. Ma profession étoit le négoce. Je l'ai exercé 30 ans avec la distinction qui est particulière aux anglois, c'est-à-dire, au milieu de l'abondance & des plaisirs, libre, indépendant, servi par un grand nombre de commis & de domestiques enfin, dans la possession de tout ce qui rend la vie douce & heureuse. On m'annonça que j'allois être employé dans le même état, en qualité de crocheteur ; obligé par conséquent aux emplois les plus vils pour gagner du pain & soumis à l'autorité de quelques misérables avoient un empire absolu sur ceux qui étoient condamnés au même sort. Cependant, pour se consoler de cette affreuse disgrâce, on me proposa l'exemple d'une infinité de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Cette considération eut la force de m'inspirer de la patience. Ensuite je ne fus pas long-tems à Ciangut sans y rencontrer des personnes de distinction, qui étoient beaucoup plus à plaindre, par la distance de leur situation présente à celle dont ils étoient dépourvus. J'y vis (1) des généraux d'armées réduits

(1) Ceux qui ont quelque connoissance des usages de la Russie, & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre-le-Grand ne trouveront rien qui blesse ici la vraisemblance.

t de soldat, des juges du premier tribunal, assés forcés d'être toute leur vie exécuteurs de la justice, des seigneurs du plus haut, devenus valets d'un bourgeois ou d'un autre; enfin le renversement le plus insupportable de l'ordre établi par la nature, & par la providence du ciel. Il est vrai qu'on prétendoit rentrer tous ces changemens dans l'ordre, par la sévérité de punitions; mais je n'exagère point, lorsque je dis que mon imagination en fut beaucoup blessée, qu'elle ne le seroit d'une race d'hommes qui auroient la tête où nous avons les

pendant ma propre expérience diminua mon respect, & je me familiarisai plutôt que je ne le crus avec ma misère, & avec celle d'autrui. Je fis connoissance avec quelques-uns de ces autres coupables, & je ne leur trouvai point la tristesse que leur condition devoit leur inspirer. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié, & me racontèrent l'histoire de leurs malheurs; mais par habitude ou force d'esprit, ils me témoignèrent presque tous une résignation extraordinaire à leur mauvaise fortune. Peut-être faut-il attribuer cette constance aux sentimens aveuglés de respect & de soumission que tous les moscovites ont pour leurs souverains; c'est-à-dire, aux mêmes motifs qui portent les turcs à tendre le cou

sans murmure au sabre ou au cordon des muets du grand-seigneur. Ils paroissoient persuadés, comme ceux-ci, qu'une sentence de mort prononcée par le czar, est un passe-port assuré pour le ciel.

Mais ces idées de religion que j'avois d'abord admirées, faillirent peu après de causer ma perte. On ne m'avoit jamais chagriné à Pétersbourg sur la religion anglicane dont je faisois profession, & je me flattois d'avoir la même liberté dans mon exil. En effet, je fus libre, tant qu'on ne se défia point que je pensasse autrement que les habitans du pays : mais il étoit impossible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroissais jamais à l'église ; & je ne songeai d'ailleurs à rien moins qu'à sauver les apparences. Le bruit se répandit fourdement que j'étois hérétique. Je m'apperçus bientôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre ; & pour comble de malheur, les maîtres de qui je dépendois commencèrent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai long-tems à quoi je devois attribuer cette nouvelle disgrâce. Enfin, deux *papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demandèrent d'une manière pressante s'il étoit vrai que je fusse hérétique. Je répondis ingénument que j'étois né

‘dans l’église anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec assez de douceur ; mais nous avons ordre du gouverneur de favoir vos opinions ; & de vous déclarer que si vous faites difficulté d’embrasser notre foi, vous ferez banni dans les forêts.

Je me plains beaucoup de cette menace. Je demandai si la sentence de la cour portoit que je dusse changer de religion. On convint qu’elle ne contenoit rien qui regardât cet article ; mais le gouverneur qui avoit une autorité absolue sur les exilés, & qui étoit attaché à la religion grecque, ne vouloit pas souffrir qu’on en professât d’autre à Ciangut ; de sorte que la principale raison que ces bons papas firent valoir pour me convertir, fut la volonté de leur maître. J’ouvris alors les yeux sur la conduite qu’on tenoit depuis quelque tems avec moi, & sur ce que j’avois à craindre du zèle aveugle d’une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide, si je n’eusse eu que la mort à redouter ; mais outre l’étrange humiliation de mon état, je fis réflexion que mon sort étoit devenu plus triste que jamais par le refus que tous les habitans faisoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les forêts ? J’avois au contraire l’espérance d’y rejoindre mes compagnons. Je m’étois

repenti mille fois de les avoir quittés. Ainsi, sans marquer la moindre résistance à la déclaration que je venois d'entendre, je demandai, comme une faveur, d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le gouverneur surpris de ma résolution, après les instances avec lesquelles il se souvenoit de m'avoir vu demander une grâce toute opposée, souhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon aventure ayant fait quelque bruit dans la ville, son épouse & quelques autres femmes eurent la curiosité de me voir. La compagnie étoit nombreuse. Malgré la pauvreté de mes habits, & l'air de langueur qu'une si longue misère avoit dû répandre sur mon visage, je fus excité par la vue de plusieurs femmes aimables à rappeler quelques restes de politesse dans la manière de me présenter & dans mes discours. Le gouverneur, quoique fort humain en apparence, n'en fut pas moins inflexible; mais son épouse & les autres dames furent si touchées de la constance qui me faisoit préférer les forêts au changement de mes opinions, qu'elles unirent leurs prières pour le fléchir en ma faveur. Il les rejeta avec beaucoup d'opiniâtreté, & je remarquai, en me retirant, qu'elles étoient choquées de lui trouver si peu de complaisance.

. Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les en-

tendre, & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ, je me mis en chemin sous la protection du ciel & sous la conduite de deux gardes. Nous marchâmes l'espace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur si certain, que les souhaits même me paroissant inutiles, je n'en faisois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le secours du ciel n'avoit jamais été si proche de moi. Mes gardes s'arrêtèrent à l'entrée d'une forêt, & me déclarant que mon voyage étoit fini, ils m'annoncèrent un bonheur que je n'avois nulle raison d'espérer.

L'épouse du gouverneur, piquée du refus opiniâtre de son mari, n'attendit pas le moment de mon départ pour satisfaire son ressentiment. Elle fit entrer dans ses idées quelques-unes de ses amies, qui avoient marqué de la compassion pour mon sort, & elles résolurent ensemble de me rendre la liberté. Le tems pressoit si fort, que sans pousser trop loin leurs vues dans l'avenir, elle s'arrêtèrent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes gardes. Elles y réussirent si bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables, & me servirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le dessein de la gouvernante, ils m'expliquèrent les premières

mesures qu'on leur avoit fait prendre pour ma sûreté. La nuit précédente, ils étoient venus dans la même forêt, avec un traîneau couvert qu'ils y avoient laissé pour mon usage, c'est-à-dire, pour me servir de demeure jusqu'à ce que les dames eussent pris d'autres résolutions. Les provisions qu'ils avoient apportées pouvoient nous suffire pour quelques jours; car dans ces vastes déserts on voyage long-tems sans trouver de lieux habités, & l'on porte avec soi, d'une habitation à l'autre, tous les secours qui sont nécessaires sur la route. Ils me conduisirent vers le traîneau, qui étoit caché dans l'épaisseur des arbres. Nous y prîmes quelques rafraîchissemens, & pour combler ma joie, ils m'assurèrent que la gouvernante s'étoit engagée avec trois dames de ses amies à me venir voir l'après-midi, sous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuse visite. Ma reconnoissance s'exprima d'une manière si vive & si tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut satisfaire d'abord la curiosité qu'on marqua de connoître ma patrie & le fond de mes aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infortune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compassion. Ce fut l'effet qu'il produisit. Je vis quatre dames aussi touchées de mon sort que si le sang qu

l'amitié les eût émues en ma faveur. Nous tîmes conseil sur les moyens de finir mon esclavage. Quelques secours qu'elles pussent me procurer, il n'y avoit aucune espérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Pétersbourg à Ciangut, de reconnoître la route & les vastes contrées qui séparent ces deux villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient seul : mais les dames n'étoient pas moins inquiètes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entreprise. Il falloit donner une couleur vraisemblable au prompt retour de mes deux gardes, sans quoi notre secret ne pouvoit durer plus long-tems que leur absence. Il étoit peut-être assez facile de persuader au gouverneur que j'étois mort en chemin ; mais étant si proche de Ciangut, le hasard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-seulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'exposois la gouvernante au ressentiment de son mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, sans renoncer à toutes sortes de consolations & de secours ; & s'il falloit vivre dans une solitude affreuse, au milieu des forêts & des bêtes sauvages,

Il m'importoit peu d'être libre, puisque je n'avois rien de plus triste à craindre dans l'esclavage.

Je ne fais à quoi ces fâcheuses réflexions nous auroient conduits, si la force d'un embarras si pressant ne m'eût fait rappeler tout ce qui pouvoit contribuer à mon salut. Je me souvins de mes compagnons d'exil. Ils étoient quatre ; deux anglois, un suédois, & un moscovite. Je proposai à la gouvernante de leur envoyer les deux gardes, avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet ; car le voyage des gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du gouverneur, & le retour de mes compagnons me faisoit espérer de pouvoir me sauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que, parmi les esclaves qui tremblent au seul nom de leurs maîtres, l'ordre de la gouvernante ne fût aussi respecté que celui du gouverneur même.

Les gardes partirent. Je demurai avec les dames, qui me donnèrent de nouvelles marques de leur compassion & de leur estime. La misère où j'étois encore ne m'empêcha point d'être sensible aux charmes de la plus jeune ; mais je rejetai un sentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes ensemble de pourvoir soigneusement à mes besoins, & de renouveler souvent leur visite. Les gardes

n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce tems étoit si court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc sans regret que je vis partir mes charitables libératrices, assez consolé de l'espérance de les revoir. Comme la nuit approchoit, je me tournai vers mon traîneau, qui devoit servir à me défendre des injures de l'air. Il ressembloit beaucoup pour la forme au corps de nos carrosses, avec cette différence, qu'étant doublé de peau d'ours, & n'ayant qu'une ouverture fort étroite, un homme de ma force & de mon âge pouvoit y résister au froid par sa propre chaleur. Il étoit néanmoins si léger, que d'une seule main je le faisois glisser facilement sur la terre; car nous étions dans la plus belle saison, & le soleil avoit eu assez de force pour fondre la neige jusques dans les forêts. Cependant les nuits étoient si froides, que je n'attendis pas l'obscurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entraî dans le traîneau, & j'en fermai la porte avec soin. Ma situation n'étoit pas si incommode, que le sommeil ne s'emparât bientôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures, avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouissois si heureusement de l'oubli de mes infortunes, mon repos fut troublé tout d'un coup par l'agitation violente du traîneau.

Je me réveillai avec frayeur ; mais ne pouvant m'imaginer d'autre cause de cet accident que les mouvemens qu'on se donne quelquefois dans le sommeil , je ne me défiai point du nouveau malheur qui me menaçoit. Après quelques momens de tranquillité , je sentis que ma demeure recommençoit à trembler , & les secousses redoublèrent bientôt avec tant de force que le traîneau fut renversé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un grattement continuel qui se faisoit contre les ais de ma cage. Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portière , de peur qu'elle s'ouvrit d'elle-même ou qu'elle ne pût l'être endehors ; & ce soin joint à la posture gênante où je me trouvois par le renversement de mon traîneau , me fit passer cinq ou six heures dans une contrainte plus affreuse que tous les supplices. Enfin les grattemens & l'agitation cessèrent ; mais je n'en eus pas plus de hardiesse à sortir de ma prison , lors même que je m'aperçus du retour de la lumière. Comme j'avois des provisions suffisantes pour vivre quelque tems sans autre secours , & que je recevois de l'air par une lucarne qui servoit en même tems à me donner du jour , je résolus d'attendre dans cette situation la visite des dames , ou le retour des gardes.

La gouvernante se souvint heureusement de sa promesse ,

promesse, elle me vint voir avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin dissipa toutes mes craintes. Je me hâtai de sortir de mon traîneau, pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre si j'avois eu quelques témoins de ma foiblesse. Je balançai même si je devois parler de mon aventure, & sur-tout de ma frayeur; mais quoiqu'échappé du danger, je songeai qu'il pouvoit se renouveler la nuit suivante, & qu'un peu de conseil ne me seroit pas inutile; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus sérieusement que je ne m'y attendois, & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cause. C'étoient, me dit-on, les *benors*, ou d'autres animaux féroces, qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon traîneau après le coucher du soleil, & de tenir ma porte bien fermée. Ces *benors* sont une espèce d'ours qui marchent toujours en grand nombre dans les forêts de Sibérie. Ils sont furieux & cruels lorsque la faim les presse, & l'on voit des hivers, où sans craindre les armes des habitans du pays, ils se précipitent jusques dans les bourgades pour y chercher leur proie. Cette soif de sang diminue beaucoup en été, parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui servent à leur nour-

commodités les plus nécessaires à la vie. Est-il donc plus doux d'aimer que de vivre, m'écriai-je, en admirant ce qui se passoit dans mon cœur, & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout-d'un-coup la joie, & dans une situation qui me faisoit regarder la vie comme un fardeau ? sans chercher plus long-tems la cause de ce prodige, je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le soulagement de ma condition. Je regagnai mon traîneau dans ces charmantes idées, & j'y passai quelques heures avec plus de satisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les suivre.

Les benors ne manquèrent point de revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclaircissement que j'avois reçu des dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils pussent me faire étoit d'interrompre mon sommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le traîneau, & je comptai d'essuyer ainsi jusqu'au jour la même scène que la nuit précédente. Je m'accoutumois insensiblement au branle, lorsque je m'aperçus que le traîneau étoit poussé avec beaucoup de force & de vitesse, & qu'à juger de l'espace qu'il pouvoit parcourir, par la rapidité de son mouvement, je serois bientôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait

partir. Ma première pensée fut d'attribuer l'aventure aux dames, qui étoient fort de vouloir se réjouir un peu à mes dépens. Mais quelle apparence qu'au milieu de la forêt & à deux lieues de Ciangut, elles eussent risquer leur santé & leur vie même pour faire un divertissement de ma frayeur ? Cette réflexion ne me ramena que trop la vérité. Je me défiai des benors. Les chiens qui servoient à tirer le traîneau étoient peureux. Je ne doutai point que ces animaux, qui étoient adroits, n'eussent pu les saisir avec les dents & m'entraîner dans le fond de la forêt.

Je me recommandai au ciel, car il étoit probable que son secours qui pût me sauver d'un danger si pressant. La seule image d'une troupe de chiens affamés, qui m'enlevoient avec cette violence & cette opiniâtreté, étoit capable de me donner des transports mortels. Je me figurois le traîneau déchiré en mille pièces, & les chiens cruels acharnés sur moi avec leurs gueules & leurs dents sanglantes. L'effroi terrible que cette idée m'arracha des cris, ou plutôt des hurlemens, dont je ne m'apperçus que par le bruit qu'ils produisirent : ils épouvantèrent les benors. Je jugeai du moins par le repos où ils tombèrent pendant quelques minutes, qu'ils étoient éloignés, & revenant un peu à moi-même.

déjà me flatter que le ciel avoit entendu ma prière. Mais ils revinrent aussitôt à la charge. Mon désespoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvelai furent inutiles , & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuse que je croyois inévitable.

Je ne fus pas traîné plus loin , mais les grâtemens & les agitations durèrent tout le reste de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes espérances. Je me persuadois au contraire que le jour ne reviendrait que pour éclairer mes derniers momens , & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure , il ne seroit que plus aisé aux benors de m'arracher de mon asile avec le secours de la lumière. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui passèrent par la lucarne me donnèrent la hardiesse d'y jeter les yeux ; mais l'ouverture en étoit si étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient assiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laissèrent jouir jusqu'au soir. Mais je confesse qu'elle ne fit point renaître mon courage , & que je passai le jour entier dans un tel excès

d'abattement que je ne pensai pas même à prendre la moindre nourriture.

Ma seule espérance étoit que la gouvernante & ses compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laissé, s'imagineroient aisément mon malheur, & me chercheroient avec assez de zèle pour découvrir mes traces. J'étois résolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon traîneau. Cependant la nuit arriva, & je ne vis nulle apparence de secours. Mes tourmens recommencèrent dans l'obscurité; ils durèrent encore jusqu'au jour. Je me trouvai si affoibli le matin, que la nécessité me força de recourir à mes provisions. Je continuai ensuite de me flatter, comme j'avois fait la veille, que des femmes de qui j'avois reçu de si généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais sort. Elles pensoient effectivement à moi, mais le succès de leurs soins ne répondoit pas mieux à leurs desirs qu'aux miens.

Enfin, je passai une semaine entière dans le traîneau, à me livrer tantôt au désespoir, tantôt à l'espérance, à croire chaque nuit ma perte assurée; & si je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour, à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le ciel

employa pour m'ouvrir des voies inespérées de salut. Mes provisions ne pouvant me suffire au-delà de cinq ou six jours, je conçus à la fin du quatrième, que si je m'obstinois plus long-tems à demeurer dans mon asile, il seroit trop tard pour le quitter, lorsque je manquerois absolument de vivres; car en supposant que j'échappasse aux griffes des benors, de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas, je ne pouvois espérer qu'une forêt de sapins & d'autres arbres stériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion, les impressions de ma crainte se trouvèrent si profondes, que je vis finir toutes mes provisions sans pouvoir gagner sur moi-même d'ouvrir ma portière. Je demurai même à jeun le sixième jour, incertain encore du parti que j'avois à prendre, & comptant toujours sur la générosité des dames russes. Mais je sentis à la fin qu'il falloit périr de manière ou d'autre; & des deux genres de mort dont le ciel me laissoit le choix, je connus, par une faim dévorante, que les griffes & les dents des benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'est le moins certain; car mes forces étoient déjà si épuisées qu'il m'en restoit à peine pour marcher.

Je sortis du traîneau. Mes premiers pas furent chancelans, & je ne fais si c'étoit l'effet de ma

crainte plus que de ma foiblesse. Je considérai un moment les traces des benors sur le sable & sur ma demeure. Le cuir qui couvroit le traîneau étoit misérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais, dont l'épaisseur m'avoit défendu, quoiqu'ils fussent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis, & le peu qui en étoit resté portoit l'empreinte de leur morsures. Ce spectacle me glaça le sang.

Il devoit être environ midi. Le soleil qui étoit dans toute sa force me rendit un peu de vigueur, & me fit espérer en même tems que des animaux qui avoient toujours choisi la nuit pour me tourmenter, ne se présenteroient pas en plein jour sur ma route. Mais de quel côté tourner? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain espace, je ne voyois à quelque distance de moi que des arbres aussi anciens que la terre, dans lesquels je ne pouvois m'engager sans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée, & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'astronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile, comme si rien n'eût été plus pressant pour moi que de m'éloigner du traîneau, & que les benors

n'eussent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au sommet d'une colline, où je me trouvais forcé de m'asseoir sur l'herbe par foiblesse & par lassitude. Heureusement qu'il me restoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la dernière ressource. J'allois les avaler, lorsque j'aperçus au tour de moi un grand nombre de champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets sauvage comme une faveur du ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence; pour moi qui reconnus dans ce secours un effet sensible de ses soins, je fais profession de lui devoir la vie qu'elle m'a conservée. Il me sembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai si fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, résolu de monter sur un arbre au coucher du soleil, & d'en faire mon asile pendant la nuit. J'emportai tous les champignons que je pus cueillir. Une nourriture si simple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne pussent être de la même utilité dans le besoin. Je me trouve, disois-je, dans l'état où furent les premiers hommes après

la création. Ils connoissoient peu ce qui étoit propre à leur servir d'aliment. Ils ne purent devoir ces lumières qu'à l'expérience. Je puis les acquérir comme eux par la même voie.

Je marchai avec ardeur en m'occupant de ces réflexions. Mais dans le tems que tout étoit tranquille autour de moi, j'entendis les cris aigus de quelques animaux que je ne pus reconnoître. La peur me saisit de nouveau. J'eus recours à l'arbre le plus voisin, qui pourroit être ma seule retraite; & je ne fus pas deux minutes à gagner le sommet. Le soleil étoit encore fort haut sur l'horison. Quelle fut ma surprise d'appercevoir au premier coup d'œil les tours de Ciangut, qui ne me paroissoient pas éloignées de deux lieues! Je me reprochai amèrement de n'avoir pas pensé plutôt à reconnoître ainsi les environs, & dans le premier mouvement de ma joie, je fus porté à descendre, sans me souvenir des animaux qui avoient causé ma frayeur. Ils étoient néanmoins au pied de l'arbre. Ce spectacle imprévu m'épouvanta si fort, que perdant l'attention que je devois avoir à ce qui soutenoit mes pieds & mes mains, je tombai au milieu d'eux, & j'en écrasai un par ma chute. Les autres prirent la fuite, aussi effrayés que moi en apparence, & je demurai quelques momens étendu près de celui que j'avois tué, sans oser croire encore qu'il fût

hors d'état de me nuire. Enfin , le voyant immobile , je me levai sans bruit , & je tournai vers Ciangut.

A peine eus-je fait cent pas qu'un autre bruit , mais trop heureux pour m'en plaindre , me causa encore quelques mouvemens d'épouvante. Je crus entendre la voix de plusieurs personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Mais c'étoit assez que ce fût des hommes pour m'inspirer bientôt de la confiance. Je les joignis en un moment , & par un miracle plus incroyable que tout ce que j'ai raconté , je les reconnus pour mes compagnons d'exil.

Etant arrivés en moins de huit jours avec les deux gardes au lieu où ceux-ci m'avoient laissé , ils s'y étoient arrêtés quelque tems , surpris de ne pas m'y trouver. Ils y avoient attendu les dames de Ciangut , qui leur avoient appris ce qu'elles savoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eu les avoient portées pendant plusieurs jours à prendre toutes sortes de voies pour me secourir. Sous prétexte de chasse , elles avoient envoyé dans la forêt des personnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune personne qui avoit conçu pour moi quelques sentimens favorables , en avoit paru affligée ,

sur-tout lorsqu'ayant interrogé plus particulièrement mes compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naissance & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru reconnoître elle-même de mon caractère. Cependant la gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eût pu disparaître absolument avec un traîneau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ses premiers soins. Elle avoit voulu que les deux gardes & les quatre exilés demeurassent quelque tems dans le lieu où elle m'avoit vu la dernière fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être pénible pour des gens qui revenoient de la chasse des bêtes les plus farouches, & qui avoient passé tant de nuits dans de mauvais traîneaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chasse aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joie que j'eus de me retrouver avec mes compagnons ne l'emporta guère sur celle que je ressentis de la bonté des dames russes, & sur-tout des tendres sentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de passion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoissance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne servit qu'à l'augmenter. Elles por-

chèrent la complaisance jusqu'à nous retenir plus de six mois dans la forêt de Ciangut. Enfin lorsque la czarine, après la mort du célèbre Pierre I^{er}, son époux, rappela des déserts de Sibérie tous les exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux, il fallut les quitter, & nous nous flattâmes d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conservâmes de notre côté le plus vif souvenir de leurs bontés.

HISTOIRE DE DONA-MARIA, (1)

Et du jeune Prince Justiniani.

DONA-MARIA, sans être d'une famille des plus illustres, étoit née de parens nobles. Ayant perdu son père & sa mère dès son enfance, elle

(1) On ne fait pas par quelle raison l'héroïne de cette histoire fut appelée Dona-Maria. C'étoit une italienne. *Dona* ne se dit qu'en Espagne : c'est *Signora* en Italie. Au reste ces aventures ne sont point une fiction ; & les papiers publics parlèrent dans le tems de la mort du prince Justiniani.

demeura sous la conduite d'une tante assez jeune, qui prit soin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle & de tendresse. Elle parvint à l'âge de quatorze ou quinze ans, sans que rien eût altéré son repos & son innocence : mais l'amour vint empoisonner sa vie dans une campagne solitaire d'où elle n'étoit jamais sortie. Le prince Justiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort assidument auprès d'elle. Le voisinage d'une de ses terres lui en procuroit la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ses soins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'est que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vues du prince, & s'il pensoit à l'épouser. Quoique d'un rang fort inférieur au sien, elle étoit d'un sang noble, & sa fortune n'étoit pas méprisable. Mais elle se livroit au penchant de son cœur, sans s'occuper de ces réflexions, lorsqu'elle se trouva exposée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu jusqu'alors dans la même solitude qu'elle, prit plaisir à voir souvent le prince dans sa maison. Loin de s'alarmer pour l'intérêt de Dona-Maria, elle contribua par ses civilités à rendre ses visites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que simple goût pour l'amusement & la compagnie; mais l'air complaisant du prince, qui se croyoit intéressé à

la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour sa nièce étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout-à-la-fois possession d'elle, & firent un progrès presque égal dans son esprit & dans son cœur.

Le prince & Dona-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup. Mais aux premières marques qu'ils en eurent, ils ne regardèrent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de se voir plus librement. Ils se flattèrent quelque tems de cette opinion; jusqu'à ce qu'étant un peu fatigués de sa présence continuelle, il résolut de concert avec son amante, de la traiter plus froidement pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette différence; & s'imaginant que sa nièce pouvoit être sa rivale, elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant, pour garder quelques mesures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manières. La crainte d'offenser le prince lui fit conduire ses

desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Dona-Maria à un jeune homme du voisinage qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle ; elle régla secrètement toutes les conditions de ce mariage , & elle n'en avertit sa nièce que la veille du jour marqué, pour l'exécution.

Le respect de Dona - Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de père & de mère, la jeta dans un extrême embarras. Malheureusement le prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine , & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vœux plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoyance. Il inspira assez de fermeté à Dona-Maria pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse , & l'aversion qu'elle avoit pour le mariage. La jalousie de sa rivale plus éclairée que jamais , se convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits ; & par un horrible excès de malignité , cette indigne tante introduisit elle-même pendant la nuit, dans la chambre de sa nièce , le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouse.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette nécessité , pour appaiser l'éclat d'une si étrange aventure ; où du moins de la déshonorer
dans

dans l'esprit du prince. Elle prit soin de répandre elle-même ce qui s'étoit passé, en cachant avec une adresse cruelle, que sa nièce s'étoit tirée heureusement des mains du ravisseur. Le prince, qui revint quelques jours après, n'eut besoin que d'un moment d'entretien avec sa maîtresse pour se convaincre de sa fidélité & de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de sa tante ne faisoit que redoubler; & pour la venger de l'insulte qu'elle avoit reçue, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chère après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser; mais que ne pouvant espérer l'aveu du prince son père, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelque autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fidèles, il sembloit que rien n'étoit capable de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa nièce ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque

même de la sienne. Elle disposa d'abord le homme qu'elle avoit voulu lui faire épouser, à exécuter toutes ses volontés. Il avoit deux ans au lieu d'un ; son ressentiment contre le prisonnier dont il avoit été maltraité , & sa passion pour Dona-Maria , qu'il se flattoit toujours de vaincre par la constance : on se garda bien de lui faire connoître qu'il étoit question de nuire à sa personne. Il se laissa persuader qu'on vouloit le rendre heureux , & qu'il ne pouvoit le devenir que par les moyens qu'on lui offroit. Comment se fier à un déshonneur d'une femme qui lui avoit rendu le service qu'on a rapporté ? Il entra dans toutes ses vues. Elle lui recommanda de se rendre à Rome le jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa nièce. Elle la prit effectivement avec elle , sous prétexte d'acheter quelques bijoux. Elle la conduisit par divers marchands , pour faire traîner le temps de longueur , & lorsqu'elle vit la nuit arrivée , reprit avec elle le chemin de sa terre dans son équipage. Trois hommes qu'elle avoit appelés sur la route arrêterent le carrosse dans un endroit écarté ; ils les volèrent toutes deux avec des menaces feintes , & se saisissant de Dona-Maria qu'ils regardoient , disoient-ils , comme la plus grande partie de leur proie , ils ordonnèrent brusquement à sa tante de se rendre seule à sa maison.

On peut juger quelle fut la frayeur & la consternation de cette jeune personne lorsqu'elle se vit au milieu de trois voleurs, dans l'obscurité de la nuit, & sans espoir même que ses cris, qui étoient son unique ressource pussent être entendus. La perte de son honneur & de sa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernières extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ses cris. C'étoit le jeune homme, qui agissoit de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnoître ; mais s'adressant aux trois hommes qui s'étoient saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajouta que si leur profession étoit de voler, il leur offroit volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette jeune demoiselle. Ils lui refusèrent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, se jeta aussitôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Dona-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ô ciel ! que vous rendrai-je pour un tel bienfait ? Ensuite, s'adressant aux voleurs ; messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette demoiselle en sureté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle, & lui ayant

fait considérer que son honneur & peut-être sa vie étoient perdus sans ressource : la rencontre que j'ai faite de vos ravisseurs, ajouta-t-il, est un miracle du ciel en faveur de votre honneur & de mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien pour vous sauver ; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces trois scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette proposition devoit paroître à Dona-Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte, elle demeurait entre les mains de ces trois hommes, & l'espérance du moins de se défendre plus facilement, lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul, lui arrachèrent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son libérateur, qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seule avec lui. Il la pressa d'exécuter sa promesse ; danger plus redoutable que celui dont elle se croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le ciel qui pût la secourir ; mais il veilloit sur elle.

Dona-Maria demeurée seule & sans défense avec un amant qui la respectoit si peu, conçut que s'il lui restoit quelque choix à faire, ce n'étoit plus qu'entre le sacrifice de son honneur & celui de sa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour le crime, il n'y a jamais dans ces occasions deux parier contre un en faveur de la vertu; non que la vertu manque de force pour demeurer victorieuse, mais elle est comme suspendue par la crainte, lorsque celle-ci s'empare du cœur, & se présente à l'esprit que les horreurs de la mort; de sorte que sans en être plus foible, elle cesse seulement d'agir, parce qu'il devient comme impossible qu'elle se fasse entendre. Je ne décide point de quelle manière cette scène auroit pu se terminer, si Dona-Maria eût regardé la mort avec les mêmes yeux que la plupart des personnes de son âge; mais les chagrins qu'elle avoit essuyés, ceux qu'elle prévoyoit encore, & surtout la pensée qu'en achetant la vie par un crime, elle alloit se rendre indigne de son prince, & perdre tout droit à son amour; ces trois raisons étoient suffisantes pour lui rendre la vie odieuse, & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le tems de faire ces réflexions pendant qu'un reste de bienséance faisoit attendre au jeune homme que les voleurs supposés fussent éloignés. L'ayant pressée aussitôt de tenir sa

promesse, il fut surpris de la voir tomber à ses genoux, & de recevoir d'elle une réponse touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette prière fut sans doute accompagnée de larmes, & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être insensible à la compassion, puisqu'il étoit si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'étoit point un scélérat, ni un barbare. La tante de Dona-Maria l'avoit empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente, & l'aiguillon de la jalousie, il n'est pas surprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour qui est capable successivement de tous les excès, le fit passer en un moment des plus lâches desirs aux plus nobles sentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir; & la résolution formée du crime, qui l'avoit rendu si téméraire, étant enfin sortie de son cœur, il parut plus tremblant devant sa maîtresse qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'appaiser, l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avoit jeté

par les mépris. Il la conjura de lui rendre la vie la plus aisée à supporter, ou de lui donner la mort ; c'étoit la même scène ; les rôles seulement étoient changés. Dona-Maria , sans être fort versée dans l'art de ménager les passions des hommes , tira de son esprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience ; elle crut que dans une occasion de cet nature , il falloit flatter une passion si dangereuse. Voilà , lui dit elle , des témoignages qui me persuadent de votre tendresse , & j'y suis plus sensible que je ne l'ai été jusqu'à présent à tous vos soins. Elle le pressa ensuite de la conduire promptement chez sa tante, en continuant de lui promettre qu'il seroit content de sa reconnoissance.

Ce pauvre amant baïsa la trace de ses pas , & se crut trop heureux de cette faveur , lui qui s'en étoit promis de si différentes. Dans le mouvement de sa joie , il crut se faire un mérite d'apprendre à sa maîtresse , que c'étoit par les conseils de sa tante qu'il s'étoit porté à lui causer le chagrin qu'elle venoit d'essuyer , & en lui racontant de quelle manière l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre service, en effet, que de lui découvrir la malignité de sa rivale , & par conséquent de lui inspirer de la défiance contre les nouvelles insultes de cette furieuse. Dona-Maria ésoit sur le champ de profiter de cette ouverture , pour

chercher un asile dans une autre maison que la sienne. Elle fit connoître son dessein au jeune homme, qui ne se fit pas presser pour y consentir, parce qu'il se flatta aussitôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il auroit la liberté non-seulement de la voir & de lui rendre ses soins, mais de disposer d'elle avec une espèce d'empire. Il lui proposa la maison d'une parente qu'il avoit dans un village voisin, & Dona-Maria qui ne pensoit qu'au danger présent accepta l'offre volontiers. Elle se mit à cheval derrière lui. L'obscurité de la nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laissèrent pas de marcher quelque tems assez satisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triste Maria sentoît au fond du cœur toute la dureté de son sort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit guère de prendre une certaine confiance dans son guide. Quoique son repentir parût sincère, il venoit à la suite d'un projet si horrible, qu'elle n'y pouvoit penser sans frémir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de son changement, qu'à un miracle du ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ses criminels desseins. Quelle assurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître? Elle pressentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle se laissoit conduire, sa liberté seroit éternellement contrainte, ou lui seroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin , & qui étoit accompagné de plusieurs personnes à cheval. Son guide pensoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui représenta sans affectation que marchant tous deux de concert , ils n'avoient à craindre la rencontre de personne. Déjà le carrosse étoit assez proche , & le grand nombre de laquais & de flambeaux annonçoit une personne de distinction. Dona-Maria prit sur le champ un parti fort étrange. Elle se laissa glisser de dessus la croupe , & courant légèrement au-devant du carrosse , elle étendit les bras , en suppliant le cocher d'arrêter. Ce spectacle fixa effectivement toute la troupe. Le cardinal C.... qui en étoit le maître & qui retournoit à Rome , quoique la nuit fût fort avancée , mit la tête à la portière. Il fut surpris d'apercevoir une jeune fille , bien mise & pleine de charmes , qui vint se jeter à genoux devant lui , & qui le pria , en joignant les mains , de lui sauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans son carrosse. Elle l'accepta , & son guide , ou plutôt son ravisseur , craignant que cette scène imprévue ne tournât point favorablement pour lui , se hâta de prendre la fuite avec toute la vitesse de son cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une dou-

leur passagère ne servent qu'à relever la beauté, Dona-Maria parut aux yeux du cardinal une des plus charmantes personnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empressement par quelle aventure il se trouvoit assez heureux pour lui rendre service. Cette question, qu'elle devoit avoir prévue, ne laissa pas de l'embarrasser. Elle auroit voulu cacher ses liaisons avec le prince Justiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de sa tante & de la cause de son malheur. Une autre raison l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoissances particulières à Rome, & toutes les espérances du monde ne l'auroient pas fait consentir à retourner chez sa tante. Enfin dans la nécessité de s'expliquer, elle se réduisit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouser malgré elle, & elle supplia le cardinal de lui faire trouver un asile dans un couvent.

Ce prélat reconnut sans peine qu'elle lui déguisoit une partie de la vérité. Mais sa modestie & l'air noble de ses manières parloient si fort en sa faveur, qu'il lui renouvela les assurances de sa protection. Sa bonne volonté pour elle alla si loin, que ne pouvant la mener dans un couvent

à l'heure qu'il étoit, & la crainte du scandale ne lui permettant pas plus de lui faire passer le reste de la nuit dans le palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaisance de retourner avec elle à sa maison de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut servie avec toute sorte de soins & de respects. Le cardinal étant obligé de se trouver à Rome le lendemain la laissa seule, après l'avoir priée d'être tranquille jusqu'à son retour, & s'être engagé à lui fournir l'asile qu'elle souhaitoit dans une maison religieuse.

Il étoit impossible que les gens du cardinal n'eussent point assez de curiosité pour souhaiter de savoir à qui leur maître avoit rendu service. L'intendant de ses affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui. Il ne put se figurer qu'une fille sage & bien née se fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit; & donnant l'essor à son imagination sur ce fondement, il forma les plus cruels soupçons sur son honneur & sa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de sa beauté; de sorte que le prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que se promettant de tirer aisément parti d'elle, il se hâta de la voir dans son appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnaître pour son caractère. Un accueil si favo-

nable augmenta l'espérance & les désirs de l'insultant. Après quelques explications sur son infortune, dans lesquelles elle se garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le couvent qu'elle paroïssoit désirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureuse en acceptant ses offres. Dona-Maria, sans se défier encore de son dessein, le remercia civilement avec cette simplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure idée de sa sagesse après ce refus, il s'assura du moins par son entretien qu'elle n'avoit point assez d'expérience pour être difficile à tromper, & il forma aussitôt un autre projet qui lui réussit plus heureusement. Il la laissa seule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le soir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre supposée, par laquelle ce prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome dans un couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonstances qui donnoient une vraisemblance parfaite à son artifice. Ses vues étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit, à quelque distance, une jolie maison qu'il faisoit servir aux plaisirs de l'amour. Il se flattoit de vaincre Dona-Maria,

lorsqu'elle seroit en son pouvoir ; & connoissant le caractère facile de son maître , il comptoit de lui persuader aisément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même , dans la crainte d'être reconnue pour une aventurière.

Elle fut en effet la dupe de ce scélérat. Le respect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ses défiances ; & le malheur de cette belle fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaise qu'il tenoit prête ; mais ils ne suivirent le chemin de Rome qu'aussi long-tems qu'il étoit nécessaire pour déguiser leur route.

Si le nouveau ravisseur eut assez de pouvoir sur lui-même pour tenir ses désirs en bride jusqu'à sa maison , il changea de langage en arrivant , & Dona-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal à propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencèrent à faire couler ses larmes. Foible ressource contre un scélérat endurci , qui ne cherchoit que sa propre satisfaction avec elle , sans s'embarrasser si elle en partageroit le plaisir. Les prières , les humiliations , & tous les petits artifices qui lui avoient réussi avec tant de bonheur la nuit précédente , n'excitèrent que la risée de ce brutal. Elle se vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant , parce

par le besoin extrême que sa maîtresse avoit de son secours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du ciel.

Les deux amans avoient à penser à deux choses qui étoient presque également nécessaires. De quel-que crédit que le prince pût se flatter par lui-même & par sa famille, il falloit prévenir la justice sur la mort de l'intendant. Le choix d'une retraite pour Dona-Maria n'étoit pas une affaire moins pressante, & l'amour lui fit donner ses premiers soins. Le prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche marchand, qui avoit avant son mariage sa mère en qualité de femme de chambre. C'étoit une bourgeoisie de quelque distinction, parce qu'avec beaucoup d'esprit & d'agréments elle conservoit encore une certaine teinture de savoir vivre qu'elle avoit puisée pendant sa jeunesse dans une des plus illustres maisons de Rome. Elle étoit d'ailleurs assez bien logée, pour céder sans peine un appartement propre & commode à Dona-Maria. Ce fut sur elle & sur sa maison que le prince jeta les yeux. Il y conduisit lui-même sa maîtresse; & le hasard ayant voulu que le marchand ne fût point alors au logis, on convint, pour la sûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le secret aussi long-tems qu'il seroit possible. L'épouse, charmée de devenir nécessaire à un prince qu'elle regar-

doit

loit encore comme son maître, lui promit ses services avec une affection qui rendit les deux amans tranquilles.

Il n'étoit plus question que de calmer la justice au sujet de l'intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à son amant par un heureux mariage. Le prince ne put se dispenser de faire connoître à son père l'action violente qu'il avoit commise, & le besoin qu'il avoit d'être soutenu de son crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de son amour ; & Dona - Maria , qui pressentoit les obstacles qu'elle avoit à redouter d'une maison si puissante , l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les poursuites de la justice fussent suspendues, il arriva, comme Dona-Maria l'avoit appréhendé, que plusieurs personnes curieuses s'informèrent du fond de l'aventure , & que le détail de cette nouvelle se répandit enfin dans la ville. Il alla jusqu'au père du prince , qui frémit en apprenant la violente passion de son fils , & le danger où il étoit à tous momens de ruiner sa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer sa crainte & ses intentions. Avec un peu de déguisement & de soumission , le jeune amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de son père,

& conserver les espérances. Mais l'amour d'un cœur sincère & généreux n'est pas capable de dissimulation. En convenant de sa tendresse, s'efforça seulement de la justifier par le mérite extraordinaire de sa maîtresse, & cette constance ne servit qu'à irriter plus que jamais l'humeur impérieuse de son père. La colère le porta jusqu'à supplier le pape de faire publier une défense sous peine d'excommunication, aux curés & aux prêtres de l'état Romain, de donner la bénédiction du mariage à son fils, sans un pouvoir exprès de la main du pape & de la sienne. Il mit en même tems plusieurs personnes à sa suite, pour découvrir la retraite de sa maîtresse, dans le dessein apparemment de leur ôter tout-à-fait la satisfaction de se voir. Le jeune prince reconnut qu'il étoit observé. Cette contrainte l'obligea de voir plus rarement Dona-Maria, & lui mettoit dans les yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & de distraction qui ne put manquer d'alarmer cette tendre fille. Elle ignoroit encore leur malheur commun ; mais ses propres instances lui firent obtenir de funestes lumières.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévu cent fois, ce qu'une tendresse trop crédule ne lui avoit pas permis d'éviter, qu'elle se trouvoit dans le plus horrible état où puisse tomber une fille de son âge & de sa condition ; qu'elle étoit condamnée

er toute sa vie la honte d'un amour vertueux
peine d'une conduite innocente ; qu'après
at où le vieux prince s'étoit porté, elle devoit
rder son bonheur & sa réputation comme
és du même coup ; & que la tendresse même
constance de son amant ne pouvoient la con-
de rien, sans se rendre coupable d'un crime
Elle apprit, dis-je, une partie de ces
tés, & elle conçut le reste. Elle n'y résista
nt. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle
pouvoit trouver dans un cœur aussi sensible
le sien, & plus de force qu'elle n'en avoit à
rer d'une complexion extrêmement délicate.
ia-Maria tomba dans une maladie violente.
craignit quelque tems pour sa vie. Le prince,
tellement affligé du péril où il la voyoit, em-
ra toutes les raisons qu'il crut propres à faire
ression sur elle, & à la soulager du moins par
érance ; mais il ne se présentoit rien de vrai-
blable à lui faire envisager. Enfin, dans le
nent où sa mort paroissoit certaine sans ce-
ède, il lui vint à l'esprit de quitter l'Italie
c elle, & il se flatta de lui rendre la vie par
te promesse. En effet, c'étoit le seul moyen
la sauver du dernier danger. Son ame déjà
te à partir se laissa retenir aisément par une
position qui lui rendoit toutes ses espérances,
-tout lorsque le prince, après avoir un peu

médité sur ce projet , assura que sa résolution étoit de la conduire en Angleterre , & de l'épouser en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fut sincere. Elle connoissoit son cœur , comme il connoissoit le sien. Deux cœurs tendres & généreux se connoissent si bien !

Sa santé ne tarda pas à se rétablir , & dès qu'elle le fût entièrement , on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la marchande , qui étoit dans leur confidence , refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur causa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il seroit difficile au prince , observé comme il l'étoit par les ordres de son père , de se dérober assez secrètement pour tromper ses gardes ; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec sa maîtresse , c'étoit peut-être absolument fait d'elle. Le conseil qu'elle leur donna là-dessus , fut de quitter l'état ecclésiastique l'un après l'autre , & de ne point s'exposer du moins à être pris dans le même filet. Elle ajouta que s'il n'étoit question que de trouver des guides fideles pour Dona-Maria , elle lui offroit son père & sa mère qui avoient assez de sagesse pour mériter la confiance du prince , & tant de zèle pour son service , qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mère devoit passer pour sa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus sûr aux deux amans. Ils se déterminèrent

sans peine à une courte séparation qui devoit servir au parfait rétablissement de leur bonheur. Dona - Maria quitta Rome , pour prendre le chemin de Civita- Vécchia où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un vaisseau anglois , & enfin elle gagna la Tamise , sans autre accident que la mort du bon vieillard qui la conduisoit.

Il ne lui restoit d'autre compagnie , en arrivant au port , que la vieille femme qui passoit pour sa nourrice. Le capitaine , qui les avoit traitées fort honnêtement sur la route , continua de leur offrir ses services. Elles les refusèrent , en le remerciant ; & quoiqu'elles ne fussent pas un seul mot d'anglois , elles s'empresèrent de gagner la ville. Le capitaine leur crioit en vain : Où allez-vous ? vous ne serez entendues de personne ; souffrez que je vous serve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner , comme si elles eussent appréhendé quelque chose d'une personne qui savoit d'où elles étoient venues , & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le hasard voulut que le valet de chambre d'un seigneur anglois , qui avoit fait le voyage d'Italie , se trouvât sur le port , pendant que le capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'aventure n'étoit point ordinaire ; & déjà frappé de l'éclat de la jeune fille , il prit le parti de marcher sur ses

Mais après quelques momens de conversation, elle lui trouva tant d'esprit, d'éducation & de grâces, tant d'innocence & de modestie, qu'elle prit d'elle une opinion toute différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le secret de sa naissance & de son infortune furent inutiles; ce qui n'empêcha point qu'elle ne prit sur le champ des mesures pour la placer dans une retraite honorable, jusqu'à ce que le fond de ses affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec sa fidelle compagne.

La perte de son guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-tems. Ce vieillard avoit promis au prince de lui donner avis de son arrivée à Londres en sortant du vaisseau, & de lui marquer le quartier de la ville qu'il choisiroit pour demeure. C'étoit à ce signal que le jeune amant se proposoit de quitter l'Italie; & l'on se figure aisément quelle devoit être son impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jeté deux femmes timides, & leurs premières aventures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome aussi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le prince savoit déjà par les informations qu'il avoit reçues de Civita-Vecchia que le vaisseau étoit arrivé heureusement en Angleterre, & que le capitaine l'avoit marqué lui-même à ses correspondans. Il ne pouvoit

Donner d'explication vraisemblable au retardement des lettres de sa maîtresse. Son inquiétude n'eut bientôt plus d'autre mesure que son amour & sa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractère qu'on a déjà fait de ce jeune seigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mère qui n'avoit rien de si cher que lui, son éducation s'étoit ressentie de l'indulgence excessive d'une tendresse aveugle & mal entendue. Avec des passions fort vives, il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les satisfaire, qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit pas des crimes; mais tous les dérèglements, qui sont compatibles avec un bon naturel, l'avoient rendu fameux à Rome depuis plusieurs années, & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait désespérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant, par un effet propre à l'amour, sa passion pour Dona-Maria avoit rompu le cours de ses désordres. L'innocence & la modestie de cette aimable fille faisoient sur son cœur autant d'impression que sa beauté; & quand on est sensible à cette sorte de mérite, il est impossible que tôt ou tard un si beau sentiment ne s'exprime point par la sagesse & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de sa

trop timide pour se porter aisément à la violence. Il nourrit quelque tems au fond de son cœur le ressentiment qu'il avoit conçu contre le prince , sans oser même en donner la moindre marque à son épouse. Son respect pour elle alloit jusqu'à la foiblesse. Il s'étoit cru fort honoré d'épouser une fille qui appartenoit en quelque sorte à une des meilleures maisons de Rome , par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-tems & d'en recevoir une dot considérable. Il la craignoit ; Mais s'étant rencontré malheureusement avec un de ses amis , qui avoit eu des raisons mieux fondées de se plaindre du prince , & qui cherchoit depuis long-tems l'occasion de se venger , la conformité de leur haine les porta insensiblement à s'ouvrir l'un à l'autre ; ils se trouvèrent dans les mêmes dispositions , & la chaleur du vin les fit jurer ensemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient-ils pas laissé de manquer de courage avant l'exécution , s'ils ne s'étoient avisés , pour fortifier leur parti , de lier secrètement connoissance avec les deux frères de l'intendant qui étoit mort de la main du prince. Ils leur communiquèrent le dessein qu'ils avoient de se défaire de lui : c'étoit s'assurer des complices. Le jour , l'heure , le lieu & le genre de mort , tout fut réglé d'avance , avec les mesures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles ; car rien ne leur étoit si aisé que de parvenir au succès de leur entreprise. Le prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit régulièrement chez la marchande, avec un seul laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Donna-Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long-tems, & elle combattoit fortement cette résolution ; mais comme il élevoit la voix avec plus de chaleur qu'elle, le jaloux qui prêtoit l'oreille à la porte ne pouvoit expliquer ce qu'il entendoit que dans un mauvais sens. Il se crut trop certain qu'il étoit question de l'enlèvement de son épouse, & cette pensée fit monter sa rage au comble. Elle lui fit même presser l'exécution du complot, qui fut ainsi avancé de quelques jours.

Il seroit inutile de s'étendre sur les circonstances de cette scène. Le jeune prince tomba sous les coups de quatre infames, qui ne lui donnèrent la mort qu'après lui en avoir fait sentir toutes les horreurs. Sa confidente eut le même sort. En vain prirent-ils le ciel à témoin de leur innocence. Les discours & les prières furent aussi

inutiles que la résistance. Cependant on fut, par la déposition du mari, qu'après les avoir tourmentés avec beaucoup de fureur, à demi vaincu par les protestations de sa femme, & sur-tout par la preuve qu'il tiroit en sa faveur de la manière tendre dont le prince prononçoit à tous momens le nom de Dona-Maria, il avoit non-seulement pensé à leur accorder la vie, mais qu'il en avoit fait la proposition à ses complices. Il ne put rien obtenir de ces barbares. La cause de leur haine étoit toute différente. Ils se hâtèrent au contraire d'achever leur entreprise dans la crainte de voir échapper leur victime : & pour étouffer les remords du marchand, ils lui représentèrent avec beaucoup de force qu'après avoir été si loin, ils ne pouvoient laisser leur crime imparfait, sans s'exposer infailliblement à leur perte.

Tandis que cette barbare action se passoit à Rome, Dona-Maria vivoit assez tranquillement dans l'asile que Miladi. lui avoit procuré. Elle y étoit libre, avec sa compagne. Le jeune lord continuoit de la voir. Quels qu'eussent été ses desseins sur elle, lorsqu'il s'étoit proposé de la conduire dans son appartement, il ne lui avoit fait aucune déclaration qui pût l'offenser ; & simple comme elle étoit dans tous ses sentimens, elle avoit pris ses civilités & ses offres pour le mouvement d'une noble générosité à l'égard

d'une étrangère. Elle n'eut point sujet dans la suite de changer d'opinion ; mais le bruit de son aventure s'étant bientôt répandu , elle se trouva forcée d'employer de nouveau les services de ce jeune seigneur dans une circonstance qui rendit la tentation fort dangereuse pour lui.

Des milliers de jeunes gens oisifs , dont Londres est rempli , n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles , l'arrivée d'une belle italienne & ses premières aventures , que ce fut de toutes parts un empressement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ses charmes qu'avec admiration , & sa beauté méritoit cette justice. Elle devint si célèbre que la cour en fut remplie comme la ville. La hardiesse en amour étant plus ordinaire parmi les courtisans , ce fut d'eux aussi qu'elle essuya les premières importunités. On omet vingt histoires , qui allongeroient trop ce récit , pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux officiers des gardes du corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu ; il l'aima passionnément. Il n'étoit aisé néanmoins pour personne de la voir souvent. Elle vivoit dans une retraite si impénétrable , qu'une infinité de gens qui vouloient du moins satisfaire leurs yeux , prirent le parti de recourir à l'artifice usé de se déguiser , & d'entrer chez elle sous mille formes différentes. Cordonniers , tailleurs , tous les

ouvriers dont elle pouvoit avoir besoin furent engagés, à prêter leur nom par promesses ou par menaces. Les jeunes gens déguisoient jusqu'à leur sexe, & quelquefois réussirent fort bien par cette voie. L'officier dont je parle, fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une lingère. Les grâces de son visage favorisoient son entreprise. Il plut si fort à Maria, qu'étant d'ailleurs satisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques visites, pour lesquelles il ne manqua point de prétextes ; le rendirent si passionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieusement riche, il résolut de faire la fortune de cette étrangère, & son propre bonheur en lui offrant ouvertement son cœur & sa main. Il n'en fit point un mystère à ses amis. Ceux qui combattirent son dessein, le trouvèrent en défense contre toutes leurs objections. Il citoit un livre que Londres avoit accueilli aussi favorablement que Paris ; c'étoit les Mémoires d'un homme de qualité.

« Seroit-ce, disoit-il, la première femme dont
 » un amant auroit fait la fortune ? n'est-ce pas
 » une chose qu'on voit arriver tous les jours ?
 » d'ailleurs, la distance est-elle donc si grande
 » entre cette belle fille & moi ? Si elle est sans

» biens, tout marque qu'elle a de la naissance, &
» faut-il compter pour rien les charmes de la
» jeunesse & de la beauté! elle auroit sur moi
» trop d'avantage, si avec tant d'attraits elle étoit
» aussi riche que moi. Ne faut-il pas que je paye
» de quelque chose le bonheur d'être aimé d'elle?
» Croyez-moi, ajoutoit-il du ton de Dona-Elisa,
» un amant riche doit être assez content de ses
» richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la
» possession d'une femme aimable; & s'il est
» honnête-homme, il doit sentir que ce qu'il
» donne ne vaut pas ce qu'il obtient. »

Personne n'avoit assez d'intérêt à le faire changer de sentiment pour s'obstiner à lui répondre. Il ne tarda point à faire demander à Dona-Maria la permission de la voir, & craignant de trouver quelque difficulté à l'obtenir, il choisit pour cette commission un grave ministre à qui il fit l'ouverture de ses vues; le respect ne permit point de fermer la porte à son messager; mais on refusa civilement de le recevoir lui-même; & la proposition du mariage fut regardée comme un badinage, de la part d'une personne qu'on croyoit n'avoir jamais vue. En vain força-t-il le ministre de retourner sur ses pas, & de renouveler ses offres. On continua de lui répondre sur le même ton; & cet air de plaisanterie lui causa plus d'impatience & de chagrin qu'un refus moins ménagé,

ménagé , parce qu'ignorant toutes les raisons qui causoient l'indifférence de Dona-Maria , il ne l'attribuoit qu'à la défiance qu'elle avoit de sa sincérité.

Cette scène fut réjouissante pour ceux qu'il avoit mis dans sa confiance. On lui demandoit de qui il croyoit devoir se plaindre , puisque sa maîtresse ignoroit son mérite , & que sa cruauté par conséquent ne pouvoit tomber que sur le ministre qu'il avoit employé. Il s'imagina , en effet , que l'air grave de ce personnage avoit pu nuire à ses affaires , par l'idée peu galante que Dona-Maria avoit prise de sa personne , & sans consulter plus long-tems , il résolut de s'introduire de nouveau chez elle sous la figure de lingère , de lui expliquer lui-même ses sentimens , & de réparer par sa présence le tort qu'il avoit reçu de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de peine à se faire admettre à la porte qu'il en avoit eu les premières fois. Mais , par un malheur qu'il n'avoit pas prévu , Milord..... étoit avec elle dans le tems qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce jeune seigneur , la première connoissance que Dona-Maria avoit faite à Londres méritoit , par les services qu'il lui avoit rendus , d'être traité avec quelque distinction. Elle devoit d'ailleurs beaucoup de reconnoissance à sa mère. Ils étoient tous deux à s'entretenir familièrement , lorsque la

prétendue lingère fut introduite. Dona-Maria, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un officier des gardes sous l'habit d'une fille, lui fit des caresses fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarrassé. Milord... reconnut facilement un visage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans sa surprise de le nommer son ami, & de l'embrasser à son tour en le raillant de cette mascarade.

L'officier étoit sans armes. La honte & la jalousie l'eussent porté sur le champ à quelque violence sanglante, s'il eût pu suivre ses premiers transports. Mais ne se trouvant qu'un éventail à la main, il se contenta d'en frapper son rival au visage, & de joindre à cet outrage quelques mots insultans qui firent connoître au jeune lord de quelle source venoit sa colère. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune seigneur voyoit Dona-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occasion. Quelques médifans ne laissèrent pas de l'expliquer dans un mauvais sens; mais l'approbation de toutes les personnes sages le justifia. Il ne fit que rire de l'emportement de son ami, & le traitant de (1) *Miss*, il se plai-

(1) C'est le nom que les Anglois donnent aux filles jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

de la rigueur avec laquelle une si belle fille
voit ses caresses.

La scène n'eut point d'abord d'autres suites.
Cler se retira avec beaucoup de confusion,
sans avoir expliqué ses sentimens à sa maîtresse.
Le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la
suivante une résolution qui l'eût conduit à sa
, si sa naissance & son crédit n'eussent
le cours ordinaire de la justice. La maison
servoit de retraite à Dona - Maria touchoit
arrière au parc de Saint-James. Il prit cette
pour escalader les murailles, soutenu de
deux-uns de ses domestiques, & s'étant glissé
à l'appartement de Dona-Maria, il se vit
moment d'emporter par la force ce qu'il n'es-
plus de ses artifices. Son dessein étoit d'en-
sa maîtresse, & de l'épouser malgré elle,
pouvoit la fléchir autrement. Mais le ciel
fit sur l'innocence. Le maître de la maison
veillée par quelque bruit, & la défiance lui
donner du secours. Les sentinelles qui bordent
ce avertirent la garde. En un moment l'offi-
fut investi, & par le bon ordre qui règne
de la maison royale, la connoissance de
son nom & de son emploi ne put le sauver d'une
mort étroite. Il n'en sortit que long-tems
après, & la fraîcheur du lieu refroidit insensiblement
son amour.

Dona-Maria aussi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait si proche d'elle, pria son hôte sur le champ de la faire conduire chez Miladi. . . . Elle regardoit cette dame comme sa mère, & sa maison comme un asile. Cependant le péril dont elle étoit menacée surpassoit celui qu'elle venoit d'éviter. Miladi étoit depuis deux jours à la campagne; son fils profitoit de son absence pour se réjouir avec quelques amis de son âge. Ils étoient au dessert, c'est-à-dire, dans le feu du plaisir, & quelques-uns dans la chaleur du vin, lorsqu'on vint les avertir que Dona-Maria arrivoit à la porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre sujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle; ils se la firent répéter, ils demeurèrent immobiles de surprise & de joie. Enfin, chacun se promettant de tirer parti d'une si belle aventure, ils se hâtèrent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut surprise à son tour de ne pas voir Miladi, & de se trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas possible de se dérober. Où tourner ses pas, sans guide, & dans l'obscurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuse. Sa confusion augmentoit ses charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puisqu'elles peuvent réprimer les désirs

les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Dona-Maria fut aussi respectée qu'une déesse. Elle passa une partie de la nuit avec eux, sans avoir rien à souffrir de leurs actions ni de leurs discours.

Ils ne la quittèrent pas avec moins de passion dans le cœur. Ce célèbre souper eut d'autres suites qu'il seroit trop long de raconter. Pour milord , toujours plein de zèle & de respect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire absolu de sa maison, & ne marqua d'empressement que pour la servir. Cependant la bienfaisance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette constance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le public & même sa mère dans l'opinion qu'il étoit passionné pour elle. En effet, ses soins ressembloient beaucoup à ceux de l'amour, & la reconnoissance de Dona-Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tous différens. Une tendre amitié, le seul sentiment dont ils fussent capables dans la situation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à se confier mutuellement leurs plus chers intérêts. Milord aimoit en Italie. Il se consolait des peines de l'absence dans l'entretien d'une

filie aimable dont la vue lui retraçoit les de sa maîtresse. Dona-Maria n'étoit occupée de son prince, mais la compagnie d'un homme tendre & discret, à qui elle s'élevait de toutes ses infortunes, étoit un remède qu'elle recevoit volontiers. Voilà donc ce qu'on se figura de plus vraisemblable pour accorder le plaisir qu'ils trouvoient à se voir, la certitude qu'on eut depuis de leurs vœux & de leurs sentimens.

Dona-Maria avoit écrit à Rome aussitôt qu'elle en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût changé le nom de son amant au jeune lord, elle ne cachoit point l'espérance qu'elle avoit de le voir à Londres. Il entroit tendrement dans ses idées, & il ne manquoit pas de lui rapporter tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les nouvelles publiques. L'usage des anglois étant de publier dans leurs gazettes jusqu'aux moindres nouvelles, il étoit sûr que sans savoir précisément ce qu'il vouloit lui plaire, il seroit assez heureux pour rapporter quelque article auquel elle prêteroit intérêt. Ainsi ce fut l'excès de son zèle pour son amant, qui lui fit donner, à cette malheureuse amante, des lumières qu'elle ne devoit recevoir que de la bouche d'un ennemi. Ayant vu toute la ville ce qui regardoit la cour,

, il se hâta de lui porter cette
 . Le seul trouble qu'elle marqua
 ice devoit l'avertir du mal qu'il
 ais on oublie les précautions quand
 ance. Il s'imaginoit si peu qu'il y
 rapport entre Dona-Maria & le
 uni, qu'après lui avoir porté le coup
 ar une horrible relation, il ne pou-
 andre pourquoi elle tomboit à ses
 onnoissance & sans sentiment.
 la malheureuse Maria ne put entendre
 écit sans un saisissement mortel, qui
 u'à la force d'exprimer sa douleur par
 Elle demeura long-tems dans un état
 outer de sa vie. Milord s'étant éclairci
 ourrice, fut si désespéré de son impru-
 qu'il pensa s'en punir sur le champ par
 ses mains. Mais se croyant nécessaire à sa
 nie, il résolut d'employer sa vie, s'il en étoit
 , pour la servir en Angleterre & en Italie.
 ul désir qu'elle marqua en revenant à elle-
 e, fut de retourner promptement à Rome.
 se flattoit encore de quelque espérance.
 gazette angloise n'est pas toujours fidelle,
 apparence qu'un prince eût été tué si
 ment que les nouvelles le rappor-
 étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne
 ivre, mais elle étoit résolue

de le venger, & de mourir ensuite sur son tombeau.

Milord, qui dans le transport où il étoit lui-même, ne pouvoit manquer d'applaudir aux premières fureurs d'une amante, s'offrit à lui servir de guide jusqu'à Rome, & à lui prêter son bras contre toute sorte d'ennemis; à peine se donnèrent-ils le tems de penser aux nécessités du voyage. Ils partirent, suivis d'un seul laquais & de la nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entreprise de cette importance, s'ils eussent pu seulement arriver au pied de ses murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec tant de diligence, qu'ils furent arrêtés au port de Rye, & ramenés malgré eux à Londres.

Les suites de cette évasion furent moins funestes qu'on ne l'attendoit du désespoir de l'amante. Miladi....., loin de paroître irritée de la fuite de son fils qu'elle avoit fait arrêter, loua sa générosité, lorsqu'elle en fut la cause. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus nécessaire pour Dona-Maria que pour lui, elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ses caresses, en les obligeant tous deux d'être continuellement sous ses yeux. Tous les remèdes de la douleur furent employés en faveur de la triste Maria, inutilement pendant quelque tems.

mais le tems leur fit obtenir, du moins à l'extérieur, leur succès ordinaire. Elle resta à Londres sous la même protection ; & quoiqu'il parût à la langueur de ses yeux qu'elle porteroit long-tems dans le cœur beaucoup d'amour & de tristesse, on ne désespéra pas, lorsqu'on vit la passion de l'officier des gardes reprendre naissance avec sa première vivacité, qu'elle ne pût accepter une fortune qui achèveroit de fermer toutes les plaies de son cœur.

HISTOIRE DE MOLLY-SIBLIS,

Célèbre beauté d'Angleterre.

MOLLY-SIBLIS, une des plus belles femmes dont on puisse se former l'idée, fut condamnée à mort pour quelques vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une espèce de dédain pour les juges, comme si sa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la sauver du châtement. Plusieurs personnes de distinction, qui lui vouloient du bien, employèrent en effet tout leur crédit pour obtenir

A V E N T U R E S

» mot. Nous partîmes pour Londres la nuit sui-
 » vante , & je vécus pendant quelques mois fort
 » contente avec lui. Je jugeai de son rang par sa
 » dépense ; je le croyois homme de quelque con-
 » dition : mais il m'apprit naturellement au bout
 » de trois mois qu'il n'étoit que le valet de cham-
 » bre d'un des premiers seigneurs de la cour , &
 » que son dessein étoit de me mettre en liaison
 » avec son maître. Il ne me cacha pas même qu'il
 » ne m'avoit proposé de venir à Londres que dans
 » cette vue ; quoique la passion qu'il avoit conçue
 » pour moi l'en eût fait changer ; qu'il étoit em-
 » ployé par son maître à chercher au loin de quoi
 » fournir à ses plaisirs ; qu'il espéroit tirer une
 » grosse somme de lui pour une fille telle que
 » moi , & que si je savois ménager ma fortune
 » avec un peu d'esprit , j'allois être une des plus
 » heureuses créatures de Londres. Je reçus cette
 » ouverture avec une satisfaction extrême. L'effet
 » répondit à mes espérances. Je vécus près d'un
 » an dans l'abondance de tous les plaisirs,

» Le seigneur vint à mourir. Il m'oublia à sa
 » dernière heure. De tant de biens dont j'avois
 » joui sans penser à l'avenir , il ne me resta que
 » de l'orgueil & de la fierté. Je ne voulus plus
 » souffrir le valet de chambre qui vint m'offrir de
 » remplacer son maître. Il en fut irrité , jusqu'à
 » me faire un cruel affront ; mais je jurai d'en

AVENTURES

rit pour tromper toutes nos mesures.
» vous que dans le dépit de nous voir enlever
» cette proie, je me leva de table, je m'approchai
» de lui sans affectation, & je lui passai si promp-
» tement ma ceinture au cou, que le serrant en
» même tems de toute ma force, je lui fis perdre
» aussi-tôt la respiration & la connoissance. Nous
» achevâmes de l'étouffer avec sa serviette. Nous
» nous saisîmes de tout son argent, avec la pré-
» caution de lui laisser quelques guinées & sa
» montre. Tout s'étoit exécuté si adroitement,
» qu'ayant appelé sur le champ nos domestiques,
» ils n'eurent pas le moindre soupçon de notre
» crime. Cette mort passa pour l'effet d'une
» apoplexie.

» Je ne fais par quel affreux aveuglement j'étois
» sans horreur pour l'effusion du sang & pour le
» meurtre. Cependant mon caractère n'est point
» la dureté de cœur, ou du moins le ciel permit
» alors que je ne l'eusse que trop sensible, pour
» commencer peut-être ma punition, que sa jus-
» tice est à la veille de consommer. Le fils du
» malheureux qui avoit péri si cruellement par
» nos mains, continuant de nous regarder comme
» les meilleurs amis de son père, se mit à nous
» rendre des visites fréquentes pour se consoler
» avec nous de sa perte. J'avois vu cent fois ce
» jeune homme sans faire attention s'il étoit pro-

» pre à m'inspirer de la tendresse ; & la manière
» dont j'avois traité son père n'annonçoit rien de
» trop favorable pour le même sang. Cependant
» je me laissai prendre à sa figure , qui étoit effec-
» tivement des plus aimables. Les engagements
» que j'avois eus jusqu'alors n'étoient point des
» passions. Je m'abandonnai toute entière à la
» douceur de ce nouveau sentiment.

» Mais l'amour devoit me rendre aussi crimi-
» nelle & beaucoup plus malheureuse que la
» haine. Je ne trouvai point dans l'objet de ma
» tendresse le retour que ma vanité me faisoit
» espérer. Qu'il m'en coûta de larmes ! Enfin,
» renonçant à tout ménagement, je résolus d'ex-
» pliquer sans détour à mon ingrat les sentimens
» que j'avois pour lui , & comme je le soupçon-
» nois de n'être si sourd aux marques de ma
» passion que par considération pour mon amant,
» je commençai par lui déclarer , en manière de
» confidence , que je n'avois jamais eu de véri-
» table affection pour celui-ci , & que je ne cher-
» chois qu'une circonstance favorable pour le
» quitter tout-à-fait. Je continuai de lui parler
» avec un air de franchise & d'ouverture de cœur ,
» que tout autre auroit mieux entendu ; & pour
» n'être pas obligée d'y revenir , je lui appris
» enfin que je l'aimois passionnément. Cette dé-
» claration l'embarrassa. Il me fit une réponse

» civile, prise de la foiblesse de son mérite, &
» de l'excès de sa reconnoissance; mais j'y remar-
» quai tant de froideur que j'en fus piquée jus-
» qu'au vif. Le soir du même jour, je trouvai un
» changement extraordinaire dans l'humeur &
» dans les manières de mon amant. Je me défiai
» aussi-tôt de la vérité, & je tremblai pour les
» suites. L'ingrat que j'aimois s'étoit fait un mérite
» de l'avertir de mon infidélité. Ma fureur monta
» tout d'un coup au comble. Je résolus de perdre
» l'un & l'autre, au risque de périr moi-même
» dans l'entreprise. Dès le lendemain, j'allai
» trouver un juge de paix, auquel j'offris de révé-
» ler un crime horrible dont j'avois été complice,
» pourvu qu'il obtînt d'avance mon pardon de la
» cour. Il m'assura deux jours après qu'il l'avoit
» obtenu, avec les exceptions ordinaires. Je
» n'exigeai point d'autre garant que sa parole:
» non - seulement je lui déclarai toutes les cir-
» constances du vol & du meurtre; mais voulant
» envelopper le jeune homme dans la même
» ruine, je l'accusai d'avoir eu part à la mort de
» son père, & j'apportai pour preuve l'étroite
» intelligence qu'il avoit toujours gardée avec ses
» meurtriers. On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque tems en
» prison: mais malgré toute ma rage, je manqua
» de hardiesse lorsqu'il fallut insister sur les preuve

» & soutenir la confrontation. Nos domestiques
» d'ailleurs s'accordèrent à déposer que le mal-
» heur qui étoit arrivé leur avoit paru venir d'une
» cause naturelle, & les accusés répondant toujours
» d'un air ferme aux interrogations, ils vinrent
» à bout de me faire passer pour une amante fu-
» rieuse qui les avoit voulu sacrifier injustement.
» Je me trouvai réduite au plus infame état, lors-
» que mon amant eut obtenu la liberté, & que je
» me vis contrainte de le fuir pour me mettre à
» couvert de son ressentiment.

» Après tant d'expérience de la foiblesse des
» hommes, je demeurai convaincue qu'une belle
» femme peut tout entreprendre impunément.
» L'affreuse condition dont j'avois trouvé le
» moyen de sortir fut bientôt effacée de ma mé-
» moire. Il ne me restoit d'embarras que pour
» mes dettes, qui m'exposaient aux insultes de
» plusieurs créanciers. Je pris le parti d'épouser
» un soldat (1), après lui avoir fait promettre
» de ne se présenter jamais devant mes yeux.

(1) C'est l'usage établi à Londres, qu'on n'y fait aucune
peine aux femmes mariées pour leurs dettes. Tout retombe
sur le dos des maris, du moins lorsqu'ils n'avertissent pas le
public que la mauvaise conduite de leurs épouses les oblige
à se séparer d'avec elles.

» vellement à Londres, me vit à la promenade
» du parc, & me fit connoître par ses regards & sa
» constance à me suivre, qu'il avoit pour moi
» des sentimens fort passionnés. Je lui fis naître
» naturellement l'occasion de m'aborder. Il la
» saisit en homme versé dans la galanterie. Ses
» manières étoient pleines de douceur. Il s'ex-
» pliquoit mal en anglois, mais il se faisoit en-
» tendre. Je goûtai si fort son entretien qu'ou-
» bliant le dessein que j'avois eu de le tromper,
» je résolus de faire une liaison de tendresse avec
» lui. Il m'offrit la main pour me conduire chez
» moi. Je l'acceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
» pour une aventurière, il parut surpris de la
» beauté de ma maison, du nombre de mes do-
» mestiques, & de la richesse de mes meubles.
» Son admiration éclatoit à chaque moment.
» Je vis un homme qui ne se possédoit plus dans
» le transport de sa joie, & toutes ses réflexions
» tomboient sur l'abondance qu'il remarquoit au-
» tour de lui. J'en conclus que malgré l'air de
» distinction qu'il savoit prendre, il n'étoit point
» accoutumé à fréquenter les grands, ni à vivre
» dans l'opulence. Cette pensée me rendit plus
» retenue. Quoique je ne sentisse point diminuer
» le penchant que j'avois pour lui, je crus devoir
» le mettre à l'épreuve, & m'assurer de son
» affection jusqu'à un certain point, puisque

« c'étoit l'unique chose que je m'étois proposée
« d'obtenir. La victoire que je lui avois laissé
« espérer dès le jour même fut différée sous
« quelque prétexte. Il revint le lendemain , & je
« continuai de le recevoir avec tendresse , mais
« sans rien changer à la résolution que j'avois
« prise de ne lui rien accorder. Mes amans ordi-
« naires ne laissèrent pas d'en marquer de la
« jalousie. Je les forçai au silence. Peu-à-peu je
« me fis une affaire sérieuse de ce nouvel enga-
« gement ; & soit vanité , soit inclination , je
« voulus être aimée d'un françois pour l'amour
« de moi-même.

« Cependant je n'appercevois point dans ses
« assiduités , & dans les marques même de la
« passion dont il m'entretenoit , ce qui devoit y
« être pour me persuader qu'elles étoient sincères.
« La première réflexion que j'avois faite sur son
« caractère se confirmoit tous les jours par de
« nouvelles preuves. Il étoit intéressé , avide
« du gain dans les moindres parties du jeu ,
« grossier lorsqu'il s'emportoit contre la fortune ,
« & dans ces occasions aussi peu complaisant pour
« moi que pour les autres. Avec de si mauvaises
« qualités, il ne cessoit point de me paroître aimable.
« Un de ses rivaux me dit un jour qu'ayant pris
« quelques informations sur son compte parmi
« les françois qui sont à Londres, on lui en avoit

» parlé comme d'un misérable , sans naissance
» & sans honneur , qui n'avoit point d'autre fond
» pour vivre que sa hardiesse & son industrie ,
» qui étoit venu à Londres pour fuir le châti
» ment qu'il avoit mérité en France par mille
» friponneries. Je pris ces accusations pour au
» tant de calomnies , inventées par la haine d'un
» amant jaloux. D'ailleurs je ne me sentoispas de
» conscience assez nette , pour condamner trop
» rigoureusement la mauvaise conduite d'autrui.

» Quelques semaines s'étoient écoulées. Je ne
» pouvois plus résister à mon impatience , &
» j'étois déterminée à passer par-dessus toutes les
» raisons qui m'avoient rendue si difficile , lors
» qu'une servante de ma maison vint m'avertir
» qu'une autre fille , qui servoit à ma chambre
» avoit fait secrètement le paquet de ses hardes
» qu'elle y avoit fait entrer quantité de choses
» qui m'appartenoient , & qu'à juger par les liai
» sons qu'elle avoit avec le françois qui étoit
» continuellement chez moi , il y avoit beaucoup
» d'apparence qu'elle se dispoisoit à partir avec
» lui. Un coup de foudre m'auroit moins étonné.
» Je me préparois à traiter ce perfide en amant
» chéri dès la nuit suivante. Ma fureur s'enflamma
» au dernier point. Je fis venir la fille de chambre
» en ma présence. Je lui fis connoître que j'étois
» informée de ses vols & de son dessein ; que j

» pouvois la livrer sur le champ à la justice ; mais
» que je mettois sa grâce à prix , & qu'en me
» faisant l'aveu sincère de sa faute , elle pouvoit
» être assurée du pardon. La crainte lui fit con-
» fesser que le françois l'avoit engagée par mille
» promesses à quitter l'Angleterre avec lui ; que
» le tems de leur départ étoit fixé au lendemain ;
» qu'elle m'avoit dérobé par son conseil tout ce
» qui étoit tombé entre ses mains , & qu'il de-
» voient non-seulement voler ensemble tous mes
» bijoux dès la nuit suivante , mais se défaire de
» moi , s'il arrivoit que je m'éveillasse lorsqu'ils
» entreroient dans ma chambre pour forcer mes
» armoires & mes coffres. Elle se jeta à mes
» pieds après cette confession , en m'assurant
» qu'elle m'avoit toujours aimée , & qu'elle ne
» concevoit point par quel damnable artifice
» elle s'étoit laissé séduire. Je lui pardonnai sans
» autre condition que de cacher au perfide que
» j'étois informée de sa trahison. Je lui ordonnai
» même de prendre avec lui les mêmes manières
» & le même visage , & je m'enfermai seule pour
» méditer sur ma vengeance. Tous mes mouve-
» mens allèrent d'abord à l'assassinat. J'en avois
» commis plus d'un qui ne m'avoient pas paru si
» justes. Mon amour méprisé étoit bien un autre
» aiguillon que l'intérêt. Je conclus la mort du
» traître , & par mes propres mains. Cependant

» en me rappelant tout ce que j'avois souffert
» pour lui, je ne trouvai pas juste qu'il mourût sans
» m'avoir donné la satisfaction que j'avois désirée
» Je résolus de lui faire passer la nuit avec moi
» & de l'étrangler le matin dans mon lit. Il n'y
» avoit d'embarras qu'à cacher mon crime. J'en
» vins à bout fort heureusement par le secours
» même de ma fille de chambre, qui étoit depuis
» long-tems dans ma confiance, & qui m'avoit
» prêté la main dans plusieurs aventures de la
» même importance. »

Telles furent en partie les dépositions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut porté au roi, & quelques jours se passèrent à l'examiner. On étoit dans une impatience extrême de voir la fin de cette scène, lorsqu'on apprit sans autre explication, que la sentence étoit changée, & que Molly-Siblis, au lieu de mourir par la corde, devoit être transportée dans une colonie d'Amérique.

Un changement si peu attendu ne fit qu'augmenter la curiosité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le mémoire eût produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du temps pour renouveler leurs sollicitations à la cour, & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confessant tous ses crimes, ils avoient obtenu, de la

part du roi, l'adoucissement de sa sentence. Mais un nouvel événement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un vaisseau pour l'Amérique, chargé d'émigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'anglois qui se destinoient volontairement aux colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & masqués se rendirent au vaisseau dans une chaloupe, & l'enlevèrent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point passée sans combat, un des ravisseurs reçut une profonde blessure, qui ne lui permit point de se retirer avec les autres; de sorte qu'il demeura prisonnier, sans que ses compagnons s'en aperçussent. On ne manqua point de faire toutes sortes d'efforts pour tirer des éclaircissemens de sa bouche. Mais il résista si constamment aux menaces, que pour le punir de son opiniâtreté autant que de son crime, on lui fit prendre le chemin des îles à la place de Molly. Le bruit se répandit qu'il avoit l'air d'un homme de distinction, & que les juges qui l'avoient condamné n'ignoroient pas son nom, quoiqu'ils eussent feint de ne le pas connoître.

Ainsi l'heureuse Molly s'assura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles

& la complexion, ces règles ne lui paroissant point assez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on se l'imagine aisément, de se déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le payfan fut congédié avec celle qu'on lui laissa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicatesse qui convenoit à la condition où le hafard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant si sujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint si laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La dame qui passoit pour sa mère fut d'autant plus affligée de cette disgrâce que le ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en ressentoit, se rappelant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue sa fille, elle ne put résister à la curiosité de voir celle qu'elle avoit rejetée; & sans communiquer son dessein, elle se fit un jour mener seule dans le village où elle étoit sûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté, elle y trouva du moins une figure des plus aimables; des yeux tels qu'on les souhaite à la ville; un teint que l'ardeur du soleil n'avoit

pu ternir, & dont on pouvoit espérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos ; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la grossièreté des alimens ; enfin, la taille non-seulement droite, mais assez bien prise pour paroître noble & dégagée, sous un habit vil & informe. L'impression de cette vue se joignant au dégoût que la Dame avoit pour sa fille, il ne lui resta pas le moindre doute qu'elle ne se fût malheureusement trompée dans son choix, & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette pensée lui causa pour un avertissement de la nature, & l'amour propre ne lui persuada pas moins aisément qu'une si jolie personne avoit beaucoup de ressemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de caresses dans le premier transport ; mais la prudence l'obligeant de garder des mesures, elle se contenta de faire appeler le payfan. Elle le prit à l'écart, & suivant quelques vues qu'elle avoit formées sur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumières dont elle étoit redevable à la bonté du ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorsqu'ils avoient réglé le sort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens

vous redemander, & je suis prête à vous rendre la vôtre. Son dessein étoit d'abord de sonder les dispositions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit espéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui; il lui importoit peu qu'elle conservât ce nom, lorsqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuse; & peut-être se flatta-t-il que sa fortune s'étendrait jusqu'à lui. Il consentit donc tout d'un coup à la première partie de cette proposition. Mais avec plus de jugement qu'on ne l'en auroit cru capable, il représenta qu'il y auroit peu de raison & de justice à le charger d'un autre enfant, dont il savoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne songeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'assurer du fond de ses sentimens, on eut trop de joie de le trouver de si bonne composition sur le seul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appelée aussitôt. On eut soin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître; & celui qu'elle avoit pris jusqu'alors pour son père, la remit lui-même à la dame qui vouloit être sa mère, & qui se hâta de l'emmener à Londres. Quelques pistoles laissées à sa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque

hose de plus à l'avenir , empêchèrent que sa perte ne fût sentie trop amèrement.

Il n'étoit pas difficile à la dame de Londres d'introduire une étrangère dans sa maison , & de la traiter même avec toutes les distinctions qu'elle pût s'imaginer pour satisfaire sa tendresse ; mais comment la faire reconnoître pour sa fille , & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage ? Son mari qui avoit toujours été dans le secret fut aussitôt consulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille si aimable , il fut d'avis que , sans s'exposer à mettre le trouble dans sa maison , il devoit remercier le ciel de lui donner deux enfans pour un , & les regarder en effet tous deux comme s'ils fussent nés de son mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richesses suffisoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une distinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raisonnable , & qui lui laisseroit toujours sujet de douter s'il ne se seroit point rendu coupable d'une injustice.

Personne ne l'accusa d'avoir manqué de sagesse dans ce raisonnement ; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit presque impossible d'éviter. L'une du côté de la femme , qui n'avoit point assez d'empire sur ses sentimens pour tenir la balance si égale entre ses deux filles ;

l'autre du côté de celle qui étoit de tout tems en possession de ce titre , & qui n'étoit pas disposée à le partager si légèrement. Dès les premiers jours la faveur de la mère se déclara si visiblement pour la dernière venue , que la jalousie & les murmures éclatèrent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à mesure que sa sœur se forma aux usages de la ville , & que l'art parut relever ses agrémens naturels. Celle-ci se nommoit *Anne* , & l'autre *Sara*. Anne n'abusa point de ses avantages ; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvassent aimable , & cette observation qui n'échappa point à la malheureuse Sara , fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir sa haine , elle chercha toutes les occasions de la marquer , sans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens dé mêlés , que la mère à qui Anne avoit eu jusqu'alors assez de bonté pour les cacher , survint au bruit de quelque emportement de Sara. La vue de sa fille chérie , qu'elle trouva les yeux en larmes , & qui ne put lui en déguiser la cause dans ce moment d'amertume , l'émut jusqu'au point de ne plus garder de mesures. Elle apprit à Sara que si elle étoit soufferte dans la maison , c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne ; &

lui

lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un payfan , elle lui donna ordre de respecter désormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer sa sœur , mais qui étoit en effet sa maîtresse , & qui lui faisoit trop de grâce en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point sans esprit ; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de soin de quel droit on lui donnoit une sœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais se voyant poussée jusqu'à perdre le titre & les droits de sa naissance , elle résolut d'approfondir un mystère si funeste , & de se faire rendre justice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel village sa sœur étoit venue , & les informations qu'elle se procura , l'ayant assurée qu'Anne n'avoit jamais passé elle-même que pour la fille d'un payfan , qui vivoit encore , & qui pouvoit rendre témoignage de sa naissance , elle se persuada de plus en plus que son père & sa mère ne pouvant lui ravir ses droits que par une imposture , il lui seroit aisé de les soutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures ; mais sa hardiesse fut si vivement excitée par le dépit & la haine , qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un avocat , moins riche qu'avide de le devenir , en lui promettant de se donner à lui avec toutes

ses espérances , s'il avoit assez d'habileté pour les faire valoir & pour la venger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'avocat qui n'envisageoit que la fortune , sans s'arrêter à la laideur , commença par vérifier secrètement la naissance de Sara. Les registres de la paroisse qui portoient son nom & son âge , le témoignage des anciens domestiques de la maison , à qui l'aventure avoit toujours été soigneusement cachée , la déposition même des parens & des voisins , tout enfin paroissant favorable , il ne balança point à recevoir des promesses dont l'âge ne diminue point la validité en Angleterre , & se les étant fait confirmer par des gages encore plus certains , il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane , lorsqu'elle est animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit sur deux points , l'un consistant à prouver la naissance de Sara , & l'autre à détruire la supposition de celle d'Anne , il avoit remis ses observations sur celui-ci après l'éclaircissement de l'autre ; assez satisfait d'abord de se croire certain du principal intérêt qui le faisoit agir , & sur lequel il fondeoit toutes ses vues. Cependant le second objet demandant aussi ses soins , à peine se fut-il assuré de Sara , qu'il se transporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue , pour se mettre en état par

ses propres lumières de pousser cette partie de son entreprise avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée sur le rapport de plusieurs habitans du village, quel fut son étonnement, lorsque s'adressant au curé & au paysan même qui passoit pour le père d'Anne, il apprit par un récit fort simple toutes les circonstances de l'ancienne aventure ! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas si singulier, le caprice d'une mère n'avoit pu suffire pour fixer la condition d'un enfant, & que par conséquent l'incertitude étant toujours la même, il ne résulroit rien du premier choix qui fût capable de donner l'exclusion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuser des louanges à la sagesse & à la bonté d'un père, qui avoit mieux aimé se charger d'un double fardeau, que de s'exposer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévint même que les tribunaux de la justice ne reformeroient rien à une disposition si raisonnable. L'emportement de la mère contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre, furent les seuls mystères qui lui parurent capables de l'arrêter ; mais les pénétrant encore, il ne douta point que la cause de cet éclat n'eût été quelque querelle passagère, & il s'en crut encore plus assuré, lorsqu'il

fit réflexion qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la condition présente & dans les espérances des deux filles.

Ainsi revenant à Londres avec moins de satisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confusion de son entreprise au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux sujets de crainte dans une fausse démarche que l'impatience avoit déjà fait faire à Sara. N'ayant pu se contraindre assez pour attendre à sortir de la maison de son père, que les procédures fussent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ses oncles qu'elle avoit eu l'adresse de faire entrer dans son ressentiment; & ne gardant aucune mesure, elle avoit déjà fait éclater ses projets de vengeance. L'avocat qui apprit cette fâcheuse nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour se mettre à couvert du ridicule, que de se rendre aussitôt chez le père & chez la mère, auxquels il confessa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aisément à une fille furieuse. Il ne déguisa pas même ses motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épousant. Le père, homme facile & toujours disposé à traiter ses deux filles avec une certaine égalité, prit si bien cette confiance, que loin de s'offenser contre Sara, il

fut ravi de trouver une occasion de la marier, que sa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premières vues, dit-il à l'avocat; je lui ferai une fortune qui ne lui laissera point de jalousie pour celle que je réserve à sa sœur. La proposition fut acceptée; on convint que Sara seroit rappelée sans bruit, & que le mariage seroit célébré peu de jours après.

Ce traité supposoit le consentement de Sara, qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte, soit fureur, elle ne put apprendre ce qui s'étoit passé, sans ressentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que sa naissance ne demeurât incertaine; elle ne voulut souffrir aucune composition sur cet article, & traitant son avocat de perfide, elle engagea son oncle, qui ignoroit encore les circonstances de l'ancienne aventure, à prendre ouvertement sa cause. Le procès alloit commencer sans ménagement, lorsqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la scène.

Anne avoit fait quelques liaisons depuis son séjour à Londres, & d'une connoissance à l'autre, elle étoit parvenue à se lier particulièrement avec la fille du ministre de la paroisse. Il étoit servi depuis quinze ans par une vieille gouvernante, qui n'avoit jamais pensé à quitter une condition

s'assurer le prix du service qu'il vouloit lui rendre, il lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son frère. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joie qu'il s'en étoit flatté. La mère tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fût, ne se trouvât pas favorable à sa chère Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pu se procurer dans l'espace de quinze ans; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne, ne parut pas plus empressé; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractère, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance du ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frère fort connu, on ne marqua point d'éloignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfit point absolument

le ministre , elle ne lui ôta pas l'espérance de réussir par une autre voie. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le consentement du père & de la mère pour le mariage qu'il méditoit ; mais comme il ne le souhaitoit lui-même qu'autant que la naissance d'Anne deviendrait certaine , & qu'il croiroit donner à son frère une femme riche & bien née , il résolut de se procurer la certitude qu'on refusoit de recevoir. Anne étoit souvent avec sa fille ; il prit une de ces occasions pour lui parler du doute où elle étoit de son sort , & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir secrètement , il n'y mit point d'autre condition que son mariage avec son frère. Elle l'avoit assez vu pour le trouver aimable. Son consentement fut donné sans violence ; après quoi le ministre la pria de se déchauffer , & prenant lui-même sa jambe , il chercha la marque qui devoit éclaircir tous les mystères. Anne se défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit , parce qu'elle connoissoit cette marque ; & comme elle ignoroit encore si c'étoit le signe de son bonheur ou de son malheur elle tomba évanouie de frayeur , & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudissemens du ministre , qui ne put modérer sa joie en voyant ses espérances heureusement remplies. La gouvernante fut appelée au même moment ; elle répéta les explications qu'elle avoit déjà données

à son maître , & elle vérifia elle-même la marque , qui fe trouva exactement conforme à fon témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureufe aventure à fa mère , fi le miniftre n'eût exigé de fa reconnoiffance qu'elle lui laiffât le ménagement d'une fi agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de fon frère n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le père , pour fe hâter de lui faire renouveler fa parole aux premières conditions ; & le preffant de conclure la cérémonie , il la fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit défiré , que fuivant fa propre ardeur autant que celle de fa nièce , il prit le père & la mère en particulier , pour lui communiquer une découverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis jufqu'au tranfport , & la mère ne vouloit pas différer un moment à publier fa joie. Cependant la bonté & la prudence du père lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le défefpoir de la malheureufe Sara : il ne put étouffer ce fentiment de tendrefle , & voulant lui affurer du moins un état honnête & tranquille , il demanda le tems d'exécuter un projet qui lui venoit à l'efprit.

Ce fut d'aller trouver Sara chez fon oncle , & de lui apprendre que fon fort étoit réglé par des

preuves sans réplique , en l'assurant néanmoins que loin de l'abandonner , il étoit toujours résolu de lui faire la dot qu'il lui avoit destinée , si elle vouloit rénoncer à des poursuites inutiles , & prendre modestement le parti d'épouser l'avocat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut son discours avec un torrent de larmes , & ne voyant plus de jour à l'espérance , elle parut se soumettre à tout ce qu'on lui proposoit. L'avocat , qui n'avoit point changé de sentiment , reçut avec joie l'avis qu'on lui donna de se rendre à l'église. Ils furent mariés , & le père remplit ses engagements de bonne grâce.

Le ministre , la mère & les deux familles , qui entrèrent dans les mêmes sentimens , n'ayant guère tardé à répandre le bruit de cette aventure , chaque circonstance qui revint aux oreilles de Sara , fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ses chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut-être que l'effet de sa laideur , mais qu'elle prit pour un reproche méprisant de la bassesse de sa naissance. Elle passa ainsi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le père & la mère d'Anne , qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection que leur erreur même leur avoit inspirée , s'efforcèrent-ils de la consoler par leur caresses & leurs bienfaits.

ils venoient & sur les motifs de leur voyage , ils répondoient qu'ils ignoroient à qui ils avoient appartenu , qu'on les avoit loués à Paris pour faire le voyage de Hollande , que celui qu'on prenoit pour un écuyer s'étoit fait nommer M. le Baron pendant la route , & que la dame , quelque rapport qu'on voulût supposer entr'eux , prenoit le nom de Madame la Baronne.

On étoit donc libre de les regarder ou comme époux , ou comme amans. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenoient , puisqu'ils passaient la nuit ensemble , & que leurs affaires , leur dépense & tous leurs autres intérêts étoient constamment les mêmes. Cependant , après s'être défaits de toute leur suite , ils prirent pour seul domestique une servante Hollandoise , dont le ministère étoit encore partagé par le soin d'un enfant de quinze mois qu'ils avoient avec eux. Ils resserrèrent leur dépense. Ils passaient les jours entiers dans leur appartement , sans la moindre communication ; civils d'ailleurs pour les gens de l'hôtellerie , doux pour leur servante , attentifs à ne pas causer d'incommodité à leurs voisins.

J'étois (1) du nombre. Un séjour de trois

(1) C'est M. l'abbé Prevost lui-même. On le laisse parler , & la relation n'en sera que plus agréable dans sa bouche.

que j'avois fait dans la même hôtellerie ,
oit mis en liaison avec quelques autres étran-
qui s'y trouvoient logés. Ce que j'appris de
nouveaux voisins , & plus que tout le reste
douceur & leur politesse , me fit naître quel-
désir de les voir. Je me figurai que par quel-
motifs qu'ils eussent été amenés en Hollande ,
e pouvoit être que faute d'amis & de con-
ances qu'ils demeuroident comme ensevelis
leur solitude. Je leur fis offrir ma visite par
hôte commun. Ils l'interrogèrent beaucoup
on caractère & mes occupations , & satisfais
on des explications qu'ils reçurent , non-
ment ils acceptèrent mes offres , mais le
n se hâtant de me prévenir , vint me prendre
moi pour me présenter à la dame. Je les
is pour la première fois. Le portrait qu'on
oit fait du Baron me parut assez juste : un
ne de quarante ans , d'une taille haute &
le , la physionomie commune , mais avec un
: bonté néanmoins qui intéressoit tout d'un
en sa faveur ; parlant mal notre langue , &
omme je le remarquai aussi-tôt à son langage ,
quelque partie de l'Italie. Les manières
eurs assez douces & assez polies pour faire
que de quelque condition qu'il fût , il avoit
une fort bonne éducation. A l'égard de la
 , tout ce qu'on m'avoit dit de sa figure &

de l'air de noblesse qui éclatoit dans les moindres manières, me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes aussi belles & aussi bien faites. Elle ne parloit pas notre langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils se fissent entendre tous deux fort aisément. Mais ce que je découvris par son accent, aussitôt que par son aveu, c'est qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient passé quelques mois à Paris, & qu'ils se propoisoient de faire un long séjour en Hollande. C'est l'unique éclaircissement qu'on ait jamais eu sur la source de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractère. Il étoit vrai, comme je l'avois pensé, qu'ils ne gardoient leur solitude que parce que sans connoissances ils n'avoient aucune occasion d'en sortir. Ils se suffisoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant plusieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'apperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoissance de deux personnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de notre liaison. Tout le tems que je ne donnois point à mes occupations se passoit chez eux. Quoiqu'ils parussent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donnoient

Donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour , & quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret , nous ne laissions point échapper une occasion de leur offrir nos services , en leur faisant entendre que nous étions capables de zèle & de discrétion.

Il étoit impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures ; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer , nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent jusqu'à la bourse , ne servoient qu'à nous embarrasser par leur opposition. Les uns affuroient que le baron n'étoit qu'un maître d'hôtel italien qui avoit enlevé la fille d'un ambassadeur allemand à la cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'un autre bruit le fit passer pour un prélat romain qui étoit venu se réfugier avec sa maîtresse dans un pays de liberté. Il ignora tout ce qu'on publioit , & si je n'avois pas assez de lumières pour détruire ce qui ne me paroissoit point à son avantage , je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ses mœurs & à son caractère.

Cependant , après plusieurs mois d'une vie fort tranquille , nous découvrîmes sur le visage & dans l'humeur du baron des marques sensibles de tristesse & d'inquiétude. Il se fit long-tems violence pour les

déguiser; mais il paroissoit un air de contrainte jusques dans sa joie; & fort souvent il se dispensoit, sous divers prétextes, de la petite assemblée que nous avions formée régulièrement. La baronne ne cessa point d'en être, & se chargeant des excuses de celui qui passoit pour son mari, elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient nécessairement. Il fit divers voyages, dont le plus long ne dura pas plus de quatre jours. Le plaisir qu'il avoit apparemment de revoir sa femme lui rendoit toute sa bonne humeur à son retour; mais il retomboit dès le lendemain dans sa mélancolie. La baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réussit mieux à cacher la sienne. Je la surpris plus d'une fois dans une rêverie si profonde, qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir sa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche, dans l'absence de son mari, je fus extrêmement étonné de voir aussitôt couler ses larmes. La discrétion m'empêcha de lui en demander la cause, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'absence du baron. Je raisonnois dans cet intervalle avec mes amis, sur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous serions imaginé qu'il étoit question de quelque embarras de fortune, si la multitude de bijoux précieux que nous connoissions à la baronne ne nous eût persuadés qu'ils étoient fort éloignés de se trouver dans la nécessité. De calcul fait, en

montres d'or, en tabatières, en étuis, &c. nous avions vu entré elle & son mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette seule somme un fond suffisant pour deux années. Cependant comme deux personnes, qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette sorte d'épreuve, pouvoient manquer d'attention pour les ressources qu'ils avoient dans leurs propres mains, nous délibérâmes si nous ne devions point sonder le baron de ce côté-là ; & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis, je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service, & je ne fus précis que dans les protestations de zèle & d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étoient point des nécessités de fortune qui causoient l'inquiétude du baron. Il arriva dans cet intervalle un gentilhomme moscovite à Amsterdam, qui forma quelque liaison avec nous par une rencontre de pur hasard. Il vit la baronne ; il en devint amoureux, & ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort observés, mes amis & moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une

femme si aimable; de sorte qu'il nous parut étrange qu'un moscovite, qui n'avoit pour recommandation que beaucoup d'argent & de fronde, vint attaquer à nos yeux un cœur auquel nous n'aurions pas eu moins de goût lui, si la bienséance & l'amitié n'eussent servi de frein à notre inclination. Cependant, comme c'étoit l'affaire du baron, nous supportâmes ce spectacle sans murmurer; & nous avions d'ailleurs une trop haute opinion de la fidélité de sa femme ou si l'on veut de sa maîtresse, pour la rendre capable de prêter l'oreille aux séductions de son amant.

Nous en étions à ce point, lorsque le baron se crut obligé de quitter Amsterdam pour un voyage qui ne devoit pas durer plus que le jour même. Nous fûmes témoins des efforts que la baronne fit pour l'arrêter; & sans pénétrer le secret de leurs affaires, nous jugeâmes que sa faveur demandée avec tant d'instances suppléerait des raisons fort importantes. Elle ne put faire changer de dessein, mais il lui promit de retourner le jour suivant. Ses larmes durèrent long-tems. Nous nous retirâmes, après avoir employé bien des soins pour la consoler; il étoit cinq heures après midi. Je sortis de chez moi pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en passant que madame la baronne étoit dans les tr

de la mort , & qu'on la soupçonnoit de s'être empoisonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une dose de sublimé , sans avoir expliqué l'usage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée seule après souper , & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jeter des cris qui avoient attiré les voisins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit souffrir mortellement. On la traita dans cette supposition. Mais les progrès du mal étant sensibles , on trouva par divers éclaircissemens qu'il devoit venir d'une autre cause. Elle mourut sans en faire l'aveu , & l'unique soin qu'elle prit en mourant , fut de recommander à ceux qui lui offroient leur secours de ménager son mari , & de pas laisser son enfant dans le besoin. Une si tragique aventure fit l'entretien de tout le monde , & chacun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord , fut que le baron l'avoit abandonnée , & que se croyant sans support & sans espérance dans un pays étranger , elle avoit choisi la mort comme le plus court chemin pour se délivrer de ses peines. On demeura dans cette idée jusqu'au lendemain au soir , que le baron vint dissiper par son retour une si misérable conjecture. Quelques personnes de sa connoissance qui se trouvèrent à la porte de l'hôtellerie , lui donnèrent si adroitement le change , que sous le

prétexte d'une affaire importante où son secours leur étoit nécessaire , ils le conduisirent dans une autre maison pour lui déclarer sa perte. Les efforts auxquels il s'abandonna détruisirent en partie les soupçons qu'on avoit eus de son voyage. Il ne parla que de désespoir & de mort. Il saisit de son épée ; mais demandant du point un poignard , & tout ce qui pouvoit servir à délivrer promptement de la vie , il alla justifier mille efforts pour se précipiter par une fenêtre. Enfin , au défaut de toutes les voies qu'il cherchoit pour mourir , il trompa ceux qui servoient , & s'élançant tête baissée contre le mur de la chambre , il se seroit blessé mortellement si l'épaisseur de la tapisserie n'eût diminué la violence du coup.

On fut attentif aux moindres expressions de sa douleur , pour en recueillir quelque lumière sur le fond de son aventure. Mais il ne se justifia par aucune indiscretion. Huit jours qu'il força de passer dans la maison où il s'étoit conduit , ne mirent point de changement dans ses dispositions. Il parloit encore d'aller se tuer ou mourir de douleur sur le tombeau de sa chère et heureuse compagne , & ses larmes couloient avec la même abondance qu'au premier moment. Cependant , l'intérêt de son fils qu'on lui présenta devant les yeux parut faire enfin quelque im-

sion sur lui. Il promit de renoncer aux résolutions violentes , & de ne pas faire un mauvais usage de sa liberté. L'ayant obtenue à cette condition , il employa le peu de jours qu'il passa dans la ville , à vendre tous les bijoux de la baronne & les siens , pour faire un fonds qui pût engager quelqu'un à se charger du soin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéresser le magistrat , en le mettant sous sa protection , & lorsqu'il se fut acquitté d'un devoir si juste , il partit sans avoir pris congé de personne.

Ceux qui avoient été témoins de ses transports , & qui l'avoient fait consentir si difficilement à faire une espèce de trêve avec son désespoir , jugèrent qu'il étoit allé finir sa vie par quelque révolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle point sur la mort de la baronne ! Ce qui m'en est resté dans l'esprit fera juger quelle foi ces misérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le moscovite , qui étoit amoureux d'elle , étoit rentré dans sa chambre sans qu'elle s'en fût aperçue , & que l'ayant surprise sur son lit , qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obscure , il l'avoit trompée si adroitement qu'elle s'étoit crue d'abord entre les bras de son mari. Il est inutile d'ajouter les circonstances d'un fait que je regarde comme une imposture. Cepen-

dant, on prétendoit expliquer par-là les efforts qu'elle avoit faits pour retenir le baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit-on pu savoir ? Il est vrai seulement que ce gentilhomme, presque aussi touché que le baron, de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le baron, dont on n'avoit point entendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette ville, mais si usé & si mal en ordre, qu'il ne paroïssoit point que depuis son départ il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues ; & , sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs, il confessoit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un couvent de Westphalie. Son fils, qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeler des souvenirs qui lui avoient encore arraché quelques soupirs. Mais, paroissant fort satisfait du soin qu'on avoit pris de son éduca-

tion, il avoit recueilli le reste de la somme qu'il avoit laissée à ses curateurs. Elle s'étoit trouvée suffisante pour lui faire un présent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans sa patrie.

TRIOMPHÉ

D'UNE FEMME

Sur un Adversaire de son sexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuse, écrivoit dans ces termes à son amant, sur le visage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. « Vous êtes triste, & » j'en ignore la cause. Est-ce là l'empire que j'ai » sur votre cœur? Apprenez-moi au plutôt de » quoi il est question. Je verrai si je dois vous » permettre de vous affliger, & en attendant je » vous le défends. »

On demande s'il est d'un homme d'honneur & d'un homme raisonnable, à quelque degré qu'on suppose sa passion, de laisser prendre ces marques d'empire à une maîtresse, & d'en faire la règle de sa conduite. Cette question parut

assez importante pour occuper , il y a quelque tems , les plus beaux esprits de Londres ; & dans un pays où la complaisance pour les femmes est sans bornes , il se trouva bien des gens qui ne laissèrent pas de se déclarer contre elles. Leurs principales raisons étoient prises de la dignité de l'homme , qui ne lui permet pas de renoncer au rang de supérieur & de maître , qu'il a reçu du Créateur ; & de la nécessité absolue dont il est pour la société , c'est-à-dire , également pour l'intérêt des femmes & des hommes , que celui des deux sexes qui est chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune , conserve toujours sur l'autre l'autorité que demande un soin si difficile. Les partisans de l'opinion opposée ne manquèrent pas de traiter ces deux raisons d'argumens *Turcs* , qui vont à l'humiliation d'un sexe charmant & à la ruine des plus doux plaisirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à se grossir d'injures , autant que de preuves & de raisonnemens , lorsque le hasard fit découvrir une aventure qui décrédita beaucoup le principal adversaire des femmes , en le faisant soupçonner de mauvaise foi.

Milord L..... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle , étant à la maison de campagne d'un de ses amis , se trouva un jour forcé par quelqu'insomnie de se lever aussitôt que le soleil ;

C'est-à-dire, si matin, que ne trouvant personne qui voulût imiter sa diligence, il prit le parti de faire seul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoissoit peu les environs; mais ne se défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'est qu'à quelques milles de Londres, il se livra insensiblement au plaisir de parcourir un des plus beaux cantons de Middlesex. On fait qu'une des propriétés de l'Angleterre est d'être en tout tems couverte de verdure. La terre & les arbrisseaux se disputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs y sont environnés de haies, qui ne sont jamais sans feuillage, on les prendroit pour autant de jardins, qui conservent le même agrément dans toutes les saisons. Milord L..... ne se lassant point de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'espace d'une heure, & s'aperçut enfin qu'il ne lui seroit pas aisé de retourner sur la même route. Il rit de son imprudence. Cependant ayant jeté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque distance le sommet d'une maison. Il en prit le chemin, pour finir tout d'un coup son embarras. La croyant une métairie, son dessein étoit d'y demander un guide. Mais il distingua bientôt, malgré la simplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaisir, & que la

solitude où elle étoit située n'avoit point empêché qu'on n'eût pris beaucoup de soin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richesses. Les environs n'étoient que des prairies , telles qu'on vient de les représenter , & l'on n'avoit pas eu besoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'avant-cour étoit un de ces beaux *boulingrins* , qui se trouvent dans toute perfection en Angleterre , soit parce que l'herbe y est propre d'elle-même à les former , soit parce que les Anglois qui en sont les (1) inventeurs , & qui en font un autre usage que nous , réussissent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuses. La cour étoit séparée du boulingrin par un mur , & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment , dont tout le corps consistoit en un pavillon allongé par deux cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la cour , s'offroient deux cabinets de verdure , dont le feuillage étoit mêlé de fleurs ; & comme il ne paroît-

(1) C'est ordinairement un quarré spacieux , couvert d'herbe très-menue & très-basse , dont la surface est unie comme une glace , & qu'on a soin d'entretenir dans cet état , en y faisant passer tous les matins un cylindre de fer ou de marbre. Ces lieux sont très-célèbres en Angleterre par les parties de boule qui s'y font entre les plus grands seigneurs.

soit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la maison pour celle du jardin. La suite du récit fera connoître d'où cette description est tirée.

Milord L.... admira quelque tems un si beau lieu, & n'étant pas moins surpris du silence qu'il y voyoit régner, il entra dans un des cabinets de la porte pour s'y reposer un moment. A peine étoit-il assis, qu'il apperçut à l'entrée du boulingrin une jeune dame qui revenoit seule des prairies, & qui s'avançoit vers la maison. On s'attend peut-être à la description de ses charmes, qui ne finiroit pas sitôt que celle du lieu; mais il suffira de se la représenter comme une des plus belles personnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec simplicité; car sans le moindre air de parure, son habillement étoit riche, & le désordre même dans lequel il paroissoit, lui donnoit un air de noblesse, par le peu de cas qu'elle sembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'angloise, qui ne diminue pas, comme on fait bien, l'éclat du teint, ni la finesse des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voisins; & ne se croyant vue de personne, elle marchoit d'un pas lent, comme ensévelie dans une profonde méditation.

sens : « Ce petit espace de terre a plus de char-
» mes pour moi que les vastes états de mon
» père. Les bornes de mes désirs sont plus
» étroites encore que celles de mes regards.
» On ne cherche point le bonheur au dehors ,
» quand on peut le trouver en soi-même , &
» dans ce qu'on possède sans partage & sans
» alarmes , &c. »

Milord L.... aussi étonné de ce qu'il enten-
doit que de tout ce qu'il avoit vu , oublia que
le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quel-
que bruit qu'il fit sans y penser , avertit la dame
qu'elle étoit écoutée , & la fit sortir aussitôt pour
savoir de qui. Elle apperçut le Milord qui n'é-
toit pas d'une figure à lui causer de l'épouvante ;
& le reconnoissant à plusieurs marques pour un
homme au-dessus du commun , elle reçut civi-
lement les excuses qu'il lui fit de l'avoir inter-
rompue. L'entretien se lia par le récit de l'in-
quiétude où il s'étoit trouvé sur sa route , & de
l'embarras où il étoit encore pour regagner le
lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politesse de
lui offrir des rafraîchissemens. Il ne se fit pas
presser pour les accepter. La porte s'ouvrit , &
tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée
qu'il avoit prise de cette élégante demeure. La
cour étoit une autre espèce de jardin , par ses
compartimens & ses embellissemens de verdure.

Plusieurs statues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la maison, rien n'étoit si bien entendu que la distribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés secrètement, on ne tarda point à servir un déjeuner aussi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les domestiques qui se présentèrent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit more, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajustement. La conversation roula d'abord sur les charmes d'une si belle solitude, & sur l'heureux hasard qui avoit produit une partie de table si imprévue. Milord L..... aussi plein de respect que d'étonnement, n'osoit la faire tomber sur ce qui excitoit beaucoup plus son admiration. Mais sa compagne qui devinoit aisément ce qui se passoit dans son esprit, & qui avoit déjà résolu de se faire un divertissement de sa surprise & de sa curiosité, fut la première à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit seule depuis trois ans, & qu'elle se trouvoit aussi heureuse que le premier jour; que par le secours de la philosophie, dont elle faisoit son étude continuelle, elle étoit parvenue à se délivrer des foiblesses de son sexe, & à se com-

poser

poser un fort digne d'envie ; qu'elle ne connoissoit rien dans le monde qui pût lui causer les troubles de la crainte , ou les impatiences du désir ; que la lecture , la promenade , la peinture & la musique étoient sa principale occupation , & ne lui laissoient point un seul vide qui demandât d'être rempli par d'autres amusemens ; que s'il vouloit passer avec elle une partie de la journée , il connoîtroit par ses yeux l'emploi qu'elle faisoit de son tems , & les ressources qu'elle trouvoit sans cesse autour d'elle contre l'ennui. Enfin , ce discours qu'elle accompagna de toutes les grâces qui font le principal charme de la beauté , & de cet air de liberté & d'enjouement que la satisfaction du cœur répand dans les manières , fit tant d'impression sur le seigneur anglois , que loin de refuser l'offre qu'elle lui faisoit de demeurer une partie du jour avec elle , il auroit fait vœu sur le champ de ne la plus quitter de sa vie.

On se leva ; la dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin , & le seigneur pour l'attendre dans le jardin , où elle prit soin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi satisfaire plus que jamais ses yeux , dans la beauté du parterre , dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été rassemblés pour l'embellir , & dans les allées d'un bois , où l'exacte

proportion, la fraîcheur & la netteté se disputoient l'avantage. En se promenant seul il réfléchissoit sur une rencontre si extraordinaire, & sur les suites qu'elle alloit avoir pour lui-même. Son cœur sentoît déjà combien il étoit difficile, auprès d'une personne si charmante, d'être longtemps aussi tranquille & aussi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'il éprouva, lorsque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant, & parée de tout ce qui pouvoit relever son éclat naturel, il la prit moins pour une mortelle que pour la déesse d'un lieu qu'il avoit déjà comparé à l'Olympe. Elle affecta de ne pas s'apercevoir de son trouble, & l'ayant invité de retourner au salon, elle le conduisit dans divers cabinets, où elle lui fit voir une collection des meilleurs livres, & quantité de bons tableaux, dont plusieurs étoient son ouvrage. Ensuite, ouvrant la porte d'une salle voisine, elle le pria de s'y reposer, tandis qu'elle alloit lui donner pour amusement un petit concert, composé d'un clavecin qu'elle touchoit elle-même, d'un violon dont son more jouoit d'une manière supportable, & de deux voix qui étoient ses deux femmes. Elle commença en effet à lui faire entendre ce qu'il y a de plus fin dans les compositions de Naples & de Milan. Ses femmes chantèrent avec beaucoup de propreté & de

méthode, & elle chanta elle-même quelques *Solo* avec tout le goût & toute la grâce imaginables.

L'enchantement n'étoit pas fini. Il continua de la même sorte au dîner, qui n'eût pas été plus délicat, ni servi plus régulièrement au milieu de Londres; Milord, devenu plus familier par l'habitude, conjuroit sa compagne de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit se remettre son visage; & comparant sur-tout le tems qu'elle avoit passé dans la solitude, avec le souvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit disparu de Londres avec le maître-d'hôtel de son père, il ne doutoit pas que ce ne fût cette dame, qui avoit préféré la satisfaction de son cœur à son honneur & à sa fortune. Mais pensant aussi qu'il ne l'avoit jamais vue d'assez près pour la reconnoître parfaitement, il craignoit de faire outrage à celle qui le traitoit avec tant de bonté, par une conjecture qui ne pouvoit s'accorder avec l'élévation de son esprit & de ses sentimens. Il laissa échapper néanmoins quelques mots équivoques dont il lui parut qu'elle comprenoit le sens. Elle rougit. Il s'expliqua plus ouvertement; & lorsqu'elle l'entendit parler du maître-d'hôtel, & du bonheur qu'il avoit eu

de plaire à la fille d'un des premiers seigneurs de Londres, elle traita cette aventure de fable indigne, & elle se plaignit de la malignité du public, qui empoisonne tout par la médifance ou par la calomnie; ensuite, s'apercevant qu'elle s'étoit exprimée avec un peu de chaleur, elle rompit tout d'un coup sur cette matière.

Milord affecta de lui faire des excuses. Elle les reçut en tâchant avec adresse d'écarter les soupçons. Il n'ajouta rien qui pût marquer qu'il les conservât: mais de quelque manière que l'article du maître d'hôtel dût être expliqué, il demeura persuadé qu'il parloit à l'héroïne de l'aventure.

Cependant la conversation ayant pris un autre tour, Milord qui n'avoit rien de plus nouveau à raconter que la dispute qui s'étoit élevée à Londres sur l'empire des femmes, fit valoir le zèle avec lequel il avoit soutenu leurs intérêts, & donna un tour fort odieux aux raisonnemens de leur principal adverfaire. L'ayant nommé dans son récit, il remarqua que ce nom réveilleoit l'attention de la dame, & qu'il lui caufoit de la surprise. Elle en devint plus curieuse sur les moindres circonstances. Elle se fit répéter tout ce qu'il y avoit d'offensant pour son sexe dans les écrits qui avoient été publiés. Elle demanda plusieurs fois s'il étoit sûr qu'ils fussent de la personne

que milord avoit nommée. Quoi, disoit-elle avec un air de ressentiment qu'elle ne pensoit pas même à déguiser, c'est lui qui a soutenu qu'un homme ne peut se soumettre sans honte aux volontés d'une femme ? c'est lui qui nous traite de créatures foibles, imparfaites, légères & capricieuses ; qui prétend que nous ne sommes bonnes qu'à la chaîne, pour le plaisir & l'amusement de l'homme qui nous tient captives ? c'est lui qui doute si nous avons une ame raisonnable, & si après avoir servi à la propagation & à l'amusement du genre humain, notre sort ne sera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de côté que nous avons eue dans notre origine ? c'est lui qui propose au gouvernement de nous interdire toute sorte de commerce les unes avec les autres, parce que nos vices sont contagieux, & que nous corrompant ainsi mutuellement, nous en sommes moins dociles sous le joug pour lequel nous sommes nées ? c'est lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous, qu'ils s'appriivoient par la société de leurs pareils, au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieuses & plus indomptables ; d'où il conclut que, pour nous rendre douces & aimables, il faut nous tenir autant qu'on peut dans la solitude ? Quoi ? c'est lui ? c'est milord C.... ? Elle se fit ainsi confirmer mille fois la même chose ; & n'en pouvant

douter, après toutes les assurances qu'elle en reçut, il lui échappa de dire amèrement qu'il s'en repentiroit.

Milord L..., fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité, l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe ; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter, mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs, & milord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-tems, quoiqu'assez languissant d'une part, tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux, ils virent entrer dans une cour de derrière, dont la porte répondoit au chemin des voitures, & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la salle à manger où ils étoient encore, une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Milord le reconnut aussitôt pour C..., ce même adverfaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous, lui dit-elle, en le regardant ? Assurément, lui répondit-il. C'est C..., l'adverfaire de votre sexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je suis ravie qu'il arrive plutôt que je

l'attendois. Vous aurez une scène qui sera puissante pour vous. Hâtez-vous de me suivre, dit-elle, & le prenant par la main, elle le mena dans un garde-manger séparé de la salle par une légère cloison. Ne sortez point, lui dit-elle, que je ne vienne moi-même vous avertir, & ne perdez pas un mot de ce que vous allez entendre. Commençant à se défier d'une partie de la vérité, il répondit malignement que ce ne lui venoit jamais lui qui disputeroit à une personne le droit de commander en souveraineté, & qu'il lui juroit une obéissance absolue.

Milord C... étoit descendu de sa chaise; & sans s'arrêter à demander des explications aux domestiques, il vint droit à la salle, en homme à qui les domestiques de la maison étoient familiers. Il n'y trouva que la dame qui s'étoit remise sur sa chaise, & qui ne la quitta point en le voyant paroître. Sa froideur, & l'air dont elle le regarda, le refroidirent un peu. Cependant, comme il la trouvoit parée avec plus de soin qu'elle ne l'étoit les jours précédens, il en prit occasion de lui dire quelque chose de civil sur ce surcroît de charmes, & elle avoit relevé ses agrémens naturels. Ne me fatiguez par un compliment si fade, dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous débarrasser tout ce que je pense, votre présence elle-même m'importune. Je vous défends de mettre

ici le pied sans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparaissez jamais. Elle se leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il seroit trop long de représenter cette scène avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéressante. Mais on présente le fond du tableau; c'est à l'imagination des lecteurs à le remplir. Qu'on se figure une femme irritée, qui a ses raisons pour feindre de ne pas l'être, & qui, dans la résolution d'humilier un amant dont elle commence à sentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris à son ressentiment. D'un autre côté, un homme amoureux, mais gâté par les complaisances d'une maîtresse fort passionnée & accoutumé à se voir obéir en maître, qui doute du sens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui essaie ensuite de le faire cesser avec hauteur, & qui voyant que cette voie lui réussit mal, prend le parti de fléchir, pour conserver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il est accoutumé à donner. Il fut poussé, jusqu'à se croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grâce à genoux; il versa même des larmes auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendresse. Cependant tout ce qu'il put obtenir fut la permission

d'espérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre absolu de retourner sur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de respect & de soumission que dans la première naissance de ses sentimens.

Aussitôt qu'il fut parti, la dame se hâta de délivrer milord L..... de sa prison. Vous avez tout entendu, lui dit-elle; jugez si notre adversaire est aussi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir, je ne puis vous retenir ici plus long-tems avec bien-séance. D'ailleurs la nuit approche, & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez : je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-elle, tout ce que vous venez d'entendre, & ne manquez pas, pour l'honneur de mon sexe, d'en instruire promptement le public. Cachez seulement mon nom, si vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promesse avec serment, & malgré toutes les instances qu'il lui fit pour être souffert plus long-tems, elle le conduisit à la porte, où il trouva une chaise & deux porteurs auxquels elle avoit déjà donné ses ordres. Il lui demanda du moins la permission de la revoir. Je ne vous chasserai point, lui dit-elle, lorsque votre politesse vous ramènera dans ma maison,

Ses porteurs se mirent en marche à grands pas. L'obscurité ne lui permit pas d'étudier le chemin; mais il se proposoit bien de gagner ces deux hommes, & d'en tirer à toutes sortes de prix le nom de la dame & du lieu. Etant arrivé au château où ils le conduisoient, sa première attention fut de les presser d'entrer, sous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y consentir; mais pendant qu'on se faisoit attendre avec de la lumière, ils se dérobèrent adroitement, & les soins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

Milord, quoiqu'en désespoir de s'être trompé dans ses mesures, se consola par l'espérance de reconnoître le lendemain sa route. Il cacha son aventure à ses amis; & le soleil éclairoit à peine l'horizon, que se recommandant à la fortune & à l'amour, il reprit le chemin qu'il crut avoir suivi la veille. Il marcha d'abord avec assez de certitude; mais la ressemblance des prairies, & le grand nombre de passages qui se présentoient à toutes les haies, confondit bientôt ses idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles, jusqu'à ce que la fatigue & la faim le forcèrent d'abandonner son entreprise. A peine se reconnut-il assez pour revenir sur ses pas.

Cependant avec le secours d'un homme du

canton qu'il prit avec lui les jours suivans, il découvrit enfin le terme auquel il aspirait. C'étoit le quatrième jour. Mais quelle fut sa surprise de trouver la demeure vide, & *Maison à louer* sur la porte ? Il n'en croyoit pas ses yeux. Il frappa en mille endroits, doutant toujours si l'on ne se faisoit pas un jeu de sa peine & de son embarras. L'habitant d'une chaumière voisine auquel il fut obligé de s'adresser leva tous ses doutes. Il apprit de lui que la dame qu'il cherchoit, & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne, ne s'étoit jamais fait connoître que sous le nom de *Mistress Anna*, avoit quitté sa maison deux jours auparavant, sans qu'on fût quelle route elle avoit prise avec ses meubles.

Dans le chagrin qu'il ressentit de se voir si habilement trompé, il ne lui resta point d'autre consolation que de publier son aventure à Londres, en observant néanmoins la parole qu'il avoit donnée à l'héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le héros, qui fut si humilié de cette relation, qu'on le vit disparaître pendant quelques semaines aux yeux du public, & renoncer ensuite à la cause qu'il avoit soutenue. Ainsi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus sages n'en pensèrent pas

tenir de-là des correspondances avantageuses dans leur propre pays. Ce dernier prétexte est si commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de sorte qu'un étranger qui s'arrête long-tems à Londres, passe pour un marchand qui y est retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plusieurs années d'un turc qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faisoit sa demeure à deux milles de la ville, dans une maison magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un directeur de la compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenses continuelles. Les jardins en étoient vastes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres maisons dans le voisinage, à la distance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de personnes connoissoient l'intérieur de cette belle solitude. Ce n'est pas qu'il n'eût des domestiques en grand nombre ; mais la plupart étoient des turcs qu'il avoit amenés de son pays, & qui paroissoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le servir dans ses appartemens & dans ses jardins. Ceux qu'il avoit pris à son service en Angleterre avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de passer, & dans

lesquelles ils se contenoient d'autant plus facilement que la moindre indiscretion les faisoit chasser sans miséricorde ; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuse pour eux.

Pendant que M. Herby se tenoit renfermé dans cette retraite , d'où il ne sortoit que pour se faire voir quelquefois à la bourse & sur le port , plusieurs familles de Londres avoient vu disparaître de leurs maisons des filles fort aimables , dont on avoit attribué la fuite au libertinage ou à la séduction de leurs amans. Dans une ville de la grandeur de Londres , ces fortes d'aventures ne font point assez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand soin des parens est de cacher leur perte ; l'impossibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en consolent. D'ailleurs , qui se seroit défié que tant de beautés angloises fussent volontairement au pouvoir d'un turc ? C'étoit néanmoins chez M. Herby qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes ; & si la plupart y avoient été attirées par adresse , & sans savoir à quel sort elles étoient destinées , il avoit trouvé le secret de rendre leur esclavage si agréable , qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naissance bien distinguée. Mais la beauté est de toutes les conditions ;

& pour un turc qui ne se piquoit pas sans doute de cette délicatesse de goût qui fait regarder la politesse des manières & les grâces comme l'attrait le plus séduisant du beau sexe, c'étoit assez qu'elles fussent belles pour lui paroître aimables, sans qu'elles eussent besoin de ces autres charmes qui sont le fruit de l'éducation & de l'usage du monde. La première qu'il avoit attirée dans sa maison étoit une lingère. Il l'avoit gagnée à force de présens. Celle-ci avoit contribué ensuite à lui en procurer d'autres; car la crainte du partage avoit fait moins d'impression sur elle, que le déplaisir de se voir condamnée à une solitude continuelle. On sait que les jeunes filles, qui sont nées avec un peu de beauté, se recherchent & se lient naturellement. La lingère avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. Herby. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles; & sans leur marquer le lieu de sa demeure dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort, qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite, & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses lettres. Un carrosse que M. Herby avoit envoyé jusqu'aux murs de Londres les reçut & les lui amena. Elles étoient

M. Herby form
trevue , & le pro
que sa maîtresse.
lui le père & la m
d'une condition se
pour cela comme il
premières filles , c'
autant qu'il seroit po
demeure , en les fai
mins détournés , &
d'honneur & de magni
divertissement de leur
barras. Il y n'avoit une
encore à se réjouir
agréable , & se pré
paroit à son leu
qu'il étoit à sa ma

les se crurent
gnerent que
as une prin
ement à son
beut que
ur joie
fac
tor

d'ailleurs de sa fortune, comme si elle eût été la première reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion, & convenant avec eux du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carrosse. C'étoit peut-être la première fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidèlement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce tems-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses appartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies sur-tout n'avoient point été épargnées pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ses hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ses onze compagnes contribuassent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique, afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placée sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. Herby même qui vouloit être regardé comme son premier domestique, étoient debout à quelque distance d'elle, dans une posture soumise & respectueuse. Les

et de se procurer dans toute la rigueur. L'amour de la paix, l'ignorance du pays, & d'autres braves firent tout à M. Herby de finir secrètement ce Il convint avec le père de lui faire une annuelle, aussi long-tems que sa fille os à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à aventure ne put être cachée, & qui pas va sans jalouse l'honneur qu'on à leur compagne, souhaiterent les mêmes pour elles-mêmes & pour leurs familles. craignit les conséquences de leur n tement & de leurs marmures. Il se cr si l'histoire de ses amours éclatoit. En en état de donner beaucoup sans s' ne put le parti de s'obliger toutes les m d se vint ainsi comme le père de douze douze familles.

Quelque temps après un des domes M. Herby étant entré dans la chamb mines, à l'heure qu'il avoit ordonné de ne trouva dans son lit qu'un cadavre auquel on avoit coupé la tête. Une fille près la nuit proche de lui, avoit été tué de plusieurs coups. Ce tragique ayant attiré au-tôt toutes les filles & domestiques dans la chambre, on s qu'il manquoit deux valets tués qui

reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trouver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoissance même des domestiques turcs, avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle, fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre que deux hommes eussent pu transporter en si peu de tems tous les trésors de M. Herby. L'or seul, suivant le témoignage d'un de ses esclaves turcs, qui avoit toujours été son confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenses qu'il avoient faites depuis environ dix ans. La justice qui fut appelée sur le champ, se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances; mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues & sur de simples vraisemblances, les filles & les domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscure que cette affaire eût paru d'abord, on eut le même jour, avant la nuit, divers éclaircissemens qui servirent à expliquer

une partie de l'aventure. Les esclaves turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur maître, déclarèrent naturellement tout ce qu'ils savoient de sa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet*. Il étoit de Constantinople, & l'un des grands seigneurs de l'empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses desirs jusque sur une des filles du sultan, il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser, & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un bacha plus heureux l'avoit emporté sur lui ; mais favorisé par l'amour autant que son rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune sultane, & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie ; jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue, il avoit fait consentir sa maîtresse à la fuite, pour se dérober tous deux à la vengeance du grand-seigneur & du bacha. Il avoit chargé un vaisseau de ses richesses. La sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à Venise, où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la sultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard

dans une ville si voisine de la Turquie , le portèrent ensuite à changer d'asile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'est l'extrémité du monde pour un turc. Il remonta sur le même vaisseau qui l'avoit apporté à Venise , & il vint droit à Londres avec toutes ses richesses. Ce détail parut certain touchant sa personne.

A l'égard de sa mort , on fut par les dépositions de plusieurs marchands turcs établis à Londres , qu'il y étoit arrivé six semaines avant cet accident trois hommes de leur pays , avec lesquels ils avoient eu plusieurs entretiens , sans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faisoient entendre seulement qu'ils étoient chargés d'une commission importante , & ils s'informoient avec beaucoup de curiosité du nom & de la situation de tous les turcs qui étoient à Londres. Il se trouva que ces trois turcs avoient pris congé de leur hôte , pour retourner , disoient-ils , dans leur patrie , le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonstance , jointe à la fuite des deux valets , avec l'impossibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de transporter un million en or & quantité de pierreries , avec la connoissance qu'on eut d'ailleurs de l'enlèvement de la sultane & du ressentiment que le grand-seigneur & le

bacha durent concevoir de cet outrage ; toutes ces raisons firent croire que la cause du malheur de Cidal Acmet étoit venue de plus loin que Londres , & que les assassins étoient des émiffaires de Constantinople qui avoient gagné deux de ses principaux domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête qu'ils avoient coupée , fut encore une circonstance qui favorisa ce soupçon. Ils l'emportèrent avec eux , sans doute pour rendre témoignage du succès de leur commission , & pour satisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés , en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits semblables qui confirment cette opinion. Il est arrivé souvent que des esclaves turcs , chargés par leur maître de se défaire d'un ennemi , ont employé vingt ans à le poursuivre , ou à chercher l'occasion de lui ôter la vie , & n'ont osé reparoître sans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le sort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pu espérer d'autres éclaircissemens , s'il avoit laissé quelqu'un après lui qui prît assez de part à sa mort pour chercher ses meurtriers avec un peu de vigueur ; mais chacune de ses filles ne s'y intéressoit sans doute que pour un douzième , ses domestiques n'étoient capables de rien , & tous ses trésors avoient été enlevés.

D É C O U V E R T E

D'UNE ISLE INCONNUE,

O U

A V E N T U R E

D E G E O R G E S P I N È S.

LA route d'un voyage qui fut entrepris il y a quelque tems au sud d'Afrique par quelques portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques marchands anglois la pensée d'y envoyer un facteur pour chercher quelques moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce dessein la permission de la reine Elisabeth, l'an de grâce 1582, l'onzième ou douzième année de son règne, ils chargèrent quatre navires ; & se reposant de tous leurs intérêts sur mon maître, ils le firent partir avec sa famille, qui étoit composée de sa femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux servantes, d'une *moreffe*, & de moi qui étoit son teneur de titres.

Le lundi troisième d'avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit servir au succès de notre

entreprise , nous entrâmes dans le navire nommé le *Marchand indien* , du port d'environ cent cinquante tonneaux ; le vent nous étant favorable , nous vîmes le 14 de mai les îles Canaries , & peu après celles du Cap-Verd , où nous prîmes des rafraîchissemens ; ensuite nous cinglâmes au sud , en tirant un peu à l'est , & nous abordâmes le premier d'août à l'île Sainte-Hélène , d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le cap de Bonne-Espérance. La chaleur qui étoit excessive , fit naître diverses maladies dans l'équipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon maître avec plusieurs matelots ; mais la faveur du Ciel conserva heureusement le reste de notre famille.

Jusqu'alors notre navigation avoit été si douce , que nous ne savions ce que c'étoit que le mauvais tems. Nous étions à la vue de l'île Saint-Laurent , lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête , & la plus violente qu'aucun de nos matelots eût jamais vue. Elle sépara notre vaisseau des trois autres , & ne faisant qu'augmenter pendant les deux jours suivans , nous perdîmes enfin toute espérance de salut. Il ne nous restoit aucune connoissance de notre route ; & dans les furieuses secousses que le vaisseau éprouvoit continuellement , nous ne pouvions nous attendre qu'à briser contre la pointe de quelque rocher , ou à être

engloutis tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croissant encore pendant la nuit , parce que l'obscurité nous empêchoit de réparer les désordres du vaisseau , nous étions dans l'attente continuelle de la mort , lorsque le troisième jour au matin , qui étoit le premier d'octobre , nous aperçûmes la terre ; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroissoit haute & montagneuse. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une côte roide & escarpée , rendoit encore l'écume plus épaisse & le bruit plus terrible. Ainsi à la vue de la terre nous ne désespérions pas moins de notre salut , lorsque le capitaine & mon maître ayant pris un moment favorable pour jeter la chaloupe en mer , y entrèrent fort heureusement , dans l'espérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher ; mais une vague épouvantable les sépara aussitôt du vaisseau. Tous les matelots sautèrent dans la mer , pour se sauver à la nage , je me trouvai seul à bord avec la fille de mon maître , les deux servantes & la morelle.

Ceux qui nous abandonnèrent auroient été mieux conseillés par leur crainte , s'ils eussent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas ! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne se seroit point attendu au même sort dans la déplorable

extrémité où nous étions ? Mais lorsque notre perte nous paroissoit inévitable , il plut au Ciel de nous sauver par un miracle. Le navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher , se brisa en plusieurs pièces. Le beaupré s'étant rompu , les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas , suivirent l'exemple que je leur donnai , en embrassant comme moi ce grand mât. Nous fûmes soutenus sur l'eau , sans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle assez courte. Un courant nous porta dans un petit golphe qui étoit environné de rochers , & par conséquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adresse nous fit joindre la terre , & tout épuisés de forces nous nous trouvâmes enfin à sec , où nous demeurâmes longtemps étendus , sans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche , aussi immobiles de joie que de foiblesse.

Ayant repris un peu de vigueur , je montai au-dessus du rocher , d'où je regardai avec pitié les débris de notre vaisseau. J'avois dans ma poche un fusil , avec tout ce qu'il falloit en cas de nécessité pour allumer du feu. Comme la boîte étoit de fer & bien fermée , la mèche ne s'étoit point sentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce sèche , que j'arrachai de quelques arbres , je fis un feu capable de

nous sécher. Ensuite laissant mes quatre compagnes , je suivis assez loin la côte , & j'eus soin en marchant de jeter continuellement des cris , pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être sauvés aussi heureusement que nous. Mais personne ne m'ayant répondu , & ne trouvant point d'autres traces que celle d'une infinité d'oiseaux , je retournai le soir à ma compagnie qui étoit déjà fort alarmée de mon absence. Ma présence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue , je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & sans défense , comme nous étions , la peur nous représentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête sauvage , qui rodoit peut-être autour de nous pour nous surprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit , malgré le besoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la pensée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain ; car la faim commençoit à nous presser , & n'ayant aucune ressource pour nous en défendre , nous envisagions déjà toute l'horreur de notre situation pour le jour suivant.

Le tems s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochâmes de la mer à la

pointe du jour , & nous sentîmes une espèce de joie, dans la tristesse même du spectacle que nous apperçûmes. C'étoient les cadavres de plusieurs de nos matelots qui flottoient au long de la côte , & parmi eux quantité de pièces & de meubles de notre vaisseau , des planches , des caisses , des voiles , enfin mille choses que nous ne désespérâmes pas de pouvoir attirer au rivage , & qui pouvoient être utiles à nos besoins. Je coupai de longues branches d'arbres que je joignis les unes aux autres ; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la mer avec cette espèce de chaîne , dont mes compagnes tenoient le bout , je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en assez grand nombre , me servirent à composer sur le champ une cabane où nous passâmes tranquillement la nuit suivante. Quelques provisions de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine , ne nous furent d'aucune utilité , parce que l'eau de la mer les avoit entièrement corrompues ; mais parmi plusieurs tonneaux il s'en trouva un de biscuit , que nous mîmes en pièces , & que l'eau avoit heureusement épargné. Nous satisfîmes aussitôt le plus pressant de nos besoins : ce qui restoit de cette provision nous suffisoit pour être sans inquiétude pendant plusieurs jours.

Mais

Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de se calmer pendant la nuit, nous fûmes dans la dernière surprise en retournant le matin à la mer, d'appercevoir quantité de caisses & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes sur le sable. Nous trouvâmes dans l'espace d'environ quatre cens pas une partie considérable de notre cargaison. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en sureté des biens si précieux. Ce qui étoit absolument trop lourd, nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caisses furent ouverts. Il y avoit tant d'habits, de linges & d'ustensiles de ménage, qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une maison plus spacieuse & plus commode que la nôtre. A la vérité, les vivres étoient trop corrompus pour nous être d'aucun usage. Mais avec le peu de biscuit que nous avions sauvé, il nous restoit l'espérance de faire notre nourriture de différens oiseaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorsque nous apperçûmes autour de nous quelque coqs & quelques poules qui s'étoient échappés du vaisseau & qui avoient gagné heureusement la côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aisé de les faire multiplier, & nos soins réussirent

si bien , que nous en fûmes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes aussi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiseaux semblables à des canards , dont le goût nous parut agréable ; de sorte que nous devînmes fort tranquilles sur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation , & la crainte de nous exposer à quelques nouveaux malheurs , ne nous permettant point de nous engager dans des terres inconnues , je ne pensai qu'à chercher une place commode pour y établir notre demeure. Je la trouvai telle que je la désirois , au coin d'un bois d'où l'on découvroit la mer , & proche d'une belle source qui sortoit du pied d'une montagne. Avec une hache & quelques autres outils , je préparai quantité de chevrons ; ensuite choisissant les plus unis , je fis des fosses où je les mis à une distance égale , & j'y attachai des planches de coffre avec des clous. Je plaçai la porte vers la mer , & je couvris la loge de voiles. En huit jours elle fut achevée , & si grande que tout mon butin & mon monde y pouvoient tenir. Mon espérance étoit qu'il plairait à dieu d'envoyer vers nous quelque navire pour nous faire retrouver la route de notre pays. Cependant je ne remarquai que trop bien que le lieu où nous étions devoit être fort écarté. Quatre mois se

passèrent sans aucune apparence d'obtenir du ciel ce que nous lui demandions chaque jour avec d'ardentes prières. Il ne se présentoit nul habitant de l'île, ni aucun reste de nos misérables compagnons, qui étoient périés sans doute jusqu'au dernier. Une si longue expérience jointe à de continuelles recherches, nous persuada à la fin que nous étions dans un pays qu'il n'avoit jamais été habité, & que d'autres vaisseaux n'y pouvant être amenés que par une aventure semblable à la nôtre, nous ne devions pas nous flatter que le ciel fît servir exprès le malheur d'autrui à notre consolation. D'ailleurs nous ne trouvions rien de chagrinant que notre solitude. Le pays nous paroissoit le plus agréable du monde, toujours couvert de verdure, rempli de fruit, abondant en oiseaux de toutes sortes d'espèces; une chaleur continuelle, ou du moins jamais moindre que celle du mois de septembre en Angleterre. Une si belle île cultivée par des gens d'esprit, seroit un paradis terrestre. A la longue nous découvrîmes dans les forêts une sorte de noix, de la grosseur d'une pomme, dont le dedans étoit assez sec & assez agréable pour nous servir à composer du pain. Outre les oiseaux dont j'ai déjà parlé, les bois & les vallées sont remplis d'une prodigieuse quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature

longues & répétées pendant plusieurs jours. Je leur recommandai instamment sur toutes choses, de se souvenir de la religion chrétienne, suivant les principes & les usages de ceux qui parloient leur langue, & de ne pas s'en rapporter à d'autres, s'il arrivoit jamais qu'ils eussent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes, je les fis venir devant moi, & m'étant donné la satisfaction de les compter, je trouvai dans la quatre-vingtième année de mon âge & la soixantième de mon arrivée, qu'ils étoient de l'un & de l'autre sexe, sept mille quatre-vingt dix-neuf personnes, sans y comprendre ceux qui étoient morts dans un si long espace, & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin, priant dieu qu'il voulût les multiplier, les bénir & leur conserver la lumière de l'évangile, je les renvoyai tous à leur habitation. La vue commençoit à me manquer de vieillesse, & j'étois averti par bien des marques, que je n'avois plus que peu de tems à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre main à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conserver soigneusement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre île, ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli sur la terre. Je donnai en

général, à ceux qui étoient sortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes se nommoient : *Maria Sparkes* & *Elisabeth Trevors*. Les descendans particuliers de ces trois femmes, ont pris insensiblement, de leurs mères, les noms d'*Angelses*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la morelle se sont nommés *Philips*, de son nom, qui étoit *Philippa*. Mais leur dénomination commune est *les Anglois de Pinés*, que dieu bénisse de la rosée du ciel & de la graisse de la terre. *Amen*.

L'an 1669, un navire flamand ayant abordé à l'île de Pinés, trouva que le nombre des habitans s'étoit multiplié jusqu'à douze mille, & que la langue angloise s'étoit fort bien conservée parmi eux. Le capitaine reçut du fils aîné de Pinés, une copie de l'écrit de son père.



V E N T U R E S

D' U N

S O L I T A I R E.

QUELQUE distance de Spolete en Italie, une montagne qui est à couvert de toutes es d'incommodités par sa situation, l'on trouve grand nombre d'hermitages où le goût de la rude rassemble quantité d'honnêtes gens. l'un y vit en particulier, dans la cabane on lui a cédée, ou qu'il s'est fait construire. tranquillité & l'indépendance sont des biens stans dans cet heureux séjour. On y vit du rail de ses mains, & l'on n'y désire que ce qui t pour vivre. Quelques riches particuliers des irons y ont fait bâtir une église, & comme il trouve toujours quelques prêtres entre les taires, on n'a plus besoin d'autre secours pour ervice divin. Il consiste dans une messe basse, se dit chaque jour à la même heure. Il n'y a nt d'autre exercice commun, ni de loi qui e la liberté dont chacun jouit dans sa cabane. prélat diocésain est le seul chef qu'on y

reconnoisse ; mais il se mêle peu de ce qui se passe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné.

Un espagnol , après s'être présenté modestement à l'évêque , se fit construire un hermitage dans un lieu des plus solitaires de la montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une manière éclatante , & qu'il n'eût pris qu'un espace médiocre pour son jardin , on s'aperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé plusieurs ouvriers du pays , & les ayant payés libéralement , on avoit jugé aussi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant personne n'eut l'indiscrétion de vouloir pénétrer dans ses vues , ni de l'interroger même sur sa naissance & sa fortune. Il se communiqua peu. Il n'assistoit à la messe que les jours marqués par le précepte , & se retirant aussitôt dans sa solitude , il se contentoit de saluer civilement ceux qui se trouvoient sur son chemin. Le hasard fit remarquer à quelques autres solitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les semaines une malle remplie , & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée : mais en supposant qu'elle contînt des provisions , ce n'étoit point un sujet de reproche dans un lieu où chacun est libre de se vêtir & de se nourrir à son choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux mois, sans marquer au solitaire le plus voisin, qui étoit éloigné de lui d'environ deux cens pas, le moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit un gentilhomme véronois, qui devoit son inclination pour le genre de vie qu'il avoit embrassé, au dérangement de la fortune. La douceur de son caractère & la force de l'habitude l'y retenoient depuis quelques années beaucoup plus que le zèle. Il s'étoit fait à sa condition, & réprimant aussi aisément sa curiosité que le mouvement de ses autres passions, il laissoit à son voisin toute la liberté qu'il souhaitoit pour lui-même. Dans cette disposition il auroit été indifférent toute sa vie pour une liaison qu'on ne paroît pas désirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui vers le soir, il entendit frapper brusquement à sa porte. Ayant ouvert, il fut surpris de voir tomber à ses genoux une fille de dix-huit ou vingt ans, qui le conjura, les larmes aux yeux, de le la suivre, pour secourir un honnête homme qu'elle croyoit expirant. Cette prière fut faite avec tant d'instances & de grâces, que le véronois aussi touché de ces deux motifs que du désir de sauver la vie à son prochain, lui offrit sans balancer tout ce qui dépendoit de son pouvoir. Elle le conduisit à l'hermitage de l'espagnol, & se s'exprimant que par ses pleurs, elle lui montra

ce malheureux solitaire qui étoit étendu, sans connoissance, sur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le secours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les transports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au véronois de lui demander quel autre service il pouvoit lui rendre. Après avoir embrassé mille fois le mort, elle ne parla que de finir elle-même sa vie par les voies les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de sa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à sa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonstances de mon malheur. Ecoutez mon histoire :

L'infortuné que vous voyez est mon mari. Il m'adoroit; mais je l'aimois aussi plus que moi-même. Je suis née à Rome, d'un père dont la tendresse m'a causé plus de mal que n'auroit jamais fait sa haine. Mon mari, qui occupoit, avant que de l'être, un poste considérable dans les troupes espagnoles, prit une si forte inclination pour moi pendant quelques semaines qu'il fut obligé de passer à Rome, que ne pouvant s'éloigner sans être assuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon père. Un officier

à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée si légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos desirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter, & comptant trop sur l'affection de mon père, je me flattai de vaincre insensiblement la répugnance. Malheureusement la cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les espagnols ayant reçu ordre de se retirer, mon amant fut peut-être le seul qui manqua d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendresse lui coûta son emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire consentir mon père à un mariage que cette disgrâce rendoit plus défavantageux que jamais ? Aussi sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'aperçut que je recevois des visites secrètes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que

dans la fuite, & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cependant la fortune de mon amant n'ayant jamais consisté que dans ses emplois militaires, & ses dépenses continuelles ayant épuisé toutes ses ressources présentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je savois dans quel lieu mon père serroit son argent. J'y conduisis mon amant sans lui avoir expliqué mon dessein, & lui montrant un coffre fort où j'étois sûre de trouver une fort grosse somme : voyez, lui dis-je, si notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laisse le maître. Il me répondit, sans balancer, que je lui étois plus chère que la vie; mais que pour être à moi il vouloit en être digne; qu'il ne mettroit point la main au trésor que je lui offrois; que si cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois destinée tôt ou tard à posséder une partie du bien de mon père; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commise à ses yeux. Je ne fais à quoi cette généreuse réponse m'auroit portée; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon père parut dans la chambre, accompagné de quelques domestiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureusement appuyée sur le coffre, & prenant ses gens à témoin de la situation où il l'avoit trouvé, il l'accusa d'avoir entrepris tout à la fois de lui

er sa fille & son argent. En vain implora-t-il
ice du ciel & des hommes. Il fut mis hors
sénse par les domestiques , qui reçurent
de le garder étroitement.

demeurai seule avec mon père. Il m'ac-
de reproches. Cependant sa tendresse ordi-
ayant bientôt prévalu, il employa les prières
caresses pour me guérir d'une passion dont
mençoit à craindre les suites funestes. Dans
armes où j'étois, je lui promis une obéis-
absolue, sans autre condition que de rendre
it la liberté à mon amant. Quoiqu'une pro-
de cette nature dût lui paroître extrême-
suspecte, il feignit de me croire sincère, &
aisant amener aussitôt, il m'ordonna de ré-
la même chose en sa présence. Je cédaï à ses
, mais avec des marques de douleur qui
t capables de servir d'interprètes à mes
ens. Mon amant reçut en effet la liberté ;
peine fut-il éloigné de mes yeux, que je
née à l'église, où je trouvai un jeune
e qui s'efforçoit depuis long-tems de me

Le prêtre fut appelé, & sans me laisser
ment pour rappeler mes esprits que la
r m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les
onies ordinaires.

n père sentit néanmoins un reste de pitié,
lui permit pas d'exiger tout d'un coup que

je me livrasse aux empressements d'un mari si odieux. Après avoir mis tout en usage pour me consoler, il m'assura qu'on me laisseroit le tems de me délivrer des sentimens qu'il avoit condamnés, & que reprenant pour moi toute son affection, il alloit se faire une étude de me rendre heureuse. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penser jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impossibilité de m'arrêter à quelque chose d'honnête & de raisonnable entre deux extrémités si cruelles, me fit prendre dès le même jour la résolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maison de mon père, pour me retirer dans un couvent où j'étois connue, & dont on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce sacrifice, je ne pus me refuser la seule douceur qui me restoit à prétendre. J'écrivis à mon amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'ensevelir dans un cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon désespoir qu'à mon embarras, il accourut au couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon père & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, sur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent, & ne doutant point de

les intentions, ils fondirent sur lui l'épée à la main avec toutes les marques du dessein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le servit que trop bien. Pour une légère blessure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ses adversaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeste nouvelle ! Elle me confirma dans la résolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon père pût jamais se présenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon dessein. Il fallut céder néanmoins aux instances de mes parens, qui jugèrent ma présence nécessaire pour disposer de mon héritage. Ils me forcèrent de quitter mon asile, & ne se croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon père, ils dressèrent une plainte en mon nom pour commencer les poursuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne fais à quoi mon cœur auroit consenti, car les sentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter sur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raison m'imposoit ; mais cette pensée ne faisant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus chères inclinations, je passai quelques jours dans une agitation si violente que

je perdis l'idée du cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce tems-là mon amant, qui n'avoit d'abord songé qu'à se mettre à couvert de la justice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma sollicitation, & que c'étoit moi par conséquent qui paroissais en vouloir à sa vie. Il ne résista point à cette pensée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le soir. Il se jeta à mes pieds, pour m'offrir sa vie, qu'il ne vouloit pas conserver un moment si elle m'étoit odieuse; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort; il me renouvela ses protestations de fidélité & de tendresse, enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorsque le hasard amena mes parens, qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter, & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur, ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne; & croyant m'être apperçue que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le couvent avoit commencé à les alarmer,

réfolus de les prendre par le motif auquel je
s croyois sensibles. J'avoue, continuai-je, qu'il
donné la mort à mon père, mais dans le deffein
à je fuis de me confacer au cloître, je ne dois
souhaiter celle de perfonne. Accordez-moi fa
vie & fa liberté; je vous promets en récompense
le vous donner tout mon bien, & je fais vœu
levant le ciel de quitter auffitôt le monde. Cette
proposition leur inspira plus de douceur. Ils fei-
gnirent d'admirer ma générofité, & la crainte
le me voir changer de fentiment les fit consentir
sans peine à la prière que je leur fis de recevoir
fur le champ ma donation. Elle fut revêtue de
outes les formalités qui pouvoient la rendre irré-
vocable. Ils eurent foin d'éloigner de mes yeux
mon amant, qui me reprochoit avec trop de
grandeur d'ame le facrifce que je lui faisois de
ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre
voifine, & cette précaution leur fut d'autant plus
utile qu'elle fervit à me faire hâter ma réfolution.
Je n'exceptai du préfent que je leur fis de mon
héritage, que le coffre-fort, où je favois que
mon père avoit amaffé une fomme confidérable.
Mon prétexte fut la néceffité de payer ma dot
au couvent, & de m'y attirer quelque confidé-
ration par mes libéralités. Mais j'avois une autre
vue.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle

neureux amant , qui ne m'aborda qu'avec
port. Qu'avez-vous fait ? me dit-il. Mais
est donc assez chère , pour vous faire
à toutes les douceurs de la vôtre ! Il est d
que vous ne me haïssez pas ? Mais quelle
m'en donnez-vous ? Est-ce me rendre la
de me condamner à vous voir malheur
ajouta mille choses passionnées ; mais
que j'avois à les entendre ne m'empêcha
l'interrompre. Fuyez , lui dis-je , en dé
la tête ; il n'y a que la fuite qui pui
mettre en sûreté. Je ne vous ai rien
puisque mon bien va cesser de m'être né
Je ne pense pas même , ajoutai-je en lui
le coffre , que cette somme que je
réservee pour vous la faire accepter , voi
à la moindre reconnoissance. Vous a
perdu pour moi. Il est juste qu'en prenan
du cloître je me décharge de toutes mes

à ouvrir l'entrée du cloître, & de recevoir
derniers adieux. Que vous dirai-je ? Mon
cœur étoit sincère ; mais en me flattant d'être
à l'exécuter , j'ignorois le pouvoir de
mourir. Les reproches & les instances d'un
ami ne que j'aimois uniquement eurent plus de
force que mes résolutions. Il fut me persuader
que l'honneur & le devoir ne s'opposoient point
au bonheur ; & pour le vœu que j'avois fait
scrupuleusement , il dissipa mon scrupule en me
osant de chercher quelque retraite écartée
où nous renoncerions effectivement au com-
merce du monde , pour joindre les exercices
d'une vie sage & réglée aux douceurs d'un
usage légitime. J'embrassai d'autant plus avi-
dement cette ouverture , qu'elle me paroissoit
faire tout à la fois la bienséance , l'amour & la
raison. Avec peu d'ambition & beaucoup d'in-
suffisance pour les richesses , je me promis plus
d'anquillité & même plus de plaisir dans la
simplicité , que dans toutes les distinctions que ma
naissance & ma fortune devoient naturellement
faire espérer.

Enfin , sans regretter ce que j'avois abandonné
à mes parens , je consentis à quitter Rome sous
sa conduite & la bonne foi de mon amant. La
fortune qui me restoit lui parut suffisante pour
garantir de la nécessité. Notre premier soin

fut de mettre le ciel dans nos intérêts en scellant nos liens par les cérémonies de l'église. Nous prîmes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous assurât que la liberté y passoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fut aisément admise avec son mari, & cette difficulté nous auroit effrayés, si étant venus nous-mêmes pour reconnoître la situation de la montagne, nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de soins je pouvois me dérober à la curiosité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les mesures qui sont en usage, se présenta à l'évêque, sous le simple titre d'un officier espagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faisoient désirer une retraite libre & solitaire. Après lui avoir fait agréer son dessein, il employa quelques semaines à faire bâtir cet hermitage. J'étois dans un village voisin, d'où je venois chaque nuit visiter le lieu qui devoit me servir de demeure, & sans penser à l'embellir, j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux domestiques fidèles, gens sans passion, quoique de sexe différent, & résolus de borner

leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier , pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent , & mon mari ayant placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolète , il leur en laissa la jouissance avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable , vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir , & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas ! je ne lui étois pas plus chère que la religion & la vertu. La droiture de son cœur, l'innocence de ses desirs, le mépris du monde & l'espérance des biens célestes , l'attachoient autant à cette montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux , dans un monde que dieu a maudit. Mais tout est changé pour sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens , & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencèrent avec la même impétuosité qu'au premier moment. Le véronois qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession , lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un

honnête homme , & la pria d'abord de prendre un parti sur les circonstances présentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher son aventure au public, & de se retirer même sans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conservât de goût pour la solitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impossible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embrassé. Il lui en proposa même les moyens, en lui promettant un secret inviolable sur son sexe. L'histoire de l'église est pleine de ces exemples, & si la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le respect dû à la religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du solitaire, qu'il a confessé lui-même que les charmes de sa voisine avoient déjà fait sur lui beaucoup d'impression, & que n'étant forcé au célibat par aucun engagement, il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir succéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre, en lui proposant sous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles, de persister dans le goût qu'elle avoit pour la solitude. Il s'efforça de lui faire sentir la nécessité où elle étoit de se déterminer promptement entre les deux voies qu'il lui proposoit; car la mort

de son mari ne pouvoit être cachée long-tems , & la connoissance de son aventure lui auroit ôté aussitôt la liberté de choisir. Elle convint de la sagesse de ce conseil ; mais ayant déjà pris son parti au fond du cœur , elle ne lui demanda que le secours dont elle avoit besoin pour faire avertir ses domestiques de se rendre auprès d'elle ; & lui ayant recommandé le secret jusqu'à son départ , elle lui confessa que son dessein , après avoir rendu les derniers devoirs à son mari , étoit de s'écarter de Spolete & de se renfermer dans un couvent. Il combattit en vain cette résolution. Ne voyant rien même dans ses sentimens qu'il ne pût découvrir sans honte , il s'expliqua nettement sur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir , & il lui offrit sans détour un cœur aussi sincère & aussi pur que celui qu'elle avoit possédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle passa quelques jours dans le voisinage , tandis que les solitaires donnoient une sépulture honorable à son mari , & laissant son hermitage au véronois , avec la liberté de raconter son histoire , elle partit sans autre suite que ses deux domestiques.



EFFET HÉROIQUE DE VERTU MORALE.

UN écrivain célèbre (1), examinant les principales passions qui font la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puisse être avouée sans honte. C'est l'amour. Encore suppose-t-il qu'elle soit telle qu'il la représente dans l'histoire suivante, dont il garantit la vérité.

Un de nos meilleurs officiers généraux dans les guerres de Flandres, (c'est l'auteur anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une ville, à la tête de quelques escadrons, apperçut un détachement considérable de la garnison, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroissoit servir d'escorte à une chaise roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la résistance des françois & de leur commandant qui fut dangereusement blessé, en se défendant avec la dernière valeur, il en tailla la meilleure partie en pièces, & il prit le reste. La chaise tomba aussi-

(1) Milord Shaftsbury.

tôt entre ses mains. Il n'y trouva qu'une jeune dame évanouie de frayeur , mais si belle , que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de soins , il apprit d'elle que le commandant de l'escorte , qui commandoit aussi dans la place voisine , étoit son mari , & que la crainte d'un siège , auquel on s'attendoit dans quelques semaines , lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même-tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tombé parmi les morts , & sans le prompt secours que le général anglois lui fit porter , il n'auroit pas survécu long-tems à son malheur & à ses blessures.

Les prisonniers furent conduits au quartier du vainqueur qui n'eut pas besoin d'autre motif que sa générosité naturelle pour prendre un soin particulier des deux époux. Cependant , un intérêt plus tendre le faisoit agir sans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maison qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fussent traités avec le même zèle & le même respect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de leur santé , & n'étant point satisfait du rapport de ses gens , il trouvoit un prétexte dans le danger pressant du mari , pour s'en éclaircir souvent par ses propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entières. Il louoit la

dame, il la plaignoit ; & après les plus longs entretiens, il croyoit sentir, en la quittant, que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaisir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais sans se faire quelque violence qu'il se séparoit d'elle, lorsque la bienséance ou les devoirs de son emploi l'obligeoient de se retirer. Ce sentiment, qui augmentoit tous les jours, fut comme la première marque à laquelle il reconnut sa passion. Son âge ne passoit pas cinquante ans. Il avoit l'esprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profession de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaisirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupaient tout entier, de sorte que, se trouvant plus enflammé qu'il ne convenoit à son devoir & à son repos, il ne put s'empêcher, avec un caractère aussi raisonnable que le sien, de frémir du danger auquel il se crut exposé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur si conforme à la sienne, que cette ressemblance avoit été jusqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il se hâta de lui faire la confidence de son trouble.

« Je suis, lui dit-il, dans un embarras qui
» me fait honte, & que je ne vous avouerois
» pas, si je comptois moins sur votre amitié,

« J'aime l'épouse de ce commandant. Je ne m'en
« ferois pas une peine , si elle pouvoit être à
« moi , car je n'ai point de raisons qui doivent
« me faire renoncer au mariage ; mais son époux
« est vivant & se rétablit de jour en jour. Elle
« est sage , & je le suis aussi. Je n'ai rien à pré-
« tendre d'elle ; cependant , par un caprice de
« cœur , auquel je ne puis rien comprendre ,
« je ne saurois être un moment tranquille hors
« de sa présence. J'ai lu mille divers effers de
« de l'amour , ajouta-t-il , mais ne les ayant ja-
« mais ressentis , je ne me suis guère attaché à
« raisonner sur leur cause , & j'ignore par consé-
« quent où il en faut chercher le remède. Si
« vous en connoissez quelqu'un , au nom de
« l'amitié ne me le cachez pas , ou aidez - moi
« promptement à le trouver ».

Son ami , qui étoit aussi un officier de distinc-
tion , & qui faisoit comme lui toute son occupa-
tion des armes , reçut cette ouverture de cœur
en riant , & n'y répondit pas d'un ton plus
sérieux.

« Vous vous moquez , lui dit-il , de donner
« un air si important à une bagatelle. Vous ne
« me persuaderez pas qu'on aime malgré soi.
« On voit une belle femme. On l'admire : on
« souhaiteroit , si vous voulez , de pouvoir ob-
« tenir quelque droit sur son cœur & sur sa per-

maximes d'honneur, ne put voir la vertueuse passion de son ami, sans se reprocher la sienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du moins la force de lui en arracher l'aveu. Il prit le général en particulier, & lui tint ce discours.

« La honte devoit me lier éternellement la langue, mais le souvenir de votre exemple m'encourage à la vaincre, & je sens heureusement au fond de mon cœur que l'honneur & l'amitié y sont encore plus forts qu'elle. Je n'en suis pas moins un perfide & un hypocrite ; mais mon excuse est que je suis devenu tel sans le vouloir ; car je commence par abjurer la fausse philosophie sur laquelle se fondeoit toute ma force, & dont j'ai fait parade, lorsque vous m'avez découvert votre passion. Il est faux qu'on n'aime point sans le vouloir. Il n'est pas plus vrai qu'on puisse cesser d'aimer quand on le veut. Je suis persuadé en même-tems qu'avec beaucoup de courage à résister aux premières impressions de l'amour, & sur-tout sur l'objet dont on ressent le pouvoir, un homme de bon sens peut se délivrer de sa tyrannie. Vous l'avez fait. Vous m'avez donné un exemple digne de votre vertu. Ma confusion est de ne l'avoir pas suivi. Je viens vous en faire l'aveu. . . . Quoi ! vous aimez

» la commandante, interrompit le général avec
» beaucoup d'agitation? Oui, répondit timi-
» dement l'officier, je l'aime, je l'adore, je n'en
» guérirai jamais. Vous m'avez dit, en m'ap-
» prenant votre passion, qu'elle ne vous per-
» mettoit pas d'être un moment tranquille hors
» de sa présence; & moi qui n'en suis plus à des
» termes si modérés, je vous confesse que la
» vie me seroit insupportable sans elle; que si
» elle ne peut être à moi, je vais chercher la
» mort à la bouche du premier canon ».

Le général consterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond silence, pendant lequel il paroissoit abîmé dans ses réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques soupirs, il interrogea son ami sur toutes les circonstances qui pouvoient le convaincre de la violence de son amour. Il lui demanda ensuite s'il pensoit à l'épouser? L'autre ayant répondu que c'étoit son dessein, s'il n'y trouvoit pas d'obstacle invincible : « Eh bien, reprit le vertueux général, » épousez - là. J'ai pu vaincre une fois mon » cœur, je le vaincrai encore, quoi qu'il m'en » coûte. Vous êtes plus jeune & plus aimable » que moi; je ne pourrois me déclarer votre » rival, sans m'exposer à vous voir préféré. » D'ailleurs, nous deviendrions ennemis, & » notre haine ne manqueroit pas d'avoir des

suites funestes. C'est à moi, que l'âge, l'expérience & mon rang, imposent l'obligation de les prévenir ».

Il l'embrassa après ce discours, en lui promettant d'être toujours son ami, & de ne pas sir la commandante, qu'il ne le vît assuré d'elle ar les liens du mariage.

AVENTURE

PLAISANTE

D'UNE ANGLOISE.

IL est fort ordinaire d'entendre souhaiter que les bons naturels puissent se rencontrer & s'unir, sur-tout dans l'état du mariage. Mais ce souhait est contraire au bien de la société. Il arriveroit de-là par une conséquence nécessaire; que tous les mauvais caractères s'uniroient aussi; & quels désordres ne verroit-on pas naître d'une union si pernicieuse? Au lieu que le mélange, tel que la providence le permet dans toutes les conditions de la vie, sert également aux uns & aux autres. A ceux-ci, par les exemples du bien qu'ils

devroient suivre ; à ceux-là , par la vue du mal qu'ils doivent éviter.

Un gentilhomme anglois , qui faisoit sa demeure à trois ou quatre milles de Londres , se trouvoit partagé d'une si mauvaise femme , qu'étant lui-même du meilleur caractère du monde , on pouvoit dire qu'il étoit parfaitement dans cet ordre de la providence qu'on vient d'expliquer. De mille traits de mauvaise humeur qu'il effuyoit tous les jours , il y en eut un contre lequel sa patience ne fut point à l'épreuve. Il avoit invité quelques amis à dîner , sans en avertir son épouse qu'il craignoit de trouver opposée à son dessein. L'heure du repas étant venue , & les convives déjà assemblés , il lui fit dire qu'on avoit servi , & qu'on n'attendoit plus qu'elle. Le secret avoit été si bien gardé qu'elle l'ignoroit encore , & le mari se flattoit que , par considération du moins pour des étrangers , elle prendroit une fois quelque empire sur elle-même. Elle entre. Elle voit les préparatifs d'une fête qu'elle n'avoit pas ordonnée. La fureur la saisit. Elle en perdit quelques momens la parole. Quelques-uns prétendent , pour la rendre un peu plus excusable , qu'il manquoit quelque chose à son ajustement , & que le désespoir de paroître dans une occasion imprévue , sans avoir mis la dernière main à sa parure , lui fit perdre aussi-tôt toute mesure. On

convient qu'il y auroit eu bien de la malice à lui causer une mortification si cruelle. Mais enfin, de quelque part que vint l'orage, il se fit sentir à tous les assistans qui y perdirent leur dîner. Elle prit les deux coins de la nappe, & l'ayant jetée par terre avec tout ce qui étoit dessus, elle se retira brusquement, après avoir lancé un regard terrible sur le mari.

La confusion du pauvre gentilhomme ne fut pas plus grande que celle de ses convives. Ils demeurèrent quelques momens sans lever les yeux & sans ouvrir la bouche. Cependant, ils prirent le parti tous ensemble d'aller dîner chez un traiteur.

Le mari se trouvant seul fit des réflexions sur cette aventure. La bonté a ses bornes dans les cœurs les mieux disposés. Il conçut que son repos dépendoit d'un événement qui l'alloit rendre esclave pour toute sa vie, s'il ne prenoit pas une résolution vigoureuse. Il ne pouvoit, d'un autre côté, s'opposer directement au cours du torrent, sans s'exposer à quelque nouvelle scène qui achemineroit de le déshonorer. Sa prudence & un reste de bonté lui firent prendre enfin le meilleur parti. Il reparut devant son épouse avec l'air le plus tranquille & le plus composé. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels il affecta autant de complaisance & de soumission que jamais.

Cette conduite étant capable de prévenir les défiances, il ne fit pas difficulté, la semaine d'après, de lui proposer le voyage de Londres. Elle y consentit avec joie. Ils partirent leur équipage. La route les obligeoit de passer par Chelsea qui est un bourg fort agréable. Le gentilhomme la pria sans affectation de continuer qu'il s'arrêtât quelques minutes, pour rendre quelques civilités à un de ses amis. Il l'invita ensuite à dîner avec lui, & elle ne se fit pas presser pour le suivre. Il la fit entrer dans une belle maison avec un air de familiarité qui marquoit de l'intimité. Il l'introduisit même dans le jardin, attendant l'arrivée du maître qu'il fit avertir un domestique. Le maître tardant un peu à paroître, il feignit d'aller à son appartement pour l'avertir lui-même. Mais, après l'avoir laissée seule sous ce prétexte, il gagna la porte du logis, & remontant dans son carrosse, retourna tranquillement à sa terre.

Cette belle maison de Chelsea étoit un lieu de rétablissement pour les malades, & sur-tout pour ceux qui se trouvent mal de l'air épais de Londres. On y trouvoit des logemens à toutes sortes de prix, & l'on n'y manquoit de rien quand on payoit libéralement. L'intention du gentilhomme étoit d'y faire faire à son épouse un séjour de quelques mois, sous prétexte que sa raison s'

malheureusement dérangée. Il avoit prévenu le maître là-dessus. Il l'avoit payé d'avance. L'appartement étoit prêt, & l'on avoit eu soin de le rendre propre à l'espèce de maladie qu'on vouloit guérir. Le maître ne tarda point à paroître après le départ du gentilhomme. Il pria civilement la dame de quitter le jardin, & l'ayant menée dans une chambre où elle s'attendoit de rejoindre son mari, il lui déclara qu'elle avoit quelque tems à vivre chez lui, qu'elle étoit dans son appartement, où elle seroit servie avec toutes sortes de soins, & qu'on n'épargneroit rien pour rétablir promptement sa santé.

Si l'on a pris quelque idée de son caractère, sur les premières circonstances de ce récit, on concevra aisément quelle fut sa fureur. Elle en donna mille marques qui ne servirent qu'à confirmer le maître de la maison dans l'opinion qu'il avoit de son mal. Elle fut enfermée comme une personne à qui la liberté pouvoit être funeste; on lui donna des gardes, & l'on consulta moins son goût que ses besoins dans tous ses alimens. Il est vrai qu'elle rejeta pendant quelques jours, avec beaucoup d'opiniâtreté, les secours & la nourriture même qu'on lui offroit. Mais, lorsque sa faim fut devenue pressante, elle consentit à prendre quelque chose, & l'on s'aperçut fort bien que son dessein n'étoit pas de mourir. Elle

continua néanmoins fort long-tems de s'em
en menaces terribles contre son mari ; &
ses momens les plus furieux , elle forma
tranges projets contre la fidélité conjugale
n'étoient pas faciles à exécuter dans la ca
où elle étoit ; mais , pour n'omettre aucun
caution , l'on jugea à propos de ne la faire
que par des femmes. Enfin , la longue
tems & l'excellence du remède produisirent
à peu le changement qu'on espéroit. Elle
qu'il dépendoit d'elle d'être heureuse , &
marqua tant de repentir & de soumission,
près avoir mis l'un & l'autre à l'épreuve
mari , qui ne souhaitoit que de la voir dans
sentimens , lui rendit sa tendresse avec
liberté.



A V E N T U R E

D E M

L'ARCHITECTE, qui construisit à Londres l'hôtel de milord duc de Newcastle sur le modèle de celui du duc d'Ancafter, qui en est voisin, fut généralement blâmé de ne l'avoir pas suivi en tout. Il voulut lui donner plus de hauteur ; mais le bon sens devoit suffire pour lui faire comprendre qu'en conservant la même largeur, il étoit impossible de changer quelque chose à la hauteur, sans violer absolument les proportions. On prétendit excuser dans le tems ce défaut de jugement par une aventure qu'on racontoit ainsi.

M. . . . jeune & livré à la débauche, souffroit impatiemment que son père éclairât de trop près sa conduite. N'ayant point la disposition d'un revenu bien considérable, il se trouvoit hors d'état d'entretenir pour ses plaisirs, suivant l'usage des seigneurs anglois, un appartement secret hors de la maison paternelle. Dans cette contrainte, il avoit pris le parti de se fier à son valet de chambre, quoiqu'il eût été placé près

de lui de la main de son père ; & par le secours de ce garçon , il avoit introduit dans son propre appartement une maîtresse fort jolie. Il l'y retint si long tems , que le valet commençant à craindre pour le mystère , & prévoyant que cette intrigue ne pouvoit être connue sans ruiner sa fortune , résolut de trahir son jeune maître , pour se conserver la faveur du père. La maîtresse fut chassée avec beaucoup d'éclat , sans que le jeune amant pût découvrir la trahison , ni de qui il avoit à se plaindre.

Il falloit chercher un autre asile à ses amours. Le père avoit achevé alors de bâtir l'hôtel dont on vient de parler ; & quoiqu'il ne fût point encore meublé , ni fermé de portes & de fenêtres , parce que l'hiver avoit fait interrompre le travail , on y pouvoit être à l'abri des injures de l'air. Ce fut ce lieu que M. . . . choisit pour la retraite de sa maîtresse. Il fit porter dans l'appartement le plus commode autant de meubles qu'il en put dérober chez lui , sans faire naître de soupçons , & continuant d'employer son valet dont il ne se défioit pas le moins du monde , il crut avoir trompé la vigilance de son père & celle de tous les jaloux. Cependant ses absences fréquentes & d'autres raisons alarmèrent encore le valet de chambre. Les mêmes craintes le rendirent de nouveau perfide. Il découvrit tout au père , sans

En effet, si l'on pouvoit dire que la liberté manquât jamais pour faire le bien, ce seroit dans des lieux où le pouvoir du vice est si tyrannique, qu'on s'y trouve quelquefois soumis malgré son inclination. Mais il est du moins libre de fuir, quand on se sent trop foible pour résister. C'est la doctrine de l'Evangile, de l'honneur & de la raison.

Le trait suivant, qui va servir d'explication à cette morale, excita à Londres la compassion de tout le monde. Un jeune homme, dont le nom & la famille étoient connus de toute la ville, & qui par ses qualités personnelles sembloit pouvoir aspirer aux premières distinctions de la patrie, s'étoit marié, par le conseil de ses parens, à une personne de son âge, qui lui avoit apporté pour dot autant de mérite que de bien. Quoique ce mariage ne fût point de son choix, il voyoit son épouse sans aversion, & il se seroit accoutumé à l'aimer, si rien n'eût troublé sa douceur naturelle & ses vertueuses inclinations. Mais la bonté de son caractère avoit déjà été dérangée par quelques amis, dont la société avoit eu trop d'agrément pour lui. Ils l'avoient entraîné dans la débauche. Le mariage devoit naturellement le ramener à une conduite plus réglée, & ses parens n'avoient point eu d'autre vue pour l'y porter; cependant le remède même

le changea en poison , & la nature de son mal en devint plus maligne & plus dangereuse.

Ses amis ne pouvant souffrir l'air de réformation qu'ils lui virent prendre après les noces , concertèrent ensemble les moyens de le rengager dans leur *Club* (1). Comme il avoit trop de raison pour ne pas sentir ce qu'il devoit à son épouse , à son honneur & à son établissement dans le monde , ils n'auroient pas réussi à lui faire reprendre le chemin du vice ; mais connoissant son humeur , ils eurent assez d'adresse pour ne lui rien proposer qu'avec certains ménagemens. Ils lui firent considérer que Londres est d'une si vaste étendue , qu'il pourroit sans scandale se partager entre les plaisirs & ses devoirs ; qu'il n'étoit question que de choisir pour leurs assemblées un quartier éloigné de sa demeure ; que son épouse même pouvoit être trompée aisément par quelque prétexte ; enfin que rien n'étoit si facile dans une grande ville , que d'en imposer au public , & de jouer différens personnages. Ces raisons le séduisirent. Il entreprit tout-à-la-fois deux rôles fort opposés ; pendant le jour on le voyoit grave dans son quar-

(1) C'est le nom qu'on donne en Angleterre à certaines sociétés régulières qui se font dans les cabarets , & de plaisirs.

tier, attentif à ses affaires, laborieux, matinal & le soir, aussitôt qu'il pouvoit se dérober au bien-séance, il alloit se livrer pour toute la nuit aux excès qui sont ordinaires à la jeunesse de Londres.

Il auroit fallu, pour soutenir constamment un genre de vie si bizarre, qu'il eût tenu le secret de conserver au même degré le vice & de la vertu; mais cet équilibre étoit impossible, on ne fut pas long-tems à voir emporter la balance. Son respect pour les lois, ses égards pour son épouse, les ménagemens qu'il avoit gardés pour sa fortune & pour sa réputation, tout disparut par degrés. Il négligea ses affaires. Il ruina son crédit. En moins de sept ans, il dépensa tout son bien, avec la plus grande partie de celui de son épouse, & il se vit méprisable à tous les honnêtes gens.

Cette triste épouse n'avoit pas attendu long-tems à lui tendre la main dans le précipice; elle fit toutes sortes d'offres pour le rappeler à la raison. Elle l'aimoit avec une tendresse extrême. Elle avoit eu de lui, dans les premières années de son mariage, deux enfans, dont le premier étoit un motif aussi pressant que l'honneur. Cent fois elle avoit employé ses prières & ses larmes, les sollicitations de ses parents & l'intercession de ses amis. Elle étoit

quelquefois d'avoir emporté la victoire. s'il y avoit eu quelques momens où l'in-
avoit paru touché de ses pleurs, la force
abitude, l'exemple, les railleries de ses
ignons de débauche avoient détruit pres-
tôt son ouvrage. Enfin, trop foible pour
plus long-tems à son infortune, elle
dans une maladie (1), qui n'a point de
lans notre langue, & qui n'est nulle part
uneeste qu'en Angleterre. Réduite en peu
mens à l'extrémité, elle prit la plume,
recueillit toutes ses forces pour écrire les
suivantes à son mari, qui étoit dans le
rdinaire de ses débauches, où il passoit
sefois des semaines entières. Elle lui en-
a lettre avec ses deux enfans, dont le plus
avoit pas six ans.

C'est à ces petits orateurs à plaider pour
eux-mêmes. Jetez sur eux un œil de père.
Ils sont au moment de tomber dans l'op-
bre & dans la misère. A qui auront-ils re-
s pour l'éviter? Hélas! qui pourra les croire
qu'ils accuseront leur père de leur mal-
? Jetez encore une fois les yeux sur eux.
Ils la nature ne vous dit-elle rien en leur

Brokenheart, Ce mot traduit littéra-
leur brisé.

présenter , le père arrache ses enfans de
de leur nourrice , les serre entre les siens
manière toute passionnée , & sans prononc
parole , ni vouloir rien entendre , il sort
tueusement , en les tenant toujours dans ce
traverse plusieurs rues , court , fend la p
ne répond à personne , & arrive tout hon
leine à sa maison , où il monte d'abord à
partement de son épouse. Elle étoit exp
La vue de son mari ne laissa pas de la ra
un moment. Elle parut s'appercevoir de
reux effet de sa lettre , & mourut contente
pensée si douce. Pour lui , qui reconnut
qu'elle rendoit le dernier soupir , il n'y a
d'expression qui puisse donner une juste i
son désespoir. Ses premiers mouvemens a
à finir sa vie de ses propres mains. D'un
nombre de spectateurs que le bruit de ses

Cortes.



Elle s'est évanouie

la liberté de se punir lui-même , comme ilsoit le désirer ; mais les plus sages s'y rent pour l'intérêt de ses enfans. Il se ensuite à la campagne , où son repentir ère & constant.

T R A I T S

E GÉNÉROSITÉ SANS EXEMPLE.

ORALE HISTORIQUE.

morale ne paroîtroit pas si souvent en-
se , si elle se présentoit toujours sous des
aussi agréables que dans l'histoire suivante.
homme , (il importe peu de quel pays ,
on lui donne pour patrie le comté de
) étoit demeuré seul de sa race , & ne
issoit personne assez familièrement pour
mettre beaucoup de douceur dans le com-
ordinaire de la société. Il avoit des biens
érables. Mais ses désirs étant bornés par
nde d'une vie frugale , il ne voyoit point
sage il en pouvoit faire pour augmenter
heur de sa vie. Nulle passion qui pût le
ner par les motifs du plaisir. Nul enga-

gement qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint si ennuyeuse , qu'après un grand nombre de réflexions mélancoliques , il parvint à douter si une vie dans laquelle il ne voyoit aucune apparence de trouver jamais plus d'agrémens , ne méritoit pas d'être abandonnée , ne fût-ce que par cette raison , qu'un état incertain , tel que celui qui vient après la mort , paroît préférable à celui dans lequel on n'éprouve certainement que de la pesanteur & de l'ennui. Il en étoit déjà au choix de la mort , & dans le trouble dont il ne pouvoit se défendre , il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude , qu'un pauvre qui le trouva rêveur & distrait dans un lieu public où il se promenoit seul , se déterminâ à lui demander s'il avoit besoin de ses services , ou s'il avoit quelque douleur pressante à laquelle on pût remédier. M. Ily , c'étoit son nom , étoit connu du pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit du ton d'un homme riche , qui n'est pas satisfait de sa fortune. Ah ! que ne faites-vous part aux autres , lui dit le pauvre , d'un bien qui paroît vous être inutile ! Ce reproche fit naître mille réflexions à M. Ily. Il trouva du plaisir à penser qu'il pouvoit satisfaire un désir aussi empoussé que celui qu'on lui marquoit , & se faisant suivre du pauvre , il le conduisit à sa maison où il lui laissa le choix de ce

qui lui paroîtroit le plus propre à le rendre heureux. Ce misérable ne manquoit pas de raison. Il confessa naturellement à M. Ily qu'il n'avoit pas le goût des plaisirs, qui ne se trouvent que dans l'abondance; mais qu'une somme d'argent qui le mettroit en état de former un petit établissement avec sa famille, suffiroit pour remplir ses vœux. Elle lui fut accordée sur le champ. Il en fit un si bon usage, que dans peu de semaines il se vit en état de ne pas craindre la misère. M. Ily suivoit de l'œil les progrès de son ouvrage; & presque également sensible à la joie d'avoir changé la situation d'une famille malheureuse, & aux témoignages de reconnaissance qu'il en recevoit continuellement, il s'aperçut qu'une occupation si douce avoit mis un changement extrême dans sa propre condition.

Ses idées s'ouvrirent ainsi par degrés. Il conçut que le nombre des misérables n'étoit pas borné à ceux qui attendent des secours de la libéralité des passans, & que si un particulier étoit capable de tant de sensibilité pour ses bienfaits, il en pouvoit espérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens qui joignent plus d'élévation d'ame aux mêmes besoins. Son cœur fut flatté de cette espérance. Il se fit une étude de chercher ceux qui lui paroïtroient dignes de son attention par d'autres motifs que la simple hu-

qui furent aussi sa seule caution, car il se déroba aussitôt pour éviter d'être reconnu. On ignore si son intention étoit de leur faire un don de cette somme, ou un simple prêt; mais ces deux honnêtes gens qui n'avoient compté de recevoir son bienfait qu'à ce dernier titre, & qui s'étoient proposé de lui en faire leur obligation, furent extrêmement surpris de voir disparaître leur bienfaiteur. Ils prirent ensemble une résolution aussi extraordinaire que son action. Ce fut de faire afficher dès le lendemain sur la place de Derby, toutes les circonstances de leur aventure, avec une déclaration, par laquelle ils s'engageoient devant le public à restituer dans certains termes la somme qu'ils reconnoissoient avoir reçue. Et pour écarter toute apparence d'équivoque, ils promettoient de la déposer entre les mains du magistrat, en l'autorisant à la remettre au porteur des certificats du ministre. Un procédé si noble attiroit l'admiration de tout le monde, lorsque le jour suivant en offrit une nouvelle matière, dans une autre affiche, qui contenoit la déclaration du bienfaiteur. Il protestoit que charmé d'avoir placé si heureusement son bienfait; il ne demandoit point d'autre retour que le sentiment de deux cœurs qui lui paroissoient si capables de reconnoissances, & prenant le public à témoin qu'il leur abandon-

noit la propriété de la somme , il ajoutoit que pour éteindre jusqu'au droit de la redemander , il avoit renvoyé le même jour les certificats du ministre au magistrat. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'on perça le voile où la modestie de M. Ily s'étoit enveloppée ; & peut-être cette belle action auroit-elle échappé pour toujours au public , si l'intendant de ses affaires n'avoit servi à la révéler , en rendant témoignage qu'il avoit fourni les deux mêmes sommes à son maître dans le tems de l'évènement.

On ne trouvera pas le trait suivant moins admirable. Une fille de quinze ans s'étoit laissée séduire par un domestique de sa maison , & la crainte de son père , qui étoit d'une humeur fort violente , lui avoit fait prendre le parti de se cacher chez de pauvres voisins. Le domestique encore plus effrayé , s'étoit mis à couvert par la fuite. On avoit tenté inutilement d'inspirer de la patience au père pour un malheur sans remède. La seule ressource qui restoit à la jeune fille , étoit d'aller à Londres , avec l'espérance de se placer dans quelque maison où sa disgrâce ne seroit pas une raison pour refuser ses services. Mais M. Ily , dont toute l'occupation étoit de s'intéresser à la peine & aux embarras d'autrui , jugea que dans une ville où la corruption des mœurs est égale dans les deux sexes , elle alloit achever de se

perdre. On lui avoit parlé d'ailleurs fort avantageusement de son caractère. Il la vit ; & lui déclarant qu'après une faute telle que la sienne, il n'y avoit qu'une voie pour revenir à l'honneur, mais une voie dure & choquante ; il lui demanda si elle consentiroit à épouser son séducteur. Comme l'amour avoit eu moins de part à son désordre que la fragilité de la nature, la fierté de sa naissance lui fit faire quantité d'objections. Mais le secours n'étant offert qu'à ce prix, elle se rendit enfin aux motifs de sagesse & de vertu qui furent les seuls que M. Ily affecta d'employer. L'idée qu'il prit d'une femme à qui des conseils de cette nature étoient capables de faire surmonter les sentimens naturels de l'orgueil, le porta à ne rien épargner pour réparer son malheur. Il commença par acheter une charge honnête à son amant, & l'ayant envoyé à Londres avec son nouveau titre, il eut soin de le recommander aux amis qu'il avoit dans cette ville, pour lui donner occasion de le former au commerce des honnêtes gens. Ensuite, l'ayant établi dans le lieu où il avoit acheté son emploi, il prit lui-même la peine de lui conduire sa femme, qu'il avoit fait garder soigneusement dans cet intervalle. Il les fit marier, & il leur procura mille moyens de mener une vie douce & agréable. Cette entreprise étoit exécutée avec tant de

secret, que le père de la jeune fille n'ayant été informé de rien, il fut extrêmement surpris de recevoir un jour la visite de M. Ily, qui venoit le prier de rendre son amitié à sa fille, & d'agréer qu'elle lui rendît sa visite avec le commissaire son mari. L'étonnement du père augmenta encore, lorsqu'il apprit qu'avec cet emploi, qui mettoit son gendre au rang des plus honnêtes gens de la ville où il s'étoit établi, il étoit associé à l'entreprise des mines, dont les directeurs passent pour les plus riches particuliers de la province. C'étoit M. Ily qui avoit engagé son crédit pour le faire entrer dans cette société. Dans un pays où les richesses sont plus considérées que la naissance, tout changea de face pour le père. Il rendit ses bonnes grâces à sa fille pendant le reste de sa vie, & il lui fit en mourant des avantages qui la mirent en état de restituer à M. Ily ce qu'il avoit avancé pour son établissement.

On s'exposeroit à ne pas finir, si l'on entreprenoit de rapporter tous les exemples de sa générosité & de sa modestie. Il se reprochoit souvent, comme Titus, d'avoir perdu tout le tems qu'il n'avoit pas employé à faire du bien. Les esprits austères ne louèrent pas une autre sorte de vertu qu'il exerça dans sa maison, & que la vicillesse même ne l'empêcha point de pratiquer jusqu'à la fin de sa vie. Il avoit remarqué

que parmi les filles livrées à la débauche , il s'en trouvoit toujours un grand nombre qui s'y abandonnent sans penchant , & qui ne s'attachent à cette misérable profession que par des nécessités de fortune auxquelles il ne se présente point d'autre remède. Son cœur , devenu si facile à toucher , étendit sa compassion jusqu'à ces malheureuses victimes. Il en retira chez lui une multitude , qu'il trouva le moyen d'occuper d'une manière si utile , que non-seulement leur entretien ne l'engageoit point dans une dépense considérable , mais qu'avec le produit de leur travail , il en maria plusieurs à diverses personnes qui ne firent pas difficulté de les épouser. Ses censeurs crurent remarquer que celles dont il faisoit choix n'étoient pas les plus laides , & lui attribuèrent d'autres vues que celles de les appeler à une vie plus réglée ; mais , en supposant même qu'il se réservât les droits du maître , il est clair que c'est toujours un bien de les avoir délivrées d'un beaucoup plus grand mal. On a compté avant la mort de M. Ily plus de quatre-vingts personnes qu'il avoit assistées de ses biens , jusqu'à mettre un changement considérable dans leur fortune ; sans parler de divers établissemens qu'il fit pour les malades & pour les pauvres , dont le fruit subsistera d'autant plus long-tems , que rien n'est si respecté des anglois que ces charitables fondations.

Z E L E

D'UNE FILLE ANGLOISE
POUR LA RELIGION.

UNE jeune fille , d'une beauté & d'un mérite extraordinaire , nommée *Anna Higgs* , ayant entendu parler de la fameuse entreprise du docteur Berkley , pour répandre le christianisme dans les colonies angloises , & gémissant qu'elle eût manqué de succès , résolut d'y suppléer suivant la mesure de ses forces , en faisant du moins servir sa beauté à rétablir une partie de ce grand projet. Le sien fut de se rendre si aimable aux yeux de quelque célèbre ministre , qu'elle pût lui inspirer une forte inclination , & de lui faire acheter sa conquête par une promesse formelle de passer avec elle en Amérique , pour y employer tous ses biens & tous ses soins à la conversion des infidèles. On juge bien qu'une résolution si sainte ne s'exécuta point par les voies ordinaires de la galanterie. Cependant tout ce qu'une femme vertueuse peut mettre en usage pour relever ses qualités naturelles , ne fut point

doient tant d'amour & de constance, qu'elle l'en croyoit peu capable. Enfin, pressée par ses instances, & presque assurée du succès par ses sermens, elle lui confessa que l'amour du plaisir la faisoit moins penser au mariage que le zèle de la religion; qu'elle vouloit faire un apôtre de son mari, partager ses travaux, & quitter Londres, en un mot, pour aller prêcher l'évangile en Amérique. Ce discours parut si extraordinaire au ministre, que ne pouvant soupçonner sa maîtresse de le railler, il craignit que son esprit n'eût souffert quelque altération. Il n'osa la contredire ouvertement; mais n'étant guère disposé non plus à goûter ses propositions, il se retrancha dans des excuses & des objections si frivoles, qu'il n'en fallut pas davantage à la sincère Anne pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zèle n'excluoit pas un peu de fierté, & la moindre de ces deux causes étoit capable de lui inspirer un juste dédain pour un homme qui répondoit si mal à son attente. Elle désespéra même de parvenir par d'autres voies à ce que la religion & l'amour n'avoient pu lui faire obtenir. Le ministre & tout ce qui lui ressembloit, fut congédié.

Cependant leur mariage étoit si avancé qu'il fallut justifier aux yeux des deux familles une

rupture si éclatante. Anne refusoit de s'expliquer. Le ministre confus de sa disgrâce , & piqué de se voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié son bonheur , n'eut pas plus de discrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de son aventure n'ayant point tardé à se répandre , il parvint aux oreilles du jeune cavalier qu'Anne avoit rebuté , & que cette rigueur n'avoit pas guéri de sa passion. Que n'eût-il pas fait pour lui plaire ? Il ne balançoit pas un moment à s'aller jeter à ses pieds , & ne lui déguisant rien de ce qu'il venoit d'apprendre , il lui offrit d'embrasser l'état ecclésiastique , si c'étoit à cette profession qu'elle destinoit son cœur , & de parcourir avec elle tous les déserts de l'Amérique. Elle avoit trop de bon sens pour ne pas distinguer un emportement de passion d'un zèle sincère ; mais ce transport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fût aimée , & c'étoit déjà un des avantages qu'elle avoit voulu se procurer. L'autre pouvoit en être la suite , & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuse. Elle promit sa main au jeune homme , sans autre condition que de l'aimer constamment. Ce mariage ne tarda pas à se conclure ; & si leur ardeur pour le voyage de l'Amérique , qui ne paroissoit point se refroidir , non plus que leur tendresse mutuelle , n'eut point son

exécution ,

exécution, on ne douta pas du moins qu'ils ne contribuaient de leurs conseils & de leurs richesses tous les projets que le zèle de la religion feroit former.

AVENTURE

DE

BETLEM NIKLOS.

BETLEM NIKLOS, d'une ancienne maison illustrée par le fameux Betlem Gabor, étoit aimé d'une princesse, pour qui il n'avoit pas une passion moins vive. Obligé de s'en séparer pour quelque tems, il reçut d'elle une boîte cachetée, qu'elle lui donna sans lui dire ce qu'elle contenoit, ni ce qu'il devoit en faire, si ce n'est qu'elle lui défendit de l'ouvrir avant que d'être arrivé à Hermanstadt où son devoir l'appeloit, Elle se retira ensuite, & lui défendit de la livrer.

Il resta plusieurs momens interdit, & comme immobile. Mais enfin il fallut partir, & s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Etant en chemin, il repassa dans son esprit tout ce qui

Y.

» est inséparable du caractère des hommes
» nous ne saurions prendre trop de préca
» pour nous assurer de leur fidélité , & q
» bien rare d'en trouver qui méritent que
» ayons une entière confiance en leur p
» Je vous pardonne cependant l'infidélité
» vous venez de me faire , puisque c'est
» qui vous ai tendu ce piège pour vous y
» tomber. Observez à l'avenir plus relig
» ment que vous n'avez fait toutes les c
» tions que je vous ai prescrites , si vous v
» que je continue de souffrir que vou
» donniez quelquefois des marques de
» amour. »

Il ne falloit pas moins que des express
flatteuses pour effacer de son esprit les t
du premier billet. Se trouvant tout-à-cou
tamorphosé , Betlem voulut examiner c
restitoit dans la boîte ; il y trouva trois petit
quets , qu'il ouvrit , & qui contenoient
bagues , sur lesquelles étoient trois de
vrais prodiges d'esprit & d'amour.



HISTOIRE

D'UN

POÈTE SAXON.

UN seigneur allemand racontoit qu'il avoit eu long-tems dans ses terres un hermite saxon, qui lui avoit demandé la permission d'y bâtir une cabane au milieu d'un bois fort agréable, & qui y étoit occupé pendant douze ou treize ans à composer des vers dont tous les sujets étoient soit chrétiens que philosophiques. Il s'en trouva de si bons, que le seigneur ne put se persuader qu'ils vinssent d'un homme aussi simple, & d'un homme aussi commun que l'hermite le paroïssoit. Il le pria d'en composer quelques-uns en sa présence. L'ayant obtenu après beaucoup d'instances, le seigneur allemand avoit eu tant d'étonnement de voir changer la physionomie & la tenue du poète, à mesure qu'il s'échauffoit dans la composition, qu'il l'avoit cru véritablement inspiré de quelque démon poétique. Il n'eut pas de peine, après cette expérience, à juger que c'étoit le genre de vie auquel il s'étoit réité, & sur-tout la mauvaise qualité de sa nour-

oient un homme revenu de toutes les folles
s qui avoient causé sa ruine. Le seigneur
ad le crut digne de sa protection & de son

Il lui offrit de s'employer pour le faire
dans son bénéfice, & l'ayant fait consentir
er sa solitude, il le traita chez lui avec
oup de caresses & de distinctions. Mais tan-
il faisoit agir effectivement ses amis pour
ncilier avec son évêque & son chapitre,
t l'enleva presque subitement. Toutes ses
sitions sont restées entre les mains de son
teur qui les conservoit précieusement &
proposoit d'en donner les meilleures au

La principale étoit un poème sur les
âges de l'homme, qui, selon lui, égaloit
que nous avons de plus estimé dans notre



ment. Il fut reconnu par la mère, qui se mit à jeter des cris affreux en le voyant, & loin de souffrir qu'il secourût sa fille, elle s'efforça de le repousser avec la dernière furie. Vingt ou trente femmes qui étoient ensemble dans le bain augmentèrent la confusion, en voulant savoir la cause du bruit. Elles l'apprirent; mais pendant que le jeune amant étoit aux mains avec la mère, que celle-ci crioit de toute sa force, que c'étoit un homme, qu'une partie des femmes opinoit à le déchirer avec leurs ongles, & que les autres moins irritées vouloient prendre sa défense, on oublia la fille, qui étoit toujours au fond de l'eau; & son évanouissement ayant contribué sans doute à l'affoiblir beaucoup, elle y fut étouffée en deux ou trois minutes. Enfin, quelques femmes la relevèrent, & s'aperçurent aussi-tôt de son malheur. L'amant s'approcha aussi d'elle pour s'en assurer par ses yeux. Le désespoir le saisit à cette vue. Il accusa la mère de barbarie. C'étoit à elle en effet qu'on devoit reprocher la mort de sa fille. Il résolut de se noyer, & de la noyer avec lui pour venger son amante. Rien ne put l'empêcher de la saisir entre ses bras, & de se laisser tomber dans le bain, dont la profondeur étoit d'environ quatre pieds. Il n'y eut point d'efforts qui pussent lui arracher sa proie, ni le sauver lui-même. On se hâta de mettre le

bain à sec par l'écoulement ordinaire. Mais la lenteur avec laquelle l'eau se retira, ne rendit pas ce secours moins inutile.

HISTOIRE

D'UN

ILLUSTRE BÂTARD.

VOICI un exemple propre à grossir la liste déjà nombreuse des illustres bâtards. Un jeune homme, nommé *Savage*, bâtard de milord *Rivers*, eut le malheur de tuer un homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la justice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les anglois, il se vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le supplice ordinaire. Son père & sa mère qui s'étoient contentés jusqu'alors de fournir à son entretien, par une pension médiocre, parurent s'intéresser peu à sa disgrâce. Il ne lui restoit plus d'espérance, lorsque l'approche de la mort, qui éteint le courage & l'esprit dans la plupart des hommes, lui fit naître, ou plutôt servit à lui faire découvrir dans lui-même un talent qu'il avoit toujours

ignoré. Il devint poëte en un mot la veille de son supplice. Son essai fut une requête au roi , dans laquelle il s'efforça si heureusement de le toucher en faveur de son âge & de son repentir , que ce prince suspendit en effet l'exécution de la sentence , & lui fit grâce quelques jours après. Une juste reconnoissance pour le service qu'il avoit reçu des muses , acheva de lui faire développer son génie. Les pièces qu'il composa sur son malheur , sur ses craintes & sur la clémence du roi , furent regardées comme autant de chef d'œuvres , & sa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice , il s'acquît depuis ce tems-là , avec la réputation de poëte excellent , assez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais si la compassion & la naissance extraordinaire de son talent avoient d'abord prévenu tout le monde en sa faveur , l'envie s'arma ensuite contre un succès si constant : des poëtes fort inférieurs à lui , & par conséquent moins dignes de récompense , ne laissèrent pas de s'offenser qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la méritoit par ses poésies , ils entreprirent de faire honte à ses bienfaiteurs de la familiarité avec laquelle ils recevoient un homme flétri par une sentence de mort , & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de sa naissance.

M. Savage se crut obligé , pour la justification

de ses amis , d'entreprendre la sienne publiquement. Elle lui coûta peu pour le premier article. Le public se porte de lui-même à mettre une juste différence entre les crimes volontaires , & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune poète publia des circonstances de son action , & le tour qu'il donna à ses regrets , fit prendre une idée extrêmement avantageuse de son caractère. Rien n'étoit si tendre & si naturellement exprimé que son repentir. Sa pièce fit verser des larmes à ses plus cruels ennemis , & les parens même de celui qui étoit mort de sa main , avoient consenti à le voir , & à se réconcilier avec lui , depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ses sentimens.

L'article de la naissance étoit d'autant plus difficile à traiter , que M. Savage , craignant de déplaire aux deux personnes qui lui avoient donné le jour , n'osoit tirer de leur qualité & de leur mérite ce qui pouvoit servir de réponse à la bassesse qu'on lui reprochoit. Son ennemi avoit représenté son origine sous les plus affreuses couleurs , dans un poëme intitulé *le Bâtard*. On avoit bien soupçonné jusqu'alors qu'il étoit fils de milord Rivers & d'une dame de la plus haute distinction. Mais le silence du père étoit un sujet d'embarras , dont la malignité se prévaloit cruel-

lement. Enfin ce seigneur, forcé par l'estime reconnoître un fils si digne de lui, prit le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartenait. Quoique cette démarche, qui fit autant d'honneur à l'un qu'à l'autre dans l'esprit des honnêtes gens, ne fût pas pour imposer absolument silence à l'envie, elle servit du moins à rendre le combat plus égal, en donnant droit au jeune poète de se défendre sur un autre ton. S'il s'écartait des bornes de la modestie, il fit seulement à ses adversaires que leur haine & leurs attaques n'étoient honteuses que pour eux; & la plupart des écrivains du tems se déclarant pour sa cause, il fut tiré une véritable gloire de ce qui faisoit jusques-là sa honte.



D É C O U V E R T E

D' U N E

ISLE NOUVELLE.

LE retour d'un vaisseau anglois , dont on n'avoit pas eu de nouvelles depuis son départ , & qu'on croyoit submergé avec tout l'équipage , combla de joie , non-seulement ceux qui s'y intéressoient particulièrement , mais toute l'Angleterre même , qui a toujours été extrêmement sensible à ce qui peut augmenter son pouvoir & sa réputation sur mer. Cet heureux vaisseau revint chargé de richesses qu'on n'attendoit pas , & maître d'une île qui n'étoit pas connue. Il étoit parti l'année précédente , ayant à bord deux cens hommes , qui s'étoient embarqués volontairement pour la Géorgie , avec sa cargaison de grains , d'instrumens & d'autres munitions. Après trois semaines de navigation tranquille , il essuya une tempête des plus violentes , qui le fit errer pendant vingt-quatre jours au gré des vents & des flots. Enfin la mer s'étant adoucie , le pilote qui avoit tout-à-fait perdu sa route , & qui

consultoit inutilement son aiguille & ses cartes , apperçut une côte qu'il prit pour le continent de l'Amérique , malgré les représentations du capitaine , qui ne pouvoit se persuader qu'on eût fait tant de chemin. Mais il fut aisé de reconnoître , en approchant , que c'étoit une île. On ne douta point que ce ne fût une des Bermudes , & l'on prit le parti d'y relâcher pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau.

Il fallut côtoyer long-tems le rivage , avant qu'on découvrit la moindre apparence de port ou d'habitation. Cependant l'impatience de débarquer , & le mauvais état du vaisseau , firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable , & quoiqu'il fût désert , on espéra de gagner facilement par terre les ports ou les lieux habités. Le vaisseau demeura à l'ancre avec un petit nombre de matelots pour le garder , tandis que le capitaine , suivi de tout son monde , entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte , que ses yeux furent charmés de la beauté du paysage , & sur-tout d'appercevoir un nombre infini de fleurs que la terre paroissoit produire naturellement. Il avança quelque tems sans voir autre chose que de la verdure , des fleurs & des bois , jusqu'à ce qu'ayant remarqué quelques traces des pieds d'un homme , il ne douta plus qu'il ne fût proche de quelque habitation.

En

En effet, il trouva un peu plus loin trois hommes nus, armés d'arcs, & parés de plumes. L'envie de ne leur causer aucun effroi, le fit avancer seul vers eux, en leur faisant de la main divers signes d'amitié. Ils l'attendirent d'un air ferme, & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langue, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions qu'en leur rendant les mêmes caresses ; mais pour se les concilier tout-à-fait, il leur présenta du pain & de la chair salée, qu'ils reçurent avidement, & mangèrent de même. Pendant ce tems-là tous les gens s'approchèrent peu à peu, & les trois sauvages ne voyant rien de menaçant dans leur manières, parurent les recevoir avec la même satisfaction.

Il s'agissoit de leur faire entendre le désir qu'on avoit de parler à leurs chefs, & de reconnoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main, & se disposa à le conduire, comme s'il eût pénétré son dessein. Cependant au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline qui étoit à quelques milles de-là, & qui recevoit de l'ombre de quelques arbres, au milieu desquels les anglois découvrirent un petit édifice composé de bois & de boue. Avant que d'y faire entrer le capi-

taines, les sauvages lui firent remarquer une pierre assez grosse qui étoit à quelques pas de la porte, & qui paroissoit y avoir été placée à dessein. Ils croisèrent en même tems leurs bras sur leurs poitrines, & levant tristement leurs yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers; mais ses regards étant tombés sur une des poutres qui traversoient le mur, il y apperçut des caractères dont la curiosité le fit aussitôt approcher. Celui de qui ils étoient avoit pris soin de polir cette partie de la poutre pour les rendre plus lisibles. Ils paroissoient avoir été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise. Les voici, tels que le capitaine les transcrivit de sa propre main :

Je suis françois, de Rennes en Bretagne. Je me suis embarqué à la Rochelle l'année 1718, sur un vaisseau du capitaine Perrin, pour aller à Quebec. Notre vaisseau a fait naufrage. J'ai été jeté sur le bord de cette île sans savoir de quelle manière, ayant perdu toute connoissance. Il y a douze ans que j'y vis dans cette hute. Priez Dieu pour mon ame, Jean-Baptiste Loyselle, 1730.

On lisoit plus bas :

Les sauvages d'ici sont fort doux : ils me traitent fort bien. Cette île est grande , n'ayant pas moins de vingt lieues , ce me semble. Si je ne me trompe , il y a beaucoup de mines. Il y a aussi beaucoup d'arbres à gomme , & le terroir produit toutes sortes de bonnes herbes & de bons fruits.

Au-dessous étoient encore 1731 & 1732 , ce qui paroît prouver que ce Jean-Baptiste Loyfelle, quel qu'il fût , n'a vécu que deux ans après sa première inscription.

Le capitaine & les gens comprirent sans peine , après cette explication , que Loyfelle étoit mort , & que la pierre qu'ils avoient vue à l'extrémité de la cabane étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois sauvages sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel , & ne doutant pas même que leur intention n'eût été de le rassurer contre toutes sortes de craintes , en lui faisant voir qu'ils avoient traité humainement un homme qui lui ressembloit , il se félicita d'avoir été jeté par la tempête dans une si belle île , qui ne paroissoit pas avoir été découverte , & dont il pouvoit prendre possession par conséquent pour le roi d'Angleterre. Il lui donna sur le champ le nom de *Lewis* , qui est son propre nom.

D'autres sauvages , qui l'avoient aperçu , lui

& ses gens, ne tardèrent point à répandre dans l'habitation voisine l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, & pour les combler de présens & de caresses. On leur montra les habits de Loyfelle, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés qu'ils tomboient en pièces. Son couteau, son livre de prières, & quelques pièces d'or & d'argent qu'on avoit trouvées apparemment dans ses poches, étoient aussi entre les mains du chef de l'habitation, qui les regardoit comme un dépôt précieux. Les anglois reconnurent aisément qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce françois, qui avoit vécu sans doute assez honnêtement avec les sauvages pour s'en faire aimer.

Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu, & résolut de ne pas se remettre en mer sans y avoir établi solidement les anglois. Il avoit assez de monde pour y bâtir un fort, & pour y laisser une partie de ses gens. Les premières semaines furent si bien employées à cette entreprise, qu'il se vit avant la fin du mois un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir, toutes les parties de l'île, pour en faire un rapport fidèle en Angleterre. Outre

les richesses que Loyſelle lui avoit annoncées dans ſon inſcription, il découvrit quantité d'autres propriétés de l'air & du terroir, qui firent eſpérer que cette île deviendrait un jour une de leurs meilleures colonies.

AVENTURE

ANGLOISE

Au ſujet du droit des Sépultures.

DEPUIS la réformation, l'uſage commun d'Angleterre excluait les ſépultures des églises, & laiſſoit ſeulement la liberté de ſuſpendre aux murs les épitaphes des morts. Mais comme on n'y connoiſſoit point de règlement civil ni eccléſiaſtique qui pût donner à cette coutume le nom & la force d'une loi, & qu'il y a même pluſieurs églises, telles que celle de Weſtmiſter, où les exemples oppoſés ſont en fort grand nombre, il ſe trouva quelques ſeigneurs, qui, fâchés de voir les cendres de leurs parens & de leurs amis confondues dans des cimetières de campagne avec celles du peuple, entreprirent de forcer les eccléſiaſtiques à leur donner un lieu de repos plus

honorable. Ceux-ci, sans autre raison que l'habitude, insistèrent sur la méthode ordinaire, & ne se sentant peut-être point assez forts pour résister au pouvoir séculier, ils eurent recours dans plusieurs endroits à divers stratagèmes qui leur réussirent d'abord assez bien dans quelques bourgs du pays de Galles, où les seigneurs avoient obligé les ministres d'accorder la sépulture à quelques-uns de leurs parens : cette violence eut des suites qui répandirent la frayeur & l'étonnement dans toute cette partie de l'Angleterre. Heureusement que par le courage & l'adresse d'un gentilhomme du pays, l'artifice ne dura pas assez long-tems pour causer tous les effets qu'on en pouvoit craindre. Quelques ministres résolus de concert à ne rien épargner pour soutenir le droit de leurs églises, avoient trouvé le moyen de faire un miracle autant de fois qu'il en étoit besoin pour donner du crédit à leur cause. Le jour d'après un enterrement, on voyoit avec admiration le tombeau ouvert, & le cercueil dehors à quelque distance, comme si le ciel eût voulu déclarer par cet effet prétendu de sa puissance, qu'il n'approuvoit point ce que le ministre avoit condamné. Les plus incrédules avoient peine à résister au témoignage de leurs propres yeux, qui voyoient la terre dispersée, sans aucune marque qui pût leur faire soupçonner que

la malice humaine eût la moindre part à ce désordre. Le même accident étant arrivé plusieurs fois, & dans des lieux différens, il n'y eut presque personne qui ne prît parti pour les ministres, & qui ne craignît de s'attirer la vengeance du ciel, en manquant de soumission pour des preuves si éclatantes de sa volonté.

Cependant un gentilhomme de Carnarvanshire, qui ne put prendre bonne opinion de tous ces prodiges, attendit quelque occasion de les approfondir, & la trouva bientôt dans l'un des murs mêmes où l'on publioit qu'il en étoit arrivé quelques-uns de la même nature. Une personne de distinction y devant être enterrée dans l'église, malgré l'opposition ordinaire du ministre, il n'épargna point quelques sommes d'argent pour se la faire ouvrir secrètement aussitôt que l'enterrement fut fini, & il eut la constance d'y passer la nuit pour observer tous les événemens. L'obscurité l'empêcha d'abord de remarquer que la fosse s'ouvroit, & que la terre vomissoit en effet le cercueil; mais à peine le trou fut-il fermé, que la lumière qui se répandit aux environs, lui fit juger que les acteurs de la comédie n'étoient pas éloignés. Il s'approcha intrépidement de la fosse, où il apperçut un homme debout, qui achevoit d'arranger les choses autour de lui; & à la lumière de deux chandelles qui étoient au

fond du trou ; il découvrit le ministre , qui avoit le corps à demi-caché sous une espèce de voûte qui communiquoit à la fosse , & qui donnoit les ordres les plus convenables à son dessein. Il y auroit eu quelque imprudence à lui faire connoître sur le champ qu'il avoit un témoin si proche de lui , & peut-être y avoit-il même quelque danger ; ainsi le gentilhomme se retira sans bruit , & remit l'éclaircissement au lendemain. Ayant profité du reste de la nuit pour avertir les parens du mort , il ne manqua pas de se rendre le matin à l'église , où il trouva déjà le peuple en foule , qui considéroit avec admiration le nouveau prodige , & qui osoit à peine s'approcher de la fosse. Pour lui , que la crainte n'arrêtoit plus , il descendit aux yeux de tout le monde & se croyant fort assuré de ce qu'il y devoit trouver , il chercha d'abord le trou par lequel avoit vu passer la tête du ministre. Mais cette ouverture avoit été bouchée avec tant de soin que l'ayant cherchée inutilement , il ne lui resta point d'autre parti que d'aller droit à sa maison qui touchoit à l'église , dans l'espérance de trouver de ce côté-là l'entrée de la voûte. Il se fit assez bien accompagner pour ne craindre aucune résistance , & il n'eut pas besoin d'une longue recherche pour découvrir des traces du travail de la nuit. C'étoit en effet le ministre , qui , avec l

secours de quelques personnes intéressées au succès de ses vues, avoit profité de l'intervalle qu'on met toujours entre le trépas & l'enterrement d'un mort, pour disposer si favorablement la fosse, que par le moyen de quelques planches qui soutenoient le peu de terre sur laquelle on posoit doucement le cercueil, & d'un trou inférieur qui étoit assez grand pour contenir un homme robuste, rien n'étoit si facile que de pousser dehors & le cercueil & la terre nouvellement remuée qui le couvroit. Le fond de la fosse & le chemin creusé qui y conduisoit, avoient été rétablis du côté de l'église d'une manière capable de tromper les plus défiants & les plus curieux. Mais il avoit été impossible, dans un si court espace, de remettre tout dans le même ordre du côté de la maison.

Le chagrin du ministre ne mit personne dans ses intérêts, parce que la satisfaction qu'un chrétien peut trouver à choisir une église pour le lieu de sa sépulture, n'étant condamnée, comme on l'a dit, par aucune loi, il n'y avoit qu'une insupportable obstination qui pût porter les ecclésiastiques du pays à s'y opposer.



» dans l'éloge de M. Littre, peut se passer d'élo-
» quence, mais un médecin ne le peut guère.
» L'anatomiste n'a que des faits à découvrir
» & à exposer; mais un médecin éternellement
» obligé de conjecturer sur des matières très-
» douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures
» par des raisonnemens assez solides, ou qui du
» moins rassurent & flattent l'imagination des
» malades effrayés. Il doit quelquefois parler
» sans avoir d'autre but que de parler; car il a
» le malheur de ne traiter avec les hommes que
» lors précisément qu'ils sont plus foibles & plus
» enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie
» règne principalement dans le grand monde,
» & sur-tout dans une certaine moitié de ce
» grand monde qui occupe plus les médecins,
» qui fait mieux les mettre à la mode, & qui a
» souvent plus de besoin d'être amusée que
» d'être guérie. Un médecin peut agir plus rai-
» sonnablement avec le peuple; mais s'il n'a pas
» le don de la parole, il faut en récompense
» qu'il ait presque celui des miracles. »

Malgré toute la vérité de ces réflexions, le médecin anglois fut assez heureux pour réussir par une autre méthode. Un charlatan, dont il s'étoit fait suivre, & qui avoit l'usage de la langue aussi libre que son maître affectoit de l'avoir peu, employa quelques semaines à

répandre le bruit de ses merveilles. Lisbonne en fut rempli avant qu'elles fussent vérifiées par la moindre expérience. On se racontoit l'histoire de cent guérisons étonnantes qu'on attribuoit moins aux règles ordinaires de la médecine, qu'à quelque don extraordinaire de la nature; car pour combler le prodige, on assuroit qu'au lieu de se servir de ses mains pour tâter le pouls des malades, & pour les autres opérations du métier, il ne jugeoit des maladies que par la vue & l'odorat.

Ceux qui recoururent donc les premiers au médecin anglois, s'imaginèrent qu'ils n'alloient chez lui qu'à la suite d'une infinité d'autres, & regardèrent sa maison comme un lieu déjà fameux par quantité de miracles. Il avoit peu de peine à les satisfaire. Son silence perpétuel le délivroit de l'embarras de répondre. Après avoir examiné quelque tems les parties extérieures du malade, & les avoir flairées plusieurs fois, il prenoit une plume & du papier, sur lequel il écrivoit au hasard quelque recette de sa propre invention. Heureux qui s'en trouvoit mieux. Plus heureux ceux qui ne s'en trouvoient pas beaucoup plus mal. Mais comme la fortune se mêle de tout, il arriva qu'une personne de distinction fut guérie par cette voie d'une incommodité dangereuse. C'étoit une femme. Elle signala sa reconnoissance

par un présent considérable, & par des éloges continuels de son Esculape. Il n'en falloit pas davantage pour rendre la cour aussi crédule que la ville. Les richesses des deux Indes sortirent bientôt des coffres d'une infinité de vieux seigneurs, pour entrer dans celui du médecin.

Dans la crainte de se trahir lui-même par quelque parole involontaire, il n'admettoit jamais personne sans avoir eu soin de se remplir la bouche d'un morceau d'ambre, garni de pointes assez piquantes, pour le faire souvenir continuellement que son intérêt étoit de se taire. Il ne manquoit pas non plus de se boucher le nez, de peur d'être quelquefois forcé de distinguer trop bien les odeurs. Ces deux précautions, qui lui réussirent d'abord avec tant de bonheur, qu'en moins de six mois il se vit riche de dix mille moydors, furent néanmoins en quelque sens la cause de sa ruine. On en trouvera les circonstances encore plus plaisantes que celles de sa fortune.

Comme il ne se piquoit pas de continence, il passoit peu de nuits, sans se faire accompagner de quelque belle portugaise : mais ne pouvant s'armer alors contre les indiscretions de sa langue, il eut le malheur d'être aussi foible que Samson avec une fille aussi maligne que Dalila. Cette rusée lui entendit prononcer quelques paroles,

qui lui échapèrent sans réflexion ; & quoiqu'elle n'y comprît rien , parce qu'elles étoient en anglois , elle reconnut très-bien que c'étoient des mots articulés. Surprise d'un tel miracle , elle fit tout ce qui dépendoit d'elle pour le faire renouveler , & s'en étant assurée de plus en plus , elle l'attribua le lendemain à la vertu de ses charmes. L'associé du médecin , qui l'entendit badiner sur cette aventure , en craignit aussitôt les suites. Il en avertit son maître , & de concert , ils lui offrirent cent moydors pour l'engager au silence. Elle les accepta , mais bien résolue de violer le plutôt qu'elle pourroit tous les sermens qu'on avoit exigés d'elle.

L'histoire fut bientôt répandue dans tous les lieux où la réputation du médecin avoit pénétré. La plupart de ceux qui l'avoient vu , commencèrent à le regarder comme un imposteur. Quelques-uns néanmoins poussèrent la crédulité jusqu'à se persuader qu'il pouvoit lui être arrivé , comme à d'autres muets , de recouvrer tout d'un coup l'usage de la parole , & s'il eût tâché lui-même d'aider à cette erreur , il n'eût pas choisi le parti le moins prudent. Mais ne se défiant point assez de la fidélité de celle qui le trahissoit , il reprit son personnage ordinaire avec plus d'effronterie que jamais. Cette hardiesse irrita les dupes. Un jour qu'il étoit dans l'exercice de sa

béralités & à ses soins. Il eut d'elle un fils ,
 étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre
 enfant de son épouse. Toutes sortes de raisons
 le portoient à l'aimer. Cependant par un caprice
 extraordinaire , il le vit naître avec le dernier
 chagrin , & n'ayant point de meilleur ami que
 son frère , il lui fit confidence de sa peine. La
 réputation de sagesse où il étoit dans le monde ,
 & sur-tout la crainte de déplaire à son épouse ,
 avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnête-
 ment , faisoient son plus grand embarras. Heu-
 reusement l'aventure étoit encore secrète : mais
 la mort de sa maîtresse , qui suivit de fort près le
 bas de ses couches , & la difficulté d'enlever l'en-
 fant qu'elle avoit secrètement chez elle , alloient
 faire éclater le mystère , parce que les assiduités
 précédentes de sir Henri ne pouvoient manquer de
 le trahir. Ce fut dans cette extrémité que son
 frère s'offrit à le servir avec toute la générosité
 d'un véritable ami. Il lui promit de se faire passer
 pour le père de l'enfant , & de prendre aux yeux
 du public cette galanterie sur son compte.
 L'offre fut acceptée ; & comme il se trouve peu
 de gens qui se chargent volontiers de la honte
 d'autrui , cette supposition passa tout d'un coup
 pour une vérité constante.

Les amis de sir Henri , qui n'avoient pas ignoré
 les soins qu'il rendoit depuis long-tems à sa

BIZARRE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

SIR HENRI F...., descendu, dit-on, d'une famille françoise, qui passa en Angleterre sous le règne d'Edouard III, mourut à Welches en Suffex, où il étoit né. Etant sans enfans, son titre & ses biens passèrent à M. Charles Eversfield, qu'il avoit nommé son héritier universel, sans autre motif qu'une longue & tendre amitié. Avec le même désintéressement, il laissa cinq cens livres sterling qui devoient être employées à la construction d'un monument dans l'église de Westminster pour honorer la mémoire du duc d'Argyle. Ce seigneur étoit encore plein de vie, & sir Henri ne le connoissoit que par la renommée de ses vertus. Ainsi l'amitié & l'estime présidèrent seules à ce testament.

Mais l'admiration due à deux sentimens si nobles, se soutiendra-t-elle, après ce que l'on va lire ? Sir Henri avoit un frère qu'il avoit aimé long-tems avec une parfaite tendresse. Elle duroit encore, lorsqu'il conçut de la passion pour une jeune fille de son voisinage, qui résista peu à ses libéralités

béralités & à ses soins. Il eut d'elle un fils ,
étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre
enfant de son épouse. Toutes sortes de raisons
portoiént à l'aimer. Cependant par un caprice
extraordinaire , il le vit naître avec le dernier
chagrin, & n'ayant point de meilleur ami que
son frère , il lui fit confidence de sa peine. La
réputation de sagesse où il étoit dans le monde ,
& sur-tout la crainte de déplaire à son épouse ,
avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnête-
ment , faisoient son plus grand embarras. Heu-
reusement l'aventure étoit encore secrète : mais
la mort de sa maîtresse , qui suivit de fort près le
tems de ses couches , & la difficulté d'enlever l'en-
fant qu'elle avoit secrètement chez elle , alloient
faire éclater le mystère , parce que les assiduités
précédentes de sir Henri ne pouvoient manquer de
le trahir. Ce fut dans cette extrémité que son
frère s'offrit à le servir avec toute la générosité
d'un véritable ami. Il lui promit de se faire passer
pour le père de l'enfant , & de prendre aux yeux
du public cette galanterie sur son compte.
L'offre fut acceptée ; & comme il se trouve peu
de gens qui se chargent volontiers de la honte
d'autrui , cette supposition passa tout d'un coup
pour une vérité constante.

Les amis de sir Henri , qui n'avoient pas ignoré
ses soins qu'il rendoit depuis long-tems à sa

maîtresse, ne laissèrent pas de faire leurs réflexions sur un dénouement si peu attendu. L'aîné des deux frères avoit été l'amant. L'autre se trouvoit le père. Cette intrigue étoit si contraire aux règles ordinaires, qu'elle leur attira des railleries, d'autant plus libres, qu'on les croyoit innocentes. Sir Henri, toujours agité de sa première crainte, les expliqua tout autrement. Il crut remarquer dans son frère trop de mollesse à se défendre. Enfin, ses soupçons augmentèrent jusqu'à lui faire prendre le parti de ne le plus voir, & de rompre même avec lui fort brusquement, dans l'espérance de s'assurer autant contre lui que contre le public, parce qu'étant mal ensemble, il auroit plus de facilité à faire regarder la vérité de son aventure comme une calomnie. Il passa près de vingt ans dans cette disposition, sans se laisser fléchir par les efforts que l'autre fit continuellement pour se rétablir dans son amitié.

Cependant le jeune F.... ne croissoit pas plus en âge qu'en perfection de corps & d'esprit. Son oncle lui tenoit lieu de père; mais n'étant pas assez riche pour élever beaucoup sa fortune, il lui inspiroit du moins des sentimens conformes à sa naissance. Il ne cessoit pas même de lui faire espérer un bonheur inconnu, qui ne pouvoit lui manquer tôt ou tard : car sir Henri étant sans

enfants, son héritage devoit tomber naturellement à son frère, & celui-ci avoit perdu son épouse avec tous les fruits de son mariage. L'attente de l'oncle & du neveu fut entièrement trompée, par le choix que sir Henri fit de M. Eversfield, pour succéder à son titre & à la meilleure partie de ses richesses. L'oncle en conçut une douleur mortelle, qui le mit en peu de jours au tombeau. Il laissa à son neveu le peu de bien qu'il possédoit, & il lui découvrit, en expirant, toute l'histoire de sa naissance.

Ce jeune homme se flatta encore de tirer quelque avantage d'un tel secret. Il employa tous les efforts de la tendresse & de l'industrie pour ramollir le cœur d'un père qu'il n'avoit jamais offensé, & dont ses excellentes qualités le rendoient digne. Il lui fit connoître à la fin tout ce qu'il avoit appris de son oncle; mais cette ressource, à laquelle il n'eut recours qu'après avoir épuisé inutilement toutes les autres, acheva de ruiner toutes ses espérances. Il fut traité comme un imposteur. Sir Henri l'accabla d'injures, & lui défendit de paroître devant ses yeux. Cependant pour garder quelque espèce de bienfaisance à l'heure de sa mort, il le fit appeler, & le nommant son neveu, il lui fit présent de quelques terres d'un revenu médiocre, sous le seul titre de bâtard de son frère.

Un endurcissement si opiniâtre contre les plus tendres sentimens de la nature , auroit peut-être rendu le témoignage de l'oncle & du neveu fort suspect. Mais , outre l'honnêteté de leurs principes , reconnue de tous ceux qui les avoient vus familièrement , le Ciel permit , pour leur justification , qu'on retrouvât toutes les lettres que Sir Henri avoit écrites à sa maîtresse pendant son commerce avec elle. Le sens en étoit trop clair pour laisser le moindre doute sur la naissance de M..... F.... Mais le titre & les richesses qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature , n'en passèrent pas moins entre les mains d'un étranger,



ACCIDENT FUNESTE

ARRIVÉ EN ÉCOSSE.

ON connoît la fameuse muraille qui séparoit autrefois l'Angleterre de l'Ecosse, & dont il subsiste encore diverses parties, que le tems n'a pas même altérées. La force du ciment & la dureté des pierres ont persuadé aux habitans des lieux voisins, qu'elle n'a pas été bâtie sans le secours de la magie, & les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maisons, pour leur communiquer la même vertu. Un jardinier écossois, ouvrant la terre dans son jardin, qui avoit toujours été bien cultivé depuis plus de deux siècles, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisoit en caractères du pays, qu'elle étoit là pour la sûreté des murailles du château & du jardin, & qu'elle y avoit été apportée de la grande muraille, dont elle avoit fait autrefois partie ; mais qu'il seroit aussi dangereux de la remuer, qu'il y auroit d'avantage à la conserver toujours dans le même lieu. Le seigneur de la maison, moins crédule

que ses ancêtres, résolut sur le champ de la faire transporter dans un autre endroit, où son dessein étoit de la tenir exposée à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de la terre à force de machines, & l'on en vint à bout comme d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou, pendant que la curiosité y fit descendre, non-seulement le jardinier & plusieurs domestiques, mais les deux fils du gentilhomme, qui s'amuserent quelques momens à creuser encore le fond. La pierre fatale qu'on avoit négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce tems pour retomber au fond du trou, & écrasa par conséquent tous ceux qui s'y trouvoient.

Ce n'étoit que le prélude d'une aventure encore plus touchante. L'épouse de l'aîné des deux frères, jeune & mariée nouvellement, apprit le malheur qui venoit d'arriver. Elle courut au jardin avec le transport d'une amante qui n'a plus rien à ménager, elle y arriva dans le tems que les ouvriers s'empressoient de lever la pierre, avec quelqu'espérance de trouver un reste de vie aux malheureux qu'elle couvroit. Ils l'avoient levée à demi, & l'on s'aperçut en effet, à quelque mouvement, qu'ils respiroient encore, lorsque la jeune épouse perdant tout soin d'elle-même à cette vue, se jeta si rapidement sur le

corps de son mari, que les ouvriers, saisis de son action, lâchèrent malheureusement les machines qui soutenoient la pierre, & l'ensévelirent ainsi avec les autres.

Cet accident, vrai jusques dans les moindres circonstances, confirma plus que jamais la superstition des Ecoissois; car ils ne manquèrent pas de l'attribuer à la vengeance de quelque pouvoir établi pour la conservation du mur d'Ecosse, & de toutes les pierres qui en sont détachées. Les novellistes d'Angleterre tournèrent dans ce tems-là l'aventure en ridicule, par leur penchant naturel à relever toutes les *simplicités* de leurs voisins. Ils les nommoient *Blunders*, & prétendoient que cette sorte d'erreur est particulièrement propre à l'Ecosse. Mais il faudroit être exempt du défaut dont on accuse les autres, pour être en droit de leur en faire un reproche. Chaque nation n'a-t-elle pas ses chimères? Il y en a de communes à tous les hommes, & de particulières à chaque pays. Que chacun se consulte, on trouvera, suivant la pensée de la Mothe le Vayer, que le plaisir que l'on prend au récit des contes les plus insensés, tels que les aventures des Fées, de Lutins, de Chevalerie errante, de Loups-garoux, &c. vient d'une espèce de doute, si elles sont fausses, & souvent du désir qu'elles fussent vraies.

F A I T
S I N G U L I E R.

LE fait suivant suppose qu'on soit instruit l'origine maternelle des lords Stanley & Der qui descendent de l'ancienne maison des Bow une des plus illustres de l'histoire. Isabelle Latham, de qui tous les grands biens qui dans cette maison y sont venus, par son mariage avec sir John Stanley, étoit petite-fille d'un père qui n'avoit point eu d'enfans. Ceci paroît pour un badinage, si on n'ajoutoit autre chose qu'il avoit trouvé l'art de s'en procurer une autre voie toute nouvelle. Ayant remarqué qu'un aigle avoit fait son nid sur un chêne fort haut et fort épais dans son parc, il acheta secrètement d'une belle paysane un enfant nouveau né, et le porta pendant la nuit dans le nid de l'aigle. D'autres prétendent qu'il l'avoit eu de la même paysane. Le matin il le fit voir à sa femme et criant avec elle au miracle, il la fit consentir à l'adopter, comme un héritier qui leur étoit donné par le Ciel.

Les événemens de cette nature ne manquent

point de passer d'âge en âge. Un payfan de Latham, qui se trouvoit en Ecosse avec sa femme, & qui n'y avoit aucune ressource contre la pauvreté, se souvint de ce qu'il avoit entendu raconter mille fois dans son village, & sa femme ayant mis au monde une fille, il chercha un nid d'aigle, qu'il n'eut point de peine à trouver dans la haute Ecosse; il y porta sa fille, & répandit aussitôt le bruit de cette aventure, avec des circonstances qui la firent regarder comme un prodige. Les hauts Ecoffois, gens simples & crédules, se persuadèrent si bien que cet enfant n'avoit pas été enlevé & nourri par une aigle, sans quelque vue particulière de la Providence, qu'ils se crurent obligés de l'élever avec toutes sortes de soins, pour répondre aux desseins du ciel. Ils les expliquèrent même en leur faveur, & la superstition populaire ayant ajouté mille nouvelles circonstances aux premières, il n'y eut point d'espérances que les habitans du canton ne se crussent en droit de concevoir. Le payfan anglois en tira fort adroitement parti, non-seulement par l'éducation distinguée, & par l'espèce de culte que cette fausse opinion procura à sa fille, mais par la permission qui lui fut accordée pour un an de tirer un demi-schelling de tous ceux qui avoient la curiosité de voir le nid. La jeune fille de son côté répondit parfaitement aux soins

VENTURE PLAISANTE

D'UN MANUSCRIT.

manuscrit trouvé dans les papiers de madame Aubin, qui s'est fait connoître à Londres par quelques brochures, & par un talent singulier de prédication, donna lieu après sa mort à une aventure plaisante. Elle avoit été pressée un jour par des créanciers importuns, & se trouvant sans argent pour les satisfaire, leur avoit offert le manuscrit d'une histoire galante qu'elle étoit composée nouvellement, & qu'elle avoit promis de mettre au net. Ils l'avoient accepté, par crainte de ne rien obtenir de mieux, & n'étant point assez lettrés pour en connoître la valeur, ils ne s'étoient point hâtés de s'en défaire. Cependant, lorsque la mort de madame Aubin leur avoit ôté toute espérance d'être satisfaits autrement, ils convinrent de prix avec un libraire, & abandonnèrent le manuscrit en recevant l'argent. D'un autre côté, les héritiers de madame Aubin, qui avoient trouvé le même ouvrage dans ses papiers, & qui ignoroient peut-être qu'elle en avoit déjà fait, cherchèrent à le

vendre , & trouvèrent de même un libraire qui leur fit des conditions avantageuses. Deux presses roulèrent ainsi sur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres , & par hasard il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour , les deux libraires se rencontrèrent chez l'auteur d'une des feuilles périodiques du pays , chacun pour le prier d'annoncer la sienne. Ils n'eurent pas besoin d'une longue explication , pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur première idée fut de se croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient , & de se reprocher de la friponnerie. Ils se querellèrent , & passant bientôt des injures aux coups , l'auteur périodique perdit long-tems ses peines à les vouloir séparer. Enfin , les ayant rendus assez tranquilles pour s'expliquer raisonnablement , ils conçurent qu'ils s'étoient soupçonnés mal-à-propos , & que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuscrit. Ils jurèrent ensemble d'en tirer satisfaction , & ne perdant pas un moment , ils allèrent recommencer une scène aussi ridicule que la première chez les deux personnes qu'ils accusoient de mauvaise foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir , parce que l'héritier de madame Aubin avoit ignoré sa dette , & la manière dont elle y avoit satisfait , il s'en fallut peu que la querelle ne devînt sanglante

Entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La justice prit connoissance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une sentence qui ne pouvoit être favorable à quatre parties opposées. Enfin, comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté, les juges proposèrent aux libraires deux voies d'accommodement, dont ils leur laissèrent le choix; l'une, de s'associer pour les deux éditions, & de les vendre à profits communs; l'autre, de faire dépendre la propriété du manuscrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires, de sorte que celui qui auroit, dans un espace de tems borné, cette espèce d'avantage sur son adversaire, eût seul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit poussé avec trop de chaleur pour être capable d'une composition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux libraires se firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occasion où le succès sembloit assuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partisans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des divisions, tantôt des raccommodemens, se mêla de les réconcilier, & réussit mieux que

les juges. Ils avoient l'un une fille, l'autre un fils, qui se trouvèrent assez aimables pour ne pas s'arrêter aux raisons que leurs parens avoient de se haïr. Le mariage fut proposé par des amis communs. Il se conclut, & l'ouvrage de madame Aubin devint une partie de la dot.

CAPRICE RARE

D'UN

HOMME D'ÉTUDE.

MONSIEUR *Ravingthon*, anglois, homme d'esprit & de savoir, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son assiduité au travail étoit si constante, qu'elle sembloit promettre des fruits considérables. Sa délicatesse étoit si extraordinaire, qu'il ne laissoit rien passer sans critique, & plus sévère encore pour lui-même que pour autrui, il se ménageoit si peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre & de négligé de sa plume. A la vérité, cette rigueur de goût lui faisoit déchirer fort souvent le soir ce qu'il avoit composé pendant le jour. Mais les années d'un homme d'étude étant plus

longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens, on ne doutoit pas que tôt ou tard le public ne recueillît les fruits d'une si longue application. Ses amis lui marquoient quelquefois cette espérance. Il répondoit modestement. Enfin, sentant défaillir ses forces, peu de jours avant sa mort, il fit appeler ceux qui devoient être les dépositaires de ses dernières volontés, & leur déclara l'ordre qu'il vouloit mettre dans son héritage. Comme il ne parloit point de ses papiers ni de ses livres, on lui demanda s'il en avoit déjà disposé. Non, dit-il, mais chaque chose aura son tour. Deux jours se passèrent encore. Le troisième, qui fut celui de sa mort, il se fit apporter en présence des mêmes amis, trois manuscrits fort épais, qu'il prit entre ses mains, & qu'il regarda quelque tems avec tendresse. A la fin, rompant le silence par un profond soupir : « Voilà, dit-il, » les meilleurs amis que j'aie eus au monde, du » moins si le nom d'ami convient à ce qui nous » a tenu la compagnie la plus fidelle, & à ce » qui nous a causé le plus de plaisir. J'ai trouvé » de la douceur à les faire, de la douceur à les » perfectionner & à les lire. J'en trouve encore » à les voir. Il ne s'est pas passé un jour, depuis » plus de vingt ans que je n'y aie changé ou » ajouté quelque chose. Je ne veux point que

AVENTURES

» ce qui m'a été si cher , passe en d'autres mains
» que les miennes. Qu'on m'apporte du feu. »

Ses amis , surpris de son dessein , balançaient à le satisfaire. Il leur témoigna fort amèrement que ce refus l'offensoit : « Quoi , reprit-il , vous
» m'ôtez le droit de disposer de mon ouvrage ?
» Vous me refusez la seule consolation que je
» demande en mourant ? Apprenez que si la justice m'oblige de laisser mon héritage à ceux
» qui me survivent , parce que je l'ai reçu de
» ceux qui m'ont précédé , elle me permet
» d'emporter ou de faire périr avec moi ce qui
» n'a de lien ni de relation avec personne , enfin
» ce qui ne doit son être & sa naissance qu'à
» moi. J'en suis le maître absolu , comme le roi
» l'est de ma fortune , & le Ciel de ma vie. Ma
» volonté s'exécutera , où je me plaindrai jus-
» qu'au dernier soupir de la violence qu'on me
» fait. » En prononçant ces paroles avec beaucoup d'agitation , il serroit ses livres entre ses bras , sans vouloir permettre qu'on en lût même les titres ; & il protesta que rien n'étoit capable de le faire changer de résolution. La crainte d'avancer sa mort , qui ne paroissoit guère éloignée , l'emporta sur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuscrits furent consumés par les flammes , & M. Ravingthon mourut content quelques heures après.

AVENTURES

AVENTURES

D'UN

JEUNE GÉNOIS.

UN jeune génois quitta sa patrie pour aller visiter les principales villes d'Italie. S'étant arrêté d'abord à Livourne, il y passa quelque tems parcourir la ville, pour satisfaire sa curiosité. Rien ne le frappa si sensiblement que la vue d'une multitude de Turcs captifs, que les habitans prenoient ou achètent sur mer, & qu'ils emploient à toutes sortes de manières à leur service, quoiqu'avec moins de rigueur que les Turcs n'entretiennent avec leurs esclaves chrétiens. Le génois touché de leur misère, fit quelques légers présents à ceux que le hasard lui fit rencontrer, & leur donna d'autres marques de compassion. Peu de jours après, il fit attention qu'un de ces malheureux s'arrêtoit vis-à-vis des fenêtres de sa chambre, comme s'il eût été accablé de fatigue, & que n'apercevant personne, il s'asseyoit à terre d'un air triste & languissant. Il l'observa sous cette posture, & la bonté de son caractère porta même à se cacher derrière son rideau,

B b

pour s'attendrir plus long-tems par ce spectacle. Le visage consterné du turc, ses soupirs, quelques larmes qu'il voyoit couler de ses yeux par intervalles, lui firent croire que son sort étoit plus triste que celui de ses pareils, ou qu'il étoit né dans une condition qui le lui rendoit plus sensible. Par le même sentiment de pitié qui l'avoit saisi d'abord, il le fit appeler, & lui ayant offert une aumône, il lui demanda de quelle manière il étoit tombé dans l'esclavage. La réponse du malheureux turc commença d'un ton assez tranquille; mais lorsqu'après avoir confessé en général qu'il étoit né quelque chose, & que c'étoit un malheur de fortune qui l'avoit fait tomber entre les mains des chrétiens, il fut pressé d'une manière tendre de s'expliquer davantage, son cœur s'ouvrit avec violence, & fit passage à une infinité de sanglots. Un père à l'extrémité de sa vie, une épouse adorée, quatre aimables enfans, & une fortune des plus douces, qu'il avoit perdue avec sa liberté, tous ses malheurs enfin se présentèrent à sa mémoire, & le récit qu'il en fit au génois, le toucha lui-même jusqu'aux larmes. Il avoit été pris dans un voyage qu'il faisoit vers quelque île, pour aller rendre les derniers devoirs à son père expirant; & ses maîtres l'avoient vendu à un marchand de Livourne.

Le jeune génois ajouta quelques pièces d'argent à sa première aumône, en lui souhaitant une meilleure fortune. Cependant étant demeuré seul, sa générosité naturelle le sollicita à faire quelque chose de plus pour la consolation de cet étranger. Il s'informa quel prix l'on mettoit ordinairement à la rédemption des captifs; il crut le pouvoir fournir, en retranchant quelque chose à ses plaisirs, & sans perdre un moment; il s'employa avec tant de succès auprès du marchand, qu'il obtint ce qu'il désiroit pour la somme de cent quarante ducats. Il se réserva la satisfaction d'annoncer lui-même cette nouvelle au captif. Elle fut reçue avec transport. Le pauvre turc lui baïsa mille fois les pieds, en l'appelant son dieu & son sauveur; & lui protesta que son premier soin, en revoyant sa famille, seroit de lui faire compter à Livourne, ou à Gênes, le décuple de sa rançon. Non, lui dit le génois, je vous ai rendu service sans intérêt, & je m'en crois déjà trop bien payé; mais si vous vous croyez obligé à quelque reconnaissance, je vous prie de l'exercer dans votre patrie envers quelques-uns de ces malheureux chrétiens qui y gémissent dans l'état d'où vous sortez. Tâchez d'en choisir un qui mérite votre attention, & traitez-le comme vous souhaiteriez de me traiter moi-même. Le turc

s'y engagea par mille sermens, & quitta Livourne en bénissant son bienfaiteur.

D'autres soins occupèrent le voyageur génois pendant la suite de son voyage. Il se rendit à Venise, après différentes courses. Ses inclinations tendres l'y retinrent plus long-tems qu'il n'avoit prévu. La nièce du correspondant de son père, chez lequel il étoit logé, le toucha si sensiblement, qu'il forma le dessein de l'épouser. Elle étoit fille d'un marchand maltois, qui étoit retourné dans son île, après l'avoir emmenée chez son frère à Venise. Le parti n'ayant rien que de fort avantageux pour lui, il écrivit à Gènes, d'où il reçut aussitôt le consentement de son père ; & de concert avec l'oncle de sa maîtresse, il résolut d'aller célébrer son mariage à Malte. Ils s'embarquèrent tous trois dans les plus douces espérances. Un vent favorable les porta jusqu'à la vue de Malte. Ils croyoient toucher au port, lorsqu'un corsaire turc qui cherchoit sa proie, fondit sur leur vaisseau, & le prit sans résistance. Ils furent conduits sur le champ à Smirne, où leur sort devoit être d'entrer dans les chaînes des Turcs, & d'y mener une vie misérable dans l'esclavage.

On ne tarda point à les produire dans le lieu où se fait la vente des esclaves, avec la triste parure de leur nouvelle condition. On imagine

allez leur tristesse & leurs pleurs dans ces circonstances. Tout cela se suppose sans peine dans un riche marchand de Venise, dans un jeune homme passionné, & dans une fille de dix-huit ans qui n'alloit pas malgré elle à ses noces. Divers turcs, divers habitans de Smirne le présentèrent pour les acheter. La jeune fille fut enlevée la première. La consternation de l'amant à cette funeste séparation, ne peut s'exprimer. Perdre en peu de jours sa fortune, sa liberté & sa maîtresse, c'est ressentir tout à la fois trois coups, dont chacun peut passer tour à tour pour le plus cruel de tous les malheurs. Si l'on suppose que la dernière de ces trois pertes empêche un amant d'être sensible aux deux autres, c'est donner à son amour le dernier degré d'impétuosité, & par conséquent rendre encore plus terrible la douleur de s'en voir arracher l'objet. Ajoutez que le turc qui acheta la jeune maltoise, étoit lui-même un jeune homme qui parut charmé d'elle au premier coup d'œil, & qui se retira comme en triomphe avec une si belle proie.

Le triste génois s'abandonnoit donc au désespoir, lorsqu'il se vit marchander lui-même par un turc, qui paroissoit content de sa taille & de sa jeunesse. Ces infidelles ne ménagent pas plus un esclave chrétien, que nous un cheval :

de sorte que le jeune homme tenant la baissée dans l'accablement de sa douleur, & s'attendre de se la voir hausser rudement, donner la liberté de considérer son visage. pendant le turc qui examinoit sa figure, se tenta de lui lever le menton avec beaucoup de douceur. Un seul coup d'œil lui fit reconnoître dans cet esclave son libérateur de Livourne. C'étoit ce même turc que le jeune génois délivré de ses chaînes quatre mois auparavant. L'étonnement lui coupa d'abord toute expression ; il n'en croyoit pas ses yeux ; il leva plusieurs fois les mains au ciel pour attester son propre & tout ce qu'il avoit jamais révérendé. Enfin cœur gros de tendresse & de joie, dans un transport inexprimable de reconnoissance, il se fit à la vue de tout le monde, aux pieds du bienfaiteur ; il s'écria, en les embrassant : meilleur de tous les chrétiens ! ô le plus & le plus généreux de tous les hommes ! donc à vous-même que le ciel me met en état d'offrir mes biens, ma vie, & tout ce qui est de plus précieux ! Tout vous appartient. Soyez mon maître à Smirne. Je suis à vous, comme j'étois au marchand de Livourne.

Ces caresses touchantes qui durèrent fort peu de tems, causèrent une étrange surprise à tous les autres turcs. Le bruit s'en répandit dans la

Quelque sensible que le génois pût être à une âveur si inespérée de la fortune, ses premiers soins ne tombèrent point sur lui-même, ni sur tout ce qui l'environnoit. Il confessa au turc, en deux mots, que sa rencontre étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais ce n'est point la liberté que je vous demande, c'est la vie. Je la perds, si vous ne trouvez le moyen de me rendre ma maîtresse : un de vos jeunes turcs me l'enlève ; je ne veux point de la vie, ni de la liberté sans elle. Le musulman, après s'être informé au maître des esclaves de ce qui s'étoit passé, se rapprocha plus satisfait encore qu'auparavant. Il lui dit qu'il n'avoit plus rien à léférer au monde, puisqu'il pouvoit non-seulement lui rendre la liberté, mais le rejoindre sur le champ à ce qu'il aimoit. C'étoit son propre fils qui avoit acheté la jeune fille maltoise pour le service de sa mère. Cet heureux achat étoit l'occasion dont le ciel s'étoit servi pour le conduire au marché, parce qu'en voyant arriver chez lui l'esclave chrétienne, il avoit demandé à son fils s'il restoit d'autres chrétiens à vendre, & que sans le dessein qu'il entretenoit d'en délivrer quelques-uns, suivant la promesse qu'il avoit faite à Livourne, il s'étoit hâté de se rendre au marché des esclaves.

Deux événemens si extraordinaires furent ad-

mirés de tous les habitans de Smirne, & les turcs n'y parurent pas les moins sensibles. Il restoit à délivrer le marchand de Venise, qu'on n'eut pas de peine non plus à retrouver. Le bon esclave de Livourne paya libéralement le prix qui fut demandé, & remplit tous les autres devoirs avec une ouverture de cœur & une générosité dignes du christianisme. Les deux amans quittèrent l'Asie avec leur oncle, & tous ensemble allèrent goûter dans leur patrie un bonheur d'autant plus sensible, qu'il suivoit de rudes traverses.

AVENTURE

D'UNE

JEUNE IRLANDOISE.

DEPUIS plus d'un siècle que les anglois ont achevé de conquérir l'Irlande, il paroît incroyable qu'il y reste encore des traces profondes d'idolâtrie, & que le zèle des vainqueurs, qui s'est étendu jusqu'au nouveau monde, manque, si l'on ose parler ainsi, d'ardeur à leur porte. N'est-ce pas fort mal entendre le précepte de la charité du prochain, qui semble demander

les premiers soins pour les plus proches , ou qui ne permet pas du moins qu'ils soient absolument négligés ? Ceux qui douteroient que le christianisme soit encore inconnu ou rejeté dans plusieurs cantons de l'Irlande , outre les éclaircissemens qu'ils peuvent chercher là - dessus dans les historiens de cette île , n'ont qu'à lire encore l'aventure suivante pour en être convaincus.

La beauté est si commune parmi les femmes d'Irlande , que pour s'attirer une admiration extraordinaire , il faut qu'elle ressemble aux plus brillantes descriptions de nos romans. Les naturalistes attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air , que défend l'île dans toutes les saisons , de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raisons moins faciles à expliquer , il arrive aussi fort souvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que les villes ; & l'innocence des sentimens étant d'ailleurs dans toutes sortes de pays le partage des lieux champêtres , on peut regarder une belle payfanne d'Irlande , comme ce qu'il y a au monde de plus séduisant , par les charmes naturels de l'esprit & du corps. Il leur manque , à la vérité , de la politesse ; mais si c'est une qualité que la nature ne donne point , elle met dans les femmes de tous les pays une si heureuse disposition à l'acquérir , que l'art & l'usage en font

l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occasion.

Qu'on se figure donc à présent une jeune irlandaise, plus charmante encore que celles dont on vient de donner l'idée; née à la campagne, où depuis long-tems on n'avoit rien vu de si beau qu'elle; idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ses idoles, & zélée jusqu'à l'excès pour les anciennes superstitions de sa famille. Elle vivoit fort tranquille dans un village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune lord, par la mort de madame la duchesse de Tirconnel. Ce seigneur aimoit passionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vu maître d'un canton d'Irlande assez étendu, que, suivant l'exemple de ses pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ses plaisirs. On lui avoit amené plusieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait presser long-tems pour consentir au sacrifice de leur honneur; mais ceux qu'il avoit chargés de cette misérable commission, sollicitèrent vainement *Anna Kiill*; c'est le nom de notre héroïne. Le portrait qu'ils faisoient d'elle, l'ayant enflammé jusqu'à le conduire en Irlande, pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée aussi belle qu'on la représentoit, mais plus inflexible qu'il ne se l'étoit figuré. Ses offres & ses caresses n'avoient pas fait plus d'im-

pression sur elle que son rang, quoiqu'un seigneur anglois trouve rarement de la résistance en Irlande avec de si fortes armes.

Sa passion, qui n'étoit dans son origine qu'un effet du libertinage, devint si sérieuse & si violente, qu'il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. C'étoit un ancien usage en Irlande, que pendant l'assemblée du parlement qui se tient à Dublin, les femmes, dans les villes de province, & même dans les campagnes, formoient, à l'imitation des hommes, une assemblée de leur sexe, à laquelle elles donnoient aussi le nom de parlement. Les histoires du pays rapportent milles circonstances agréables de cette institution, qui, sous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui se glissoient dans les usages de leur sexe, produisoient autrefois des fruits beaucoup plus importants pour la société, en servant à l'union des familles dans chaque partie de l'état, & par conséquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de religion & de politique ont divisé jusqu'aux moindres hameaux, en cabales & en factions, toutes ces heureuses coutumes ont disparu avec le bonheur de ceux qui les observoient. Cependant, l'ombre s'en conserve encore au milieu même de la division, par le soin que les femmes de chaque parti ont toujours eu

...ne n'avoit eu rom jusqu'alors de l'...
...age, il crut qu'il étoit tems de :
...er, & qu'après ce qu'elle lui avoit
...ans la statue, elle passeroit sur le re:
...elle verroit son malheur sans remèd
...espérance lui coûta cher. Il se démasc
...à peine l'eut-elle remis, que soit ve
...honte d'avoir été trompée, elle se je
...avec le dernier transport, & elle lui fit
...mille endroits le tranchant de ses ong
...emportement ne diminua point par l
...qu'on fit pour l'arrêter. Se voyant ret
...plusieurs personnes, & perdant l'espo
...venger de celui qui l'avoit outragée, el
...sa fureur contre elle-même. Elle s'effo
...cessivement de s'étrangler, de se cass
...contre le mur, de s'étouffer en rete
...haleine; enfin, elle se porta à tant d'ex
...milord... effrayé de ce spectacle. &

le quitter sur le champ l'Irlande , pour retourner promptement à Londres. Il laissa ordre à ses gens de réparer le désordre , à quelque prix que ce fût , & ils vinrent à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralités & de pensions.

AVENTURE

EXTRAORDINAIRE

D'UNE ÉCOSSOISE.

DANS la province de Lothian , en Écosse , une dame qui faisoit sa demeure à la campagne , & qui n'avoit qu'une fille , se trouva tout d'un coup grand-mère par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faisoit rechercher en mariage depuis cinq ou six ans par tout ce qu'il y avoit de personnes riches dans le canton ; mais quoiqu'elle n'eût point encore passé sa vingtième année , elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal , tant d'attachement pour sa mère , & tant d'amour pour la solitude , qu'elle faisoit perdre à tous les amans l'espérance de gagner son cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée jusqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'a-

vant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre sexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de son voisinage ne lui déplaît pas. Mais ses inclinations avoient changé tout d'un coup, sans qu'on en pût trouver d'autre raison que la maturité de son esprit. Elle ne paroissoit plus goûter de plaisir qu'avec sa mère, dont elle étoit aimée tendrement, ou seule dans son appartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais personne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec sa mère, elle fut saisie de quelques vapeurs qui la firent tomber sans connoissance. La vieille dame n'ayant rien de propre à la secourir, se souvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans sa chambre; & dans l'embarras pressant où la mettoit l'absence de ses domestiques, elle prit la clef dans la poche de sa fille, & monta seule à son appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que personne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aisément ce qu'elle étoit venue chercher; mais tandis qu'elle se donnoit beaucoup de mouvement, elle entendit le son de quelques paroles qui paroissent sortir du cabinet. La surprise & la curiosité lui firent ouvrir aussi-tôt la porte. Le son de la même voix se fait encore entendre. Elle ouvre
une

une grande armoire , qui étoit le seul endroit d'où il pût partir ; elle y trouve un enfant de cinq ans , beau comme un ange , qui donna des marques d'une horrible frayeur à sa vue , & qui lui causa la dernière surprise à elle-même.

Cependant , étant rappelée par le danger de sa fille , elle se hâta de retourner à son secours. Ce soin étoit déjà inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'escalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureusement quittée , elle étoit défiée , en revenant à elle , que sa mère ne fût montée à son appartement , & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner , lui avoit fait retrouver assez de force pour la suivre aussi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroissant devant elle. Cette bonne mère , qui l'aimoit plus qu'elle-même , lui témoigna d'abord sa joie de la voir rétablie : mais la découverte qu'elle venoit de faire étant présente à son imagination , elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une p... si secrète de son cabinet.

Les vapeurs furent sur le point de la reprendre à cette question. Il falloit répondre ; & dans des circonstances si imprévues , le déguisement est bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu simple & sans détour. Les larmes aux yeux , elle se jette aux genoux de sa mère , lui avoue que

l'amour, qui en fait accroire si facilement aux jeunes personnes, avoit causé un étrange désordre dans la maison. « Il y avoit cinq ans, » qu'un jeune homme du voisinage avoit fait » connoissance avec elle. Il lui paroissoit si » doux, si discret, qu'elle n'avoit pu s'empêcher » d'avoir de l'inclination pour lui. Au reste, » cela s'étoit passé avec tant de ménagement » pour l'honneur de sa famille, que personne » n'avoit jamais rien su de leur intelligence. Le » jeune homme ayant appris d'elle l'état où elle » se trouvoit, en avoit conçu tant d'épouvante, » qu'il avoit quitté la maison de son père, & » s'étoit enfui sans doute dans les pays étrangers. Elle n'avoit point entendu parler de lui » depuis ce tems-là. Mais quelle avoit été sa » désolation, de se trouver abandonnée à elle-même dans l'état où il la laissoit ! Enfin, n'osant » se confier à personne, elle avoit caché le fruit » de cet amour, & c'étoit ce même enfant qu'elle » tenoit ainsi renfermé depuis ce tems-là. »

Un récit si peu attendu, pensa faire mourir la mère de surprise & de saisissement. Cependant, étant un peu consolée par l'espérance que cette aventure ne seroit jamais connue de personne, elle exhorta tendrement sa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de sa faute. Mais elle lui fit aussi-tôt mille questions sur la manière

Dont elle avoit pu élever ce fils. Jusqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé ensuite à vivre de pain & de vin de Canarie, parce que c'étoient les seuls alimens qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes fortes de commodités ; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ses cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que sa mère, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilièrent si parfaitement la mère avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entre elle & son petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être complète aussi long-tems qu'il faudroit faire un mystère de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune Théodore (c'étoit le nom de l'amant) dans la pensée que si c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne se feroit pas presser pour revenir, lorsqu'il seroit assuré d'être bien reçu de la mère, & d'épouser la fille. Elles réussirent plus facile-

liciter par les voies ordinaires de l'amour, & pouvant lui faire espérer avec vraisemblance devenir son épouse, il lui promettoit le plus ardeux sort du monde, en qualité de maîtresse. En piqué de sa résistance, il la menaça un jour faire payer ses mépris bien cher à toute façon. Il savoit à quel point les péruviens sont frappés par leur misère commune, & rien ne se présentant plutôt à son esprit que l'attachement qu'ils ont pour leurs livres, sur-tout depuis qu'ils ont vu qu'on a pensé plusieurs fois à les leur ravir, jura dans un mouvement de colère qu'il alloit commencer par un ordre absolu de les mettre au feu jusqu'au dernier. Une menace si terrible fut répandue en un moment dans toutes les familles. La belle péruvienne se trouva accablée sitôt des reproches de toute la nation, & ses parents même furent les premiers à la presser de se rendre. Cependant, son père & les chefs les plus graves s'assemblèrent secrètement pour délibérer. Le résultat des opinions fut d'interroger d'abord la fille, pour savoir d'elle par quel motif elle s'obstinoit à rejeter la passion du jeune homme. Si c'étoit sagesse & zèle pour l'honneur de la vertu, on résolut de sacrifier non-seulement ses livres, mais la nation même, s'il étoit nécessaire; au lieu que si c'étoit caprice, ou autres raisons de la même légèreté, on régla

duement avec elle, ne purent d'une résistance si extraordinaire, ne meilleure idée de sa vertu. Ils gés de faire alors pour elle tout ce cru lui devoir en la supposant ver- rendirent en foule au palais, & par fort touchant, dans lequel ils offroient leurs livres & leurs vies même pour l'honneur d'une fille qu'ils estimoient ces deux biens, ils réveillèrent si heu- ent sa générosité, qu'il la remit sur le entre leurs mains, en comblant leur de louanges & de bienfaits.

VENTURE

SINGULIÈRE

DUCHANT UN TRÉSOR.

habitant de Basra, nommé *Aboulcasem*, bit d'un trésor immense, dont il étoit devenu leur par diverses aventures : il en ignoroit ine; & celui de qui il l'avoit reçu, le tenant éritage de famille, n'avoit pu lui donner sus aucune lumière. Il en faisoit un usage &

pouvoir, & de la princesse sa fille, qui paroissoit écouter respectueusement ses ordres. Aux pieds du trône étoit une table d'ébène, sur laquelle on lisoit ces paroles en lettres d'or : « Toutes ces » richesses ne sont proposées que pour l'admiration & pour l'usage ». Elles firent comprendre au prince qu'il entreprendroit inutilement de pénétrer un spectacle dans lequel il trouvoit autant d'obscurité que de magnificence. Il souffrit qu'Aboulcasem lui mît, pour se retirer, le même bandeau dont ses yeux avoient été couverts en venant, & le simple souvenir de ce qu'il avoit vu lui paroissant suffire pour le combler de satisfaction, à son retour il publia ce qu'il ne pouvoit encore se laisser d'admirer.

Mais ce qui paroîtra beaucoup plus surprenant, c'est que les dames de Basra, excitées par les merveilles qu'elles entendoient publier du trésor d'Aboulcasem, souhaitèrent aussi de voir un spectacle si rare, & demandèrent cette satisfaction comme à l'envi. S'il ne l'accorda point sans distinction, il ne la refusa pas du moins à celles qui lui marquèrent cette curiosité avec assez de modestie & de politesse, pour lui faire juger qu'il ne paroïsoit rien de condamnable dans leur motif. Cependant il leur fit observer les mêmes mesures qu'au prince à qui il avoit accordé la même faveur : c'est-à-dire, qu'ayant les yeux couverts

d'un bandeau qu'il leur ôtoit en arrivant au trésor, elles alloient jouir quelques momens avec lui du spectacle qu'il leur accordoit, & qu'aussi charmées de sa complaisance que des prodiges qu'elles avoient vus, elles en conservoient du moins des images assez amusantes pour trouver beaucoup de douceur à s'en entretenir, & pour en faire goûter à ceux qui étoient curieux de les entendre.

E X C E S S I V E

C R É D U L I T É

D'UN ROI DE PERSE.

UN des derniers rois de Perse devint si amoureux d'une circassienne, nommé Alida, qu'en ayant fait sa maîtresse absolue, il s'engagea par serment à ne lui jamais rien refuser. Elle tira tous les avantages qu'elle put s'imaginer de la foiblesse de son amant; & chaque jour lui fit naître des occasions de satisfaire son avarice, son ambition & tous ses caprices. Pendant l'exercice de son pouvoir, un marchand d'Europe qui lui avoit vendu quelques bijoux précieux, & qui avoit besoin de sa protection à la cour pour d'au-

lui fit présent d'un petit chien
à qui l'on avoit appris à danser
des danses extraordinaires. Alida devint
amoureuse de cet animal que le Sophi l'étoit d'elle;
le Sophi étoit qu'il ne pût lui parler &
à toutes les expressions tendres qu'elle
lui faisoit en le caressant. Un de ses eunuques
fut chargé qu'elle pouvoit se procurer la satisfaction
qu'elle desiroit, & qu'un philosophe de la nation,
nommé Hali, qui faisoit son séjour dans un fau-
bourg d'Isphahan, étoit capable d'apprendre la
langue persanne à un chien, aussi parfaitement
qu'à une créature humaine. On appelle Hali, &
lors examiner si l'éloge qu'on avoit fait de son
savoir étoit vraisemblable, on lui donne ordre
de commencer dès le lendemain ses leçons. En
vain protesta-t-il qu'on vouloit l'engager dans
une entreprise ridicule & impossible. La seule
réponse qu'il obtint, fut que tel étoit l'ordre du
roi, & qu'il ne falloit point répliquer. On lui
accorda trente jours, à l'expiration desquels on
lui fit envisager une grosse récompense, ou la
mort si le chien ne parloit pas. Hali prit l'ordre du
roi pour un artifice de ses ennemis, & pour un
piège qu'on tendoit à sa vie. Il communique son
embarras à son fils aîné, jeune homme de vingt
ans, qui joignoit à beaucoup d'esprit & d'excel-
lentes qualités, des manières fort engageantes, &

me douceur de caractère qui répondoit admirablement aux grâces extérieures de sa figure. Mirza (c'étoit son nom) fondit en larmes en apprenant le danger de son père ; mais revenant bientôt à lui , il l'assura qu'il trouveroit un moyen de lui faire éviter son malheur.

Il le pria de le présenter le lendemain au chef des Eunuques , sous le nom de sa fille , & comme une jeune personne qu'il avoit élevée avec tant de soin dans la pratique de son art , qu'elle se chargeoit , au risque de sa propre vie , de satisfaire aux volontés du roi. Hali regarda son fils avec étonnement , & ne doutant point qu'il ne lui parlât par l'inspiration du prophète , il ne fit pas difficulté de se rendre à ses desirs. Le jour suivant , Mirza , déguisé en fille , fut conduit à l'eunuque , qui l'introduisit dans l'appartement d'Alida. Il y soutint si adroitement son rôle , qu'avant la fin du mois on raconta dans le serrail que la fille du philosophe avoit appris au petit chien , non-seulement à parler , mais à parler avec toute la sagesse d'un homme , & à faire des réponses fort justes à toutes sortes de questions. Le roi voulut s'assurer de ce prodige. Il fit une visite à sa maîtresse , qui ne balançoit point à lui en confirmer la vérité. Elle lui présenta le chien , en ordonnant à ce petit animal de donner des preuves de son savoir , c'est-à-dire , de répondre avec res-

enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrètement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis; non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je fais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venoit que de ma tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquille après ce discours. Toute sa famille le devint comme lui, & sans être sauvé de la misère, ils retrouvèrent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans sa femme & dans ses enfans qu'un effet de son exemple. Pour lui dont la tranquillité décidoit ainsi de celle des autres, il devoit la sienne à deux résolutions qu'il avoit formées sur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce soit la grâce ou sa seule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjoncture, il suffit que le parti qu'il embrassa soit digne de la plus parfaite philosophie, & qu'il paroisse venir extérieurement de cette source.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoient plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut

rie arrêtée par quelques créanciers. A peine
 l cent pistoles de ce qu'il eut de reste. Il
 quitta secrètement la ville avec sa famille & cette
 me. Au lieu de prendre le chemin de Paris,
 ame son épouse s'y attendoit encore, il prit
 d'une province voisine, & dès le premier
 urg où il se crut inconnu, il quitta ses habits
 r en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il
 faire la même chose à son épouse & à ses enfans.
 qu'il a plu à la fortune, leur dit-il, de changer
 re condition, il faut porter la marque du sort
 uel nous sommes condamnés. Tâchons d'en
 ndre aussi les sentimens. Ayant continué sa
 te, il arriva dans un grand village, qui lui
 ut fort propre au dessein qu'il avoit médité. Il
 a une cabane dans l'endroit le plus écarté,
 cun petit champ & quelques arpens de vignes.
 r mit des meubles conformes au lieu. Vous
 vez offert, dit-il à sa femme, de travailler
 c vos enfans pour mon entretien : il n'est pas
 e que je vive du travail d'autrui. Nous travail-
 ns chacun de notre côté pour notre subsistance
 mune. Mes fils partageront mon travail, &
 s ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant
 lques larmes qui couloient de ses yeux : Si
 royois, ajouta-t-il, que ces pleurs marquas-
 t votre répugnance pour le genre de vie que
 vous fais embrasser, je vous offrirois à moi

Il ne lui restoit qu'une sœur à peu-près de son âge, qui demouroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit sa seule consolation. La tendresse qu'elle avoit pour lui la faisoit entrer dans ses peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette manière de le consoler flattoit sa douleur, & la lui rendoit du moins plus supportable. Elle s'appercut plusieurs fois qu'il rentroit au logis à la pointe du jour, quoiqu'il ne se fût point ouvert à elle des raisons qui le faisoient sortir pendant la nuit. Un peu de curiosité, jointe à l'affection, la porta à veiller plus tard ; & l'entendant partir vers minuit, elle eut la hardiesse de le suivre à quelque distance, jusqu'au lieu qu'il visitoit si régulièrement. C'étoit le cimetière où son épouse étoit enterrée. Il y passoit quatre ou cinq heures sur sa fosse, & ne ménageant rien, parce qu'il ne se croyoit entendu de personne, sa piété & son amour se satisfaisoient successivement, par les prières touchantes qu'il adressoit à Dieu, & par les termes passionnés avec lesquels il conjuroit son épouse de l'appeler promptement après elle.

Quelque tentation que sa sœur eût de l'interrompre, elle fut arrêtée par l'attendrissement de son propre cœur, autant que par la crainte de lui déplaire. Elle n'osa même lui parler le lendemain de tout ce qu'elle avoit entendu ; mais le

voyant continuer de faire chaque nuit le même voyage, elle prit la résolution de le suivre constamment, comme elle avoit fait la première fois. Il se passa quelques semaines. Les entretiens qu'elle avoit pendant le jour avec lui, devinrent beaucoup plus tristes. Quoiqu'ils affectassent tous deux de garder le silence sur la cause immédiate de cette nouvelle tristesse, leurs regards & leur contenance les trahissoient. Ils paroissoient entendre ce qu'ils avoient quelque honte de se dire; & cette communication secrète de sentimens & de pensées, avoit l'effet d'un poison lent qui agissoit de plus en plus sur leur imagination.

Etant une fois dans leur exercice nocturne, assez proche l'un de l'autre, mais cachés par l'obscurité, le frère, dans l'ardeur de ses prières & de ses soupirs, crut appercevoir son épouse qui sortoit du tombeau, & qui venoit lui accorder la faveur qu'il demandoit depuis si long-tems, d'être délivré de la vie. C'étoit bien assez pour augmenter les transports, jusqu'à les rendre mortels. Il adressa aussi mille expressions tendres au fantôme que son imagination lui représentoit, & son ame fit tant d'efforts pour se hâter de le joindre, qu'elle se dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort sur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, disoit-il, pour le recevoir.

Sa sœur jugea par ses dernières paroles, & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vu le fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frère ; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeler les premiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle-sœur ; & sans assurer qu'elle l'eût vue, elle ou son fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose incontestable ; de sorte que le peuple de Shropshire est persuadé que madame Garey est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son époux.



AVENTURE UTILE.

UN gentilhomme , avancé en âge , & marié depuis quelques mois à une jeune femme dont la fidélité lui devint suspecte , s'étoit mis dans la tête de se faire séparer d'elle , & de la renfermer dans un couvent. Toutes les instances de ses parens , qui craignoient cet éclat pour leur propre honneur , n'ayant pu le faire changer de résolution , il porta l'affaire au parlement de sa province. Il sollicita puissamment , & n'épargnant pas plus son bien que ses peines , il engagea sa meilleure terre pour fournir aux frais des procédures. La dame choisit pour son défenseur un avocat célèbre , qui la servit avec beaucoup de zèle. Deux audiences n'ayant pas suffi pour terminer la cause , elle fut renvoyée après quelques fêtes qui interrompirent les assemblées. Les deux parties se retirèrent ; le gentilhomme dans son village , & la dame dans une maison dont elle jouissoit par son contrat de mariage.

Dans cet intervalle , un des neveux du mari lui rendit visite , pour savoir de lui les particularités de son procès , dont il n'étoit informé que

par des bruits vagues, quoiqu'on l'eût assuré que l'avocat de la jeune dame l'avoit attaqué de la manière du monde la plus outrageante. Ils soupèrent. A table, on tomba peu sur cette matière, pour ne pas donner la comédie aux domestiques. Ce neveu est un homme qui s'est fait connoître par des marques éclatantes de courage, qui fait parfaitement son Horace & son Juvenal, & qui ne veut savoir de philosophie que ce qui est capable de guérir l'esprit des erreurs communes.

Quand l'heure de se retirer fut venue, il fit quelques pas par honnêteté, pour suivre son oncle jusqu'à sa chambre; mais le barbon qui voulut le traiter avec la politesse qu'on a pour ses hôtes, exigea absolument qu'il se laissât conduire à la sienne. Là, s'étant assis pour un moment, le bon homme qui se trouva libre, se soulagea tout d'un coup, en s'écriant avec un soupir : ah ! mon trésor, mon trésor ! C'étoit l'ouverture que son neveu attendoit; & lui demandant s'il pouvoit parler librement, sans lui déplaire, il lui tint ce discours après s'être assuré qu'on l'écouterait volontiers. C'est de lui-même qu'on a vu toutes ces circonstances.

Monsieur, vous n'ignorez pas le mot du maréchal de Bassompierre sur la difficulté de garder certain trésor. Celui à qui nous avons l'obliga-

que de cette manière elle se trouveroit mieux justifiée que par une sentence des juges. Comme le couvent lui faisoit peur, que le gain de son procès étoit douteux, qu'elle estimoit infiniment son médiateur, elle implora sa protection, en lui promettant d'aller sur sa parole où il lui plairoit de la conduire. Le barbon n'avoit pas manqué d'aller audevant, à tout hasard. Ils se rencontrèrent en chemin, & leur arrivée fut une fête pour les domestiques & pour le village.

HISTOIRE D'UN CAPRICE

SANS EXEMPLE.

UNE dame irlandaise, forcée par diverses raisons d'abandonner sa patrie avec une nombreuse famille, s'étoit retirée à Saint-Germain, où elle espéroit trouver un asile sous la protection du roi Jacques. Ce prince la reçut avec bonté; mais ses propres besoins ne lui permettant pas de soulager ceux d'une multitude d'illustres fugitifs, qui venoient grossir continuellement sa cour, il ne put satisfaire l'inclination qui le portoit à lui faire

faire un honnête établissement. Ce qu'elle avoit sauvé de l'héritage de ses pères n'étoit pas suffisant pour la nourriture & l'éducation de quatre fils, dont le plus âgé étoit au-dessous de dix ans. Elle n'envisageoit qu'un triste avenir, lorsqu'une dame veuve & sans enfans, qui faisoit sa demeure à quelque distance de Paris, lui fit toucher une somme considérable, & se chargea de l'éducation du plus jeune de ses fils. Cet enfant étoit aimable. Il devint bientôt si cher à sa bienfaitrice, qu'elle prit la résolution de l'adopter tout-à-fait. Elle communiqua son dessein à sa mère, qui n'avoit rien de plus favorable à espérer; & sa tendresse croissant pour lui tous les jours, elle continua de l'élever dans cette vue.

Cependant, le succès d'une entreprise, dont je laisse le détail aux historiens du roi Jacques, releva le courage de quantité de fidèles irlandois, jusqu'à les faire retourner dans leur patrie, avec des espérances qui furent soutenues assez long-tems par de nouveaux avantages. On ne se promettoit pas moins que de détacher l'Irlande entière du parti du roi Guillaume, & d'y rétablir les Stuarts avec l'ancienne religion. Madame A., profita habilement de cette conjoncture pour réparer le désordre de ses affaires; & n'ayant rien à regretter en France, elle se hâta de regagner sa patrie, où la ruine du projet des catholiques

ne l'empêcha point de mener dans la suite une vie fort tranquille.

Son fils demeura après elle dans les mains qui lui avoient offert un asile. Les premières traces de l'enfance n'étant pas difficiles à effacer, il oublia bientôt qu'il étoit né en Irlande. Le soin qu'eut sa mère d'adoption de le mettre de bonne heure dans un collège de Paris, acheva de lui faire perdre le souvenir de son origine. Il y fit son cours d'études, sous le nom de la famille où il étoit entré; & rien n'étant épargné pour son entretien, il continua les autres exercices de son âge avec toute la distinction d'un jeune homme destiné à une fortune considérable, & sans conserver la moindre défiance du changement qui étoit arrivé dans son sort. Il prenoit sa bienfaitrice pour sa mère. Elle s'étoit accoutumée elle-même à le regarder comme son fils; & le voyant répondre à ses espérances, par le fruit qu'il avoit tiré de son éducation, elle étoit résolue de faire durer toujours une erreur si chère.

Elle l'avoit déjà mis dans les mousquetaires, lorsqu'un de ses frères fut envoyé en France par leur mère commune, pour chercher de l'occupation à la cour du roi Jacques. Son premier soin ayant été de se présenter à la dame qui avoit rendu de si généreux services à sa famille, il apprit d'elle ce qu'elle ne pouvoit lui cacher;

son frère vivoit, & qu'il s'étoit rendu digne d'affection qu'elle avoit conçue pour lui. Mais dissimulant point le caprice de son cœur, ajouta qu'elle s'étoit efforcée jusqu'alors de lui cacher la vérité de sa naissance, & que son dessein étoit de le tenir pendant toute sa vie dans cette illusion ; qu'à ce prix elle étoit toujours résolue, non seulement de lui servir de mère, mais de lui assurer quelque jour la succession de tout son bien ; qu'il portoit déjà son nom & ses armes, & qu'il se croyoit lui-même destiné par la nature à son héritage, & que la force de l'habitude avoit fait prendre pour elle tous les sentimens d'un fils tendre & respectueux ; qu'elle trouvoit de douceur dans cette illusion, que le plus grand malheur qu'elle eût à craindre étoit de la voir finir ; qu'elle ne répondoit pas même de la possibilité de ses anciennes dispositions, si, en démentant son cher fils, on lui donnoit lieu de se méprendre dans les sentimens qu'il avoit pour elle, & peut-être d'en changer la nature ; qu'il étoit conséquent d'une importance égale pour l'un ou l'autre, qu'on le laissât dans l'ignorance de ce qu'elle l'avoit élevé ; que soit faveur, ou justice, elle demandoit qu'on eût cette complaisance pour elle, du moins jusqu'à sa mort. En un mot, dit-elle à l'étranger, vous êtes le maître du sort de mon frère. La vérité & l'honneur ne m'ont pas

permis de vous déguiser ce que je foudhaiterois que toute la terre ignorât comme lui ; mais vous le perdez , si , en lui communiquant les lumières que vous venez de recevoir , vous me ravissez quelque chose du plaisir que je me suis fait jusqu'à présent de les lui refuser. Pensez-y bien , reprit-elle encore ; car je me sens là-dessus des délicatesses qui ne me permettront jamais de m'en rapporter aux apparences , ni de me laisser tromper par des sentimens contrefaits.

Quelque bizarrerie qu'il y eût dans toutes ces idées , le gentilhomme irlandois se crut obligé de lui répondre qu'elle ne demandoit rien qu'elle n'eût droit d'exiger ; & se réduisant au désir de voir son frère , il protesta que tout ce qu'il venoit d'entendre demeureroit aussi long-tems secret qu'elle le jugeroit à propos. Elle ne fit pas difficulté , après cette promesse , de lui apprendre qu'il étoit mousquetaire , & qu'il pouvoit le voir à Paris. En effet , quand la tendresse du sang n'auroit pas suffi pour l'empêcher de nuire à la fortune de son frère , il y étoit lui-même si intéressé par les avantages qu'il pouvoit en espérer , que cette seule raison devoit l'engager au silence. Il partit dans la disposition de le garder , & loin de se défier de sa propre discrétion , il se faisoit d'avance un plaisir du rôle singulier qu'il alloit soutenir. Son impatience ne lui permit pas de

emettre bien loin la satisfaction qu'il avoit désirée. Il se la procura presque en arrivant , & le hasard le servit si bien , qu'au lieu du seul plaisir de la vue , qu'il s'étoit proposé , il eut , dès le premier jour , celui de souper avec son frère , par l'entremise d'un officier irlandois qui avoit quelques liaisons à l'hôtel des mousquetaires.

Si ce fut d'abord la curiosité qui lui fit parcourir avidement toute sa figure , il sentit bientôt que la force de la nature le ramenoit à cette occupation malgré lui. Pendant toute la soirée , il ne put détourner un moment les yeux d'un visage dont chaque trait réveilloit au fond de son cœur quelque sentiment tendre. D'un autre côté , le même pouvoir agissoit secrètement sur son frère. Celui-ci ne prit d'abord les mouvemens qui l'agitoient , que pour une espèce d'embarras , qu'il attribuoit à l'attention continuelle avec laquelle il se voyoit observé ; mais les sentant croître avec un intérêt dont il ne pouvoit se rendre raison à lui-même , il les regarda à la fin comme un de ces penchans sympathiques qui préviennent quelquefois le cœur sans qu'il en puisse démêler la cause , & qui le disposent à aimer ce qu'il ne connoît pas.

Ils se quittèrent tous les deux avec une pressante envie de se revoir. Le mousquetaire d'autant plus ardent , qu'il croyoit n'avoir aucune mesure

rêter. Mais il ne put se persuader d'ailleurs qu'une dame à qui il ne supposoit point d'autre motif que sa générosité, dans tout ce qu'elle avoit fait pour lui, s'offensât jamais de le voir céder à des sentimens aussi justes que ceux de la nature, lorsqu'il lui protesteroit sur-tout qu'ils n'altéroient point ceux qu'elle avoit droit d'exiger. En vain son frère fit mille efforts pour lui ôter cette pensée. Il partit dans le dessein d'ouvrir son cœur à sa bienfaitrice, & de lui demander la permission d'entreprendre le voyage d'Irlande.

Il fut reçu d'elle avec les marques ordinaires de son affection. Elle ne se défioit de rien, & sa passion pour ce cher fils étoit au comble. Cependant, à peine en effet eut-il commencé à s'expliquer, qu'elle comprit ce qui l'amenoit. Un dépit mortel éteignit à l'heure même tous ses autres sentimens. On vous a perdu, lui dit-elle, en l'interrompant, je cesse d'être votre mère, puisque vous n'ignorez plus de qui vous êtes fils. Retournez à ceux qui vous ont rendu ce bon office, & ne vous présentez plus devant moi. La noire jalousie qui la possédoit la fit rentrer aussi-tôt dans un cabinet, où elle s'enferma seule, sans vouloir un moment prêter l'oreille aux plaintes & aux supplications du jeune homme. Il comprit enfin que ses raisonnemens l'avoient trompé ; mais le malheur qu'il commençoit à craindre, le touchant beau-

coup moins que ce qu'il croyoit devoir à la nature, il résolut de renoncer plutôt à sa fortune qu'aux obligations d'un fils bien né, qui ne doit rien avoir de si cher que ceux dont il tient la naissance. Cette résolution ne l'empêcha pas de renouveler ses efforts, pour attendrir un cœur dont il mettoit l'affection au premier rang, après celle de sa mère. Il étoit aimé des domestiques, qui étoient accoutumés à le traiter comme leur maître. Il vint à bout par leurs secours de s'introduire dans l'appartement de la dame, malgré la rigueur avec laquelle elle avoit défendu qu'on lui permît d'en approcher. Elle voulut fuir, mais il la retint. Cette scène, une des plus singulières que la tendresse & la jalousie aient jamais produites, aboutit à une espèce de composition entre les deux parties. La dame promet de rendre son amitié & d'oublier ce qui l'avoit offensée, à condition qu'on s'engageât, aussi long-tems qu'elle seroit au monde, à ne pas faire le voyage d'Irlande, & à ne jamais donner le nom de mère en sa présence à cette dame irlandoise, qu'elle regardoit comme sa rivale. De son côté, le mousquetaire donna sa parole, mais dans les termes les plus vagues qu'il put employer, d'obéir sans réserve à celle qu'il vouloit aimer toute sa vie comme une mère, & de ne jamais rien entreprendre qui fût capable de la chagriner. Son

espérance étoit de se sauver à la faveur de cette équivoque, & de trouver quelque occasion d'aller secrètement en Irlande.

La paix étant rétablie par cet heureux traité, il laissa passer quelques mois, pendant lesquels il prit des mesures si justes, que s'étant dérobé de Paris avec un congé de la cour, il fut absent plus de trois semaines sans qu'on eût le moindre soupçon de son départ. Enfin la fortune, qui ne le destinoit pas à l'héritage qu'un peu plus de modération pouvoit lui assurer, voulut que sa bienfaitrice tombât pendant son absence dans une maladie dangereuse, & que se croyant à la fin de sa vie, elle souhaitât ardemment de le voir. On lui écrivit, on le chercha inutilement, & l'on découvrit enfin, par le témoignage des officiers de son corps, qu'il étoit passé en Irlande. Cette nouvelle, qui fut rapportée avec trop peu de ménagement, fit tant d'impression sur une personne mourante, qu'elle n'y résista point. Toutes ses fureurs s'étant rallumées, elle expira peu de jours après, dans les plus amers sentimens d'une douleur qu'elle croyoit juste, & sans laisser la moindre partie de son bien à l'ingrat dont elle se croyoit méprisée.



ETRANGE ACCIDENT

ARRIVÉ

A UNE JEUNE ANGLOISE.

UNE jeune angloise de la petite province de *Carnarvan*, se croyoit à la veille d'être heureuse, par un mariage conforme à ses inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de son amant. Leur tendresse avoit été traversée par mille obstacles, & la constance avec laquelle ils étoient parvenus à les surmonter, passoit pour un miracle de l'amour. Enfin le jour marqué pour leur bonheur arriva sans la moindre apparence de nuage. On étoit déjà coëffée, vêtue, plus brillante & plus aimable que jamais, sous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la présence de l'amant pour se rendre à l'église. L'amour l'ayant amené au même moment, il présente la main à sa maîtresse en homme sûr de sa conquête. Elle se lève pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joie ou la pudeur ait jamais produit, elle est saisie d'un tremblement violent qui se communique d'abord à toutes les parties de son corps,

ruse. On assure que les parens , après s'être
çu que l'amour leur avoit fait faire trop de
in , ont pris le parti de les faire entrer du
is dans la voie légitime , en les mariant dans
chambre. Bien des gens plaignent le mari ,
se trouve forcé d'aimer constamment une
ne sans jambes. D'autres , qui pensent sans
e beaucoup mieux , estiment qu'un mari peut
sser de jambes dans une femme , pourvu qu'il
uve une tête raisonnable & un cœur tendre.
ques-uns prétendent même que le monde
iroit pas plus mal , & que la fidélité sur-tout
trouveroit fort bien dans les mariages , si
es les femmes ressembloient par les jambes
ouse de Camarvan.



diverses questions avec beaucoup de douceur & de bonté, il finit par lui faire présent de quelques schellings. Cette générosité toucha le voleur ; cependant ne voulant point se trahir lui-même , ni ses compagnons , il se contenta de ne pas faire le signe dont il étoit convenu avec eux , & de donner une espèce d'avis à son bienfaiteur , par un proverbe anglois qu'il lui répéta deux ou trois fois à mesure qu'il s'éloignoit. Le sens de ce proverbe est , « Qu'il ne faut point aller seul » dans un bois , quand on peut se faire accompagner. »

Le gentilhomme continua son chemin , sans y faire beaucoup d'attention. Il eut le malheur de tomber entre les mains des voleurs qui étoient à l'attendre , & qui le dépouillèrent avec beaucoup de dureté & de violence. Il retourna chez lui nud & blessé. Son crédit porta la justice des environs à faire des perquisitions si exactes , que sur quelques soupçons l'on se saisit enfin d'un des brigands , & l'on tira de sa bouche non-seulement l'aveu du crime , mais encore le nom de tous les complices. Ils furent tous arrêtés , & parmi eux celui qui avoit servi de sentinelle. L'étonnement du gentilhomme fut extrême , lorsqu'étant confronté aux coupables , il reconnut le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu , & qu'il avoit pris pour un passant. Il voulut

AVENTURE SINGULIÈRE.

ON avoit fait à Londres peu d'attention à une lettre insérée dans certaine feuille périodique, nommée *The Auditor*, parce qu'on y est accoutumé à regarder ces sortes de pièces comme un jeu de l'imagination de l'auteur. Mais cette lettre, qui n'étoit point feinte, ayant eu des effets réels, on va d'abord la rapporter ici.

MR. L'AUDITEUR,

« Je sens le besoin que j'ai du mariage. J'ai
» deux amans qui pensent sérieusement à m'épou-
» ser ; mais quoique je sois résolue d'en accepter
» un, le choix m'est extrêmement difficile. Dé-
» terminez-moi, s'il vous plaît, par vos conseils.
» Le premier est un homme bien fait, d'une
» humeur douce & polie, mais sérieuse. Il ne
» m'entretient que de choses graves & solides,
» & il prend plaisir, dit-il, à m'entendre rai-
» sonner. Il me parle souvent des charmes d'une
» vie retirée dans la solitude d'une belle cam-

F. f

» danse-t-il comme un ange. Tout ce qu'il fait
» a de la grâce. Il est magnifique en habits , &
» il dépense son argent avec une facilité & une
» noblesse admirable. C'est la créature la plus
» vive que j'aie jamais vue ; il ne sauroit être
» dans la même place pendant deux minutes ; il
» étouffe de rire pour la moindre chose. Cepen-
» dant il m'aime avec tant de passion , qu'il est
» sans cesse à m'admirer , & qu'il ne se lasse
» point de parler de mes bonnes qualités. Il
» m'a juré mille fois que s'il n'obtient pas mon
» cœur & ma main , il se tuera de désespoir ; &
» dans le fond , il me dit cela d'un air qui me
» le fait craindre. Je serois fâchée d'être la
» cause. . . . Mais je vous demande , monsieur ,
» votre opinion , & je suis ,

Votre très-humble , &c.

P. S. « J'oubliois de vous dire que j'ai natu-
» rellement l'humeur gaie , que j'aime la danse
» & la musique à la folie , que je n'ai point de
» goût pour la campagne : enfin que j'aurois
» peine à vivre sans aller au bal & aux spec-
» tacles. »

L'auditeur en insérant cette lettre dans sa
feuille , y joignit une courte réponse , suivant
sa coutume. Le sens étoit que la demoiselle n'a-
voit besoin , pour se déterminer , que de relire

Elle sentit alors toute son infortune, mais sans y pouvoir trouver de remède. Le souvenir de l'amant qu'elle avoit rejeté, ne fit qu'augmenter son désespoir. Quelle différence entre la solitude où elle étoit réduite, & celle dont il lui avoit tracé une si douce image ! Ce fut à lui néanmoins qu'elle eut recours pour adoucir l'horreur de sa condition. Elle connoissoit l'honnêteté de son caractère ; elle se crut permis de l'appeler quelquefois chez elle, sur le pied du moins d'un ami. Il y alla, sans faire trop valoir sa complaisance. Dans le fond, il l'aimoit toujours avec la même tendresse, mais tous ceux qui le connoissoient étoient persuadés de l'innocence de ses visites, & qu'il n'avoit point d'autres vues que de la consoler par son entretien. Il y a même assez d'apparence que ce fut sa droiture qui lui fit négliger toutes sortes de précautions. Il en prit si peu, que le mari fut informé de ses assiduités. Il les interpréta mal ; & plus sensible à l'honneur qu'il ne l'avoit été à la justice, il se rendit à la campagne de son épouse, au moment qu'on l'attendoit le moins. Il y trouva son ancien rival : on ne dit point dans quel état ; mais sa rage augmentant avec ses soupçons, il fondit sur lui l'épée à la main, sans aucune mesure. L'autre qui étoit brave, conserva assez de pré-

elle-même sa lettre. Quelle cure. Il perça l'infirmité en lui donnant ce conseil, qui lui ôta la vie, remment de la manière à que tems par bien-délirs Le petit-maitre tenant n'ayant eu besoin après à l'amant sage : car être pardonné, il ne dans les premiers usance qui en sollicitât la pudécouvrit à son epoux se trouva libre ainsi par toit elle qui avoit garda comme une faveur du tout le monde ne l'arrêta quelque tems. Mais qu'elle n'avoit elle ne devoit qu'un foible réponse pour sçavoir d'un homme qui ne l'avoit lui coûter cher, comme son épouse, ou qui ne semaine, pour telle que pour la tourmenter & la trahir. Malheureuse, elle ne se fit pas presser prétendre sa main à l'amant qu'elle avoit d'appeler également rejeté.



SCÈNE INTÉRESSANTE,

OU

LES BOHÉMIENS.

UN voyageant le long du Rhine, fuyant la
suite qu'un laquais. M..... aperçut devant lui
à quelque distance, un spectacle qui lui inspira
d'abord de la frayeur. Le chemin étoit très
large, mais dans le lieu où le phénomène pa-
roissoit, les rochers qui bordent le ruisseau s'éle-
vèrent un peu vers la plaine, se formant un enco-
dre de quelque étendue, qui laisse le long du ruisseau,
une plage fort exposée à l'ardeur du soleil. Le
voyageur crut y découvrir plus de mille per-
sonnes qui paroissent rangées sur la même
ligne, le visage tourné directement vers lui.
A mesure qu'il approchoit, il remarqua qu'elles
étoient nues. Deux hommes à cheval étoient
pas capables de leur causer de l'épouvante, il
ne se fit aucun changement dans la situation de
cette bande joyeuse, jusqu'à l'arrivée des deux
cavaliers, que la surprise fit arrêter à la tête de
la ligne. M..... curieux, comme il étoit curieux
de l'être, demanda la cause d'une assemblée si

extraordinaire. Un homme âgé, qui se trouvoit le plus proche de lui, fit cette réponse.

Vous voyez des gens qui ne font de mal à personne, & qui tâchent au contraire de rendre service à ceux qui veulent les employer. Nous sommes connus sous le nom d'*Egyptiens*, ou de *Bohémiens*, car on ne s'accorde pas sur nos titres, & je vous assure que nous sommes là-dessus fort indifférens. Vous comprenez tout d'un coup qui nous sommes; mais comme il est nécessaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort basanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour suppléer à ce qu'elle nous refuse. Il lui fit voir en même tems une provision de graisse dont ils se frottoient pour faciliter l'action du soleil; si vous voulez savoir, reprit-il, pour quoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'est qu'après nous y être noircis au soleil pendant tout le jour, nous trouvons le soir à quelques pas d'ici des fours à charbon, où la fumée achève de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-tems.

Il y a bien d'autres choses que je voudrois savoir, interrompit M....., & je suis ravi d'avoir cette occasion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous osez former une assemblée si nombreuse, & si vous ne craignez pas que

nous noircir. Nos femmes y sont aussi, mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous succèdent aussitôt que nous avons repris nos habits. Nous passons le tems des grandes chaleurs dans cette forêt, & nous avons d'autant plus de facilité pour notre nourriture, que tous les payfans des villages voisins étant occupés de leur moisson, nos femmes & nos enfans en font plus aisément la guerre à leurs poules. Elles observent néanmoins de ne pas causer trop de désordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs, il nous reste toujours assez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui passe soixante ans, n'empêche pas que je n'aie une femme, jeune & bien faite, qui a gagné deux mille francs dans notre dernier tour de France.

Je suis sans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande, la difficulté de les porter avec nous, est un des plus grands embarras de nos longues courses. Cependant, ils nous deviennent si utiles lorsqu'ils sont assez forts pour marcher, qu'ils nous dédommagent bien de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former, car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui sont ainsi accoutumés à notre profession dès

me voit revenir avec plaisir dans tous les cantons où j'ai déjà passé, & je reçois souvent des reproches lorsque je suis plus d'un an sans y reparoitre avec ma troupe. Je ne craindrois nulle part de me présenter ouvertement, si je pouvois mener tous nos gens dans une seule bande; je trouverois le moyen de les contenir; mais la nécessité où nous sommes de nous séparer, m'expose quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être composées que de cinq ou six personnes; encore n'ose-t-on se présenter dans les villes en si grand nombre. On se divise pour y entrer, & ceux dont les inclinations sont mauvaises, profitent de l'absence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chassé plus d'un qui étoient tombés dans ces bassesses-là, & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déferé moi-même au grand-prévôt de Toulouse, un de ces malheureux qui avoit volé un marchand sur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'assister à son supplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui est nécessaire à la vie, parce que je suis persuadé que dans le besoin, tous les hommes ont le même droit à ce qui sert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends avec la dernière rigueur, le vol

de tous les biens qui coûtent du travail au possesseur. Il y a de l'injustice à priver autrui du fruit de ses peines. Ainsi je ne permettrais pas qu'on prît un morceau de pain, & je souffre qu'on prenne adroitement une poule.

D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons ; mais je considère que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve plusieurs qui reviennent plus misérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis.

Ce récit ayant beaucoup amusé M....., il fit diverses questions au vieillard. Il lui demanda s'il étoit né dans sa condition : oui, répondit-il, & quoique j'ignore le commencement de ma race, je fais par tradition qu'elle est fort ancienne. C'est à ce titre, autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déferé le commandement. Une partie de mes compagnons sont Egyptiens comme moi de père en fils, & cet avantage est si considéré parmi nous, que cette bande est toujours obligée d'avoir un naturel pour chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refusons pas de recevoir les sujets qui se présentent, lorsque nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'est pas

si belle occasion me fit oublier le dessein où j'étois de ne plus penser au mariage.

Cependant, si l'avarice eût été ma passion, je n'aurois pas été long-tems à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon de vivre, je m'épuisai bientôt par les dépenses continuelles où je me jetai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit se passer. D'ailleurs il me devint presque impossible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, sans m'exposer à mille fâcheuses aventures. Tout le monde admiroit la jeunesse & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une ville, nous étions obsédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laissoient pas un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le visage; mais sa bonne grâce ne la faisoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiarisée avec notre profession, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la subtilité & l'agrément de ses tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageusement de mes premières dépenses, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit satisfaite de mes soins & de mes complaisances, elle ne
paroissoit

Il n'est pas possible d'arriver à un tel point
 d'existence sans être à l'origine d'une
 capable de tout l'effort que l'on peut faire
 non l'âge ; mais la qualité de l'homme
 le ne se le croit pas. Il n'est pas possible
 de, à l'instar de l'homme qui se croit
 j'ai toujours été persuadé que l'homme
 et ce de part à un tel point. Il n'est
 de village, il n'est pas possible
 trouve le moyen de se le faire
 l'homme : à l'instar de l'homme qui
 e, il croit à l'existence d'un être
 toutes les fois qu'il se croit
 je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas
 est tout admettent qu'il n'est pas
 éligible. Il n'est pas possible
 de à la recherche de la vérité
 la preuve. Mais, tout ce que
 repasser par la tête de l'homme
 à la femme. L'homme est
 me repasser. Mais, tout ce que
 plus. Nous nous croit à l'instar
 , à l'instar de l'homme qui se croit
 le est un homme, c'est tout ce que
 je ne m'en suis jamais aperçu.
 L'... ne peut rien à la vérité
 de une personne à l'instar
 rudence ne lui permet pas de

guez, & le mari qui paroissoit charmé de la considération qu'on lui marquoit, se retira de quelques pas pour lui laisser la liberté de faire comme les honneurs de sa profession. M..... saisit ce moment pour lui déclarer qu'il n'ignoroit pas sa naissance. Il lui demanda si dans une situation si indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas souvent de regretter le sort pour lequel elle étoit née, & si elle étoit résolue d'achever sa vie dans un état si misérable. Vous vous trompez, lui dit-elle sans affectation, si vous croyez mon état fort à plaindre : je ne suis pas riche ; mais je ne sens point les rigueurs de la pauvreté : je n'ai point un mari aimable, mais j'en suis aimée : si je ne trouve point de politesse dans la société où je vis, j'y trouve de l'obéissance & de la soumission. Enfin, je ne désire point ce que je ne puis obtenir, & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je possède. Sans s'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, M.... qui ne vouloit satisfaire que sa curiosité, continua de lui demander si elle étoit résolue de passer toute sa vie dans ce triste état. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que si je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittasse volontiers celle-ci ; mais si mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confesser qu'il ne me reste point de ressource. Qui vous empêche, lui dit M..... de chercher une

[illegible]

lui parler si ouvertement du sujet de sa honte & renouveler en un moment toutes ses peines. Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant ceux qui ignorent qui je suis; mais vous me perdez le cœur en me forçant de réunir l'idée de ma honte à celle de ma situation.

Cette contradiction de sentimens refroidit d'un coup M.... & lui fit prendre le parti de se retirer. Il offrit à la reine des égyptiens quelques écus, que le même motif lui fit refuser; mais son mari eut moins de délicatesse.

DOUBLE ABOLITIO

DE LA TORTURE,

Occasionnée par deux évènements singuliers.

A GLASGOW, ville archiépiscopale d'Ecosse, un jeune homme d'une naissance honnête, parvenu avec beaucoup d'amour & de constance à gagner le cœur d'une fille de son âge, & divers raisonnemens ne lui permettant point de la rechercher ouvertement, il se consolait de cette contrainte en passant une partie des nuits avec elle. Cette intrigue avoit duré plusieurs mois avec tant

plusieurs autres pays, étoit aussi propre qu'à à tirer le mensonge ou la vérité d'un malheureux qui manque de constance dans les tourmens. Elle consistoit à faire avaler une certaine quantité d'eau ; & quand l'accusé avoit le corps renversé on le couchoit à terre, on le couvroit d'une planche sur laquelle on fautoit pesamment pour lui faire rendre l'eau avec la dernière violence & l'on recommençoit cette cruelle exécution aussi long-tems qu'il refusoit de se confesser coupable.

Le bruit de cette sentence étant parvenu jusqu'à l'amante, elle se crut aussi malheureuse que celui qui devoit être traité si rigoureusement pour l'amour d'elle. La tendresse & la reconnaissance l'obligeant de ne rien ménager, elle eut le courage d'aller déclarer aux juges qu'il étoit impossible que l'accusé fût criminel, puisque depuis fort long-tems qu'il avoit passé effectivement toutes les nuits dans sa maison, elle avoit eu elle-même de lui ouvrir la porte, de le conduire dans sa chambre, où il s'étoit toujours mis au lit avec elle, & de le reconduire ensuite jusqu'à la rue. Cette déclaration produisit peu d'effet. Elle fut regardée comme un artifice de l'amante & la sentence n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur.

Un homme âgé d'environ vingt-deux ans

bles. Les explications & les preuves qu'on leur présenta, levèrent tous les voiles. L'innocence du jeune homme fut reconnue purement, & l'on se hâta de lui rendre la liberté, & toutes les réparations qui pouvoient le compenser de son malheur. Mais il n'y en eut point de si précieuse que celle qu'il reçut de l'amour. Sa maîtresse, qui avoit été jusqu'alors inconsolable, n'eut qu'à peine d'apprendre l'heureux changement de sa situation, qu'elle se rendit à la prison sans rien dire à son père. Elle l'accabla des plus tendres caresses au milieu de ceux qui s'y rencontrèrent; & ne suivit que ses transports, elle envoya de là chez son père, pour lui déclarer qu'elle n'auroit jamais d'autre mari que celui qu'elle choisiroit à son gré, & qu'elle préféreroit à toutes les richesses du monde. Elle reçut aussi-tôt un consentement, qu'on ne pouvoit lui refuser après cet éclatant mariage fut célébré sur le champ dans la prison.

Le tribunal de Glasgow, qui tenoit le premier rang dans l'Ecosse, prit occasion de sa condamnation pour abolir l'usage de la question, & ne douta point que son exemple ne fût suivi de toutes les cours de justice du même royaume.

On joindra ici un autre exemple de l'abus de cet usage, qui n'eut pas le même succès. M.... gentilhomme des plus qualifiés de la province de Frise, & père de M.... qui

vert. On y voyoit encore les traces du sang, & la mesure de la plaie qui se trouva égale à la lame, acheva de prouver qu'il avoit été l'instrument du crime. Le valet se défendit inutilement. Il fut arrêté, & sur le refus qu'il fit de se reconnoître coupable, il fut condamné à la question.

Il la souffrit d'abord avec assez de constance. Déjà tous les os étoient écrasés ou disloqués par la violence du supplice. Mais voyant les exécuteurs prêts à recommencer, la mort lui devint moins horrible que des tourmens si cruels. Il avoua le fait. Etant même pressé d'en rapporter toutes les circonstances, il en fit un détail qui parut vraisemblable, & qui satisfit les juges. La sentence de mort alloit suivre aussi-tôt, lorsque M.... demanda d'être écouté. Il exposa sa propre histoire, & le dessein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au conseil sur la témérité de tous les jugemens de cette nature. Ensuite gémissant sur la nécessité où il s'étoit trouvé, comme les autres, de sacrifier quelquefois l'innocence & la vérité à des apparences si trompeuses, il protesta que pour s'en délivrer à l'avenir, il étoit résolu de renoncer à son emploi. La considération où il étoit dans le pays, porta les états, non-seulement à lui pardonner une si étrange entreprise; mais à mettre sérieusement en délibération les inconvéniens de l'ancien usage, & pour y remédier à l'abolir.

fait. Pour lui, il se crut obligé de réparer ses tourmens qu'il avoit fait souffrir à son bique, par une pension considérable qu'il ra pour le reste de ses jours.

INGULIERE

VENTION DE L'ART.

boucher de Londres, nommé *Gordon*, à cette qualité celle de voleur sur le grand, & les exerçoit toutes deux avec tant de depuis plus de trente ans, qu'il avoit acquis hesses considérables. Enfin, la justice civile e par celle du ciel, découvrit qu'il étoit d'une infinité de crimes, & le fit arrêter il s'en défit le moins. Son procès fut avec diligence, & il fut condamné à suivant les formes ordinaires du pays. On cette dernière circonstance pour avoir oc- de remarquer que les formes de la justice bien différentes des nôtres. Ce n'est point es qu'appartient la connoissance du crime. Un homme est accusé, l'on nomme douze nes, qu'on appelle *douze pairs*, parce qu'on lit de la même condition que le coupable.

l'expérience de cette invention sur plusieurs
ns, & qu'elle avoit toujours réussi. Un peu
ang qui avoit coulé dans l'opération, fit croire
geoliers que le criminel avoit voulu attenter
vie. Le bruit s'en répandit même à Londres,
n'ayant servi qu'à faire hâter l'exécution,
t'enfin conduit à Tyburn. Une circonstance
est encore fort remarquable, c'est qu'il obtint
permission de s'y faire mener dans un carrosse
né. Les anglois traitent avec beaucoup d'hu-
ilité tous les malheureux que la justice con-
ne à la mort. De quelques crimes qu'ils
nt coupables, ils les croient toujours à plaindre
qu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant
son office (1), & Gordon ayant demeuré
que tems suspendu pour servir de spectacle
yeux du peuple, on livra, suivant (2) la
tume, son cadavre à ses parens. Le chirurgien
qui n'attendoit que ce moment, se le fit
porter dans le cabaret le plus proche. Il se
de lui ouvrir la veine au bras, & de lui

) Cela ne s'exécute point en Angleterre comme en
ce. On ne précipite point le criminel. Il est assis dans
iture qui l'a apporté, & lorsque l'exécuteur a lié la
e, la voiture se retire, & laisse le patient suspendu.

) On accorde ordinairement cette faveur, excepté
ue la sentence porte que le criminel sera *pendu en*
ce, c'est-à-dire, exposé sur le grand chemin.

donner d'autres secours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux, il poussa un profond soupir. Mais étant retombé presqu'aussitôt dans une espèce d'évanouissement, il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua le mauvais succès de son entreprise à la grosseur du malheureux Gordon, qui l'avoit fait peser excessivement sous la corde. Quoi qu'il en soit, l'invention du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle étoit si hardie, qu'on craignoit d'abord que la justice n'inquiétât M. Chovell, (c'étoit le nom du chirurgien) pour avoir osé l'entreprendre. Mais la faveur n'auroit pas manqué de le mettre à couvert, tant l'on est satisfait à Londres de voir enrichir les arts par quelques nouvelles découvertes.



*VIE SOLITAIRE**ET POÉTIQUE**D'UN AUTEUR ANGLAIS.*

UN écrivain anglois, plein d'une passion vive pour Homère, avoit étudié constamment ce poëte depuis son enfance. Ayant pris la résolution de faire des remarques sur sa vie & sur ses ouvrages, qu'il publia dans la suite, & qui eurent un très grand succès, il sentit non-seulement qu'il avoit besoin d'une retraite tranquille, mais que son cœur demandant d'être occupé comme l'esprit, il devoit associer à son projet quelque jolie femme qui prît du goût pour lui jusqu'à devenir capable de partager avec lui sa solitude. Il fit à peu près le calcul du tems qu'il devoit employer à son ouvrage; deux ans parurent nécessaires. Son occupation après cela fut de chercher une femme qui convînt à ses inclinations, & qui voulût prendre un sincère attachement pour lui. Ce n'étoit pas assez qu'elle fût aimable, sage, & capable d'un commerce aussi sensé que voluptueux; il lui falloit dans son système que toutes

H h

les qualités qu'il lui demandoit pussent se soutenir pendant deux ans sans diminution; & c'est là-dessus que la crainte de se tromper le rendit extrêmement circonspect. Enfin, il crut avoir réussi dans son choix. Il lui en restoit deux autres, celui d'un laquais & d'un chien. Il n'y apporta pas moins de précaution.

Sa maison étoit à l'entrée d'une forêt, d'où il avoit une vue assez étendue dans la plaine; mais sans autre voisinage que celui de quelques fermiers qui cultivoient une campagne des plus fécondes. Il n'avoit pas besoin de se faire un autre jardin. La forêt fut sa plus chère promenade. Il y étoit presque continuellement avec la compagnie de son sort, & lorsqu'il y avoit passé la meilleure partie du jour à se remplir la tête de mille chimères poétiques & mythologiques, il revenoit vers le soir à l'entrée de la plaine, où il prenoit plaisir à réaliser en quelque sorte toutes ses idées. Il y voyoit les déesses, les bergères, les pays, les armées & les héros qu'il avoit créés, ou qu'il s'étoit représentés pendant le jour. De-là, il alloit coucher ses réflexions par écrit. Il badinoit avec son chien. Il faisoit rendre compte de la dépense à son laquais. Il soupoit & passoit la nuit avec sa maîtresse. Deux années se passèrent dans des occupations si simples, sans qu'il eût fait réflexion une fois, si elles avoient

op longues. Il s'apperçut néanmoins qu'elle
nt écoulées ; & loin de prendre occasion de
de son ouvrage pour changer sa forme de
il feignit au contraire d'avoir besoin d'un
e plus long pour revoir son travail , & ce
qu'il offrit à sa maîtresse , fut reçu avec autant
ie qu'il avoit été proposé. Le laquais , qui
it été loué que pour deux ans , ne se trouva
noins disposé à recommencer son service.
se ressentit dans sa maison de l'esprit d'en-
ement & de féerie qu'il y avoit répandu.
deux nouvelles années ne parurent pas plus
yeuses que les précédentes ; & sous de nou-
c prétextes , on résolut d'y en ajouter deux
s.

ais le terme du plaisir est presque toujours
leur. Après six ans passés dans un repos
l'avoit pas été troublé par un moment d'in-
ude , la mort força l'amateur d'Homère
ndonner sa solitude. Il perdit sa maîtresse.
ne dit point jusqu'où il porta la violence de
grets ; mais il prit le chemin de la ville avec
rps de celle qu'il avoit aimée , son laquais ,
Homère & son chien.



lui étoient nécessaires. Mais, à la honte de toutes les résolutions humaines, ayant rencontré un jour dans sa solitude la fille d'un chirurgien qui y étoit venue cueillir des herbesicinales avec son père, il en devint si amoureux, que dans la crainte de ne la trouver jamais, s'il la perdoit de vue, il ne se la qu'à la suivre. Ainsi, quittant la forêt, sans avoir pris soin même de fermer la porte de sa maison, il eut la constance de suivre à pied pendant l'espace de quatorze milles la voiture de sa maîtresse, que le hasard seul avoit fait entrer dans la forêt avec son père, en retournant d'une ville à Londres. Il s'assura de sa demeure; n'osant reparoître dans sa propre maison, étoit occupée par son fils, il le fit seulement tirer de le joindre dans un autre lieu. Celui-ci, craignant peut-être de voir arriver le maître de son cœur, lui représenta qu'après l'opinion qu'il avoit prise de sa mort au public, il ne pouvoit se présenter avec honneur; & lorsqu'il eut appris la ville où il l'amenoit à Londres, il s'en servit avec plus d'adresse pour lui faire connaître, que ce seroit se donner un nouveau rôle que de sortir d'entre les morts pour aller chercher la fille d'un chirurgien. Mais le prenant pour ses deux foibles, il lui fit naître l'envie de faire tout à la fois son goût pour l'amour &

oit voir deux pieds de boucs, & peut-être cornes, causeroit du scandale & du bruit, s'un habit si respectable. Mais, lorsqu'il fut obligé de rendre compte de son dessein, il apprit : curieux que l'ennemi du salut n'avoit pu mer une couleur plus favorable à son entrese, qu'en prenant l'habit des plus honnêtes is de ce siècle ; & les descendants D.... florissoient alors, étoient assurément de ce mbre.

TRAIT HORRIBLE DE DÉSESPOIR.

JNE jeune angloise, à laquelle il n'y avoit nais eu d'autre vice à reprocher qu'un amour p tendre, termina elle-même sa vie d'une nière si tragique, que les hommes les plus durcis par l'habitude de ces spectacles, en arquèrent de l'émotion. Elle étoit d'une naissance commune ; mais quoiqu'elle eût encore oins de biens que de naissance, on assure que beauté & sa vertu la devoient faire préférer toutes celles qui n'ont que de la naissance & du ien. Une malheureuse passion qu'elle avoit

MATIERE PLAISANTE

D'UN PROCÈS.

UN habitant de Lewis en Suffex, s'entretenant à table avec sa femme dans la présence de ses domestiques, lui dit après quelques discours badins sur le malheur des maris, qu'il n'en connoissoit qu'un dans toute la ville qui ne fût pas C. Il parloit de lui-même. Mais la dame paroissant rêver sur cette question, il ajouta sérieusement, vous le connoissez sans doute aussi. Elle, qui n'entra point apparemment dans sa pensée, lui répondit naturellement, qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoissoit pas. Les domestiques s'étant mis à rire, le mari en fut si piqué qu'il les prit sur le champ à témoin de l'aveu de sa femme, & malgré ses excuses & les conseils de ses amis, il plaide actuellement pour la séparation.



SAGE DISPOSITION

D'UN TESTAMENT.

UN riche particulier de Londres se trouvant à l'extrémité de sa vie , après l'avoir passée dans tous les excès de la débauche , se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de son bien par un testament. Il n'avoit point de parens assez proches , ni assez mal avec la fortune , pour se croire obligé de penser à eux , & celui qui le portoit ainsi à régler ses affaires , se flattoit par cette raison d'avoir beaucoup de part à son héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu constamment , & qui avoit passé pour son meilleur ami , parce qu'il avoit partagé avec lui tous ses plaisirs. Le testament s'achève , & la distribution des biens se fait à diverses personnes , avec lesquelles on n'avoit jamais soupçonné le testateur d'avoir la moindre liaison. Son ami , chagrin de se voir oublié , n'eut pas honte de lui représenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de son attachement. Il reçut cette réponse : « De quoi vous plaignez-vous ? vous êtes si » étranger pour moi , que j'ai peine à vous

ner. Addison admiroit, comme une contrainte surprenante, que pendant une guerre de tems, c'est-à-dire, lorsque tous les écrivains d'une nation attaquoient ouvertement tout ce qui étoit le caractère françois, on ne laissa pas de venir régulièrement de Paris à Londres, une *grande Poupée*, qui étoit une figure d'albâtre, de trois ou quatre pieds de hauteur, vêtue & coiffée suivant nos modes les plus récentes, pour servir de modèle à toutes les dames du pays. On ne même que par une galanterie qui n'est point digne de tenir rang dans l'histoire, les ministres de deux cours accorderoient en faveur des dames, un passeport inviolable à la *poupée*, & que pendant les hostilités furieuses qui s'exerçoient de part & d'autre, elle étoit ainsi la seule chose qui étoit respectée par les armes.

Quand cette circonstance seroit douteuse, le fait n'en est pas moins constant. Voici un autre exemple de contradiction dans un particulier de ce pays-là.

M. P., gentilhomme d'Ipswich, dans le comté de Suffolk, jouissoit de son bien à Londres, dans l'ignominie des affaires, & dans le sein des misères. Quoiqu'il sût la langue françoise, il n'en avoit pas plus de goût pour nos usages, parce qu'étant jamais sorti d'Angleterre, il avoit pris dans l'habitude de ceux de son pays, sans

lement libéral. Elle l'encouragea par ses es & ses flatteries. Elle se fit une étude de mer le goût, en lui inspirant les principes de plaisir, de civilité, de douceur, & les de délicatesse & d'élégance, d'où nos & nos modes tirent leur source. Il eut : deux amours pour précepteurs; car elle : à son tour une vive tendresse pour lui ; motif qui la faisoit travailler si ardemment perfectionner, devint le même qui le portoit voir des instructions d'elle. Les progrès sont : avec de telles leçons. Enfin, M. P. devint de tems un homme du plus bel air & du r goût. On ne douta point que l'aventure t par un mariage qui ne devoit pas faire d'honneur à sa générosité; car la dame auvre, quoique veuve d'un réfugié françois avoit cru riche; mais qui n'avoit apparemment l'art de cacher sa pauvreté.



exemples. On ne s'imaginera pas aisément ce qui arrêta M. P. Sans marquer aucune défiance du remède, il refusa de s'en servir, par la seule raison qu'il venoit de France, & que les engagements de son Club ne lui permettoient pas d'en employer d'autres que ceux d'Angleterre. Ses associés mêmes le pressèrent en vain de bannir ce scrupule. Il protesta que son aversion naturelle pour tout ce qui venoit des étrangers, étoit un obstacle encore plus invincible que les loix de la société.

Cependant sa maladie étant augmentée jusqu'à lui rendre sa situation insupportable, il conçut qu'il falloit prendre parti entre la vie & la mort, & il le prit en effet d'une manière digne de ses principes. Il parut consentir à recevoir les gouttes, & se les fit apporter. En même tems, il fit venir d'un autre côté une préparation d'*opium* dans une quantité suffisante pour composer un poison mortel. Il mit les deux potions dans deux petits vaisseaux de forme semblable. Les ayant mêlés dans son chapeau, il en tira un au hasard; & sans autre examen, il avale sur le champ la liqueur fatale, résolu, disoit-il, de faire dépendre son sort de la volonté du ciel, qu'il avoit pris aveuglément pour guide. Sa bonne fortune le fit tomber heureusement sur les gouttes. Il s'en apperçut presque aussitôt par le salutaire effet qu'elles produisirent, &

PROCÈS SINGULIER

A U S U J E T

D'UNE JEUNE ANGLOISE.

UN bourgeois de Londres étant demeuré veuf avec une fille unique , se voyoit à regret dans la nécessité de la marier : non qu'il manquât de tendresse pour elle , & qu'elle n'en méritât beaucoup ; mais il jouissoit d'un bien médiocre , dont il ne pouvoit lui donner une partie , sans altérer beaucoup sa condition ; & le tems étoit passé , à Londres comme à Paris , où le mérite & la vertu étoient la plus précieuse dot d'une fille. Il falloit que la sienne ne fût pas sans quelque beauté , puisqu'elle avoit un grand nombre d'amans. Ce fut après s'en être aperçu , qu'il forma le dessein de faire servir à son établissement la tendresse qu'il leur voyoit pour elle. Il s'assura d'abord de ses dispositions , en lui demandant si elle consentiroit à recevoir un époux de sa main. Lorsqu'il ne put douter de son obéissance , il assemble chez un traiteur cinq personnes auxquelles il favoit qu'elle avoit plu , & leur ayant donné à dîner , il choisit le moment de la joie & de

Pouverture de cœur , pour faire tomber l'entretien sur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs sentimens, il leur dit qu'il les croyoit assez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur proposer.

« Vous aimez tous ma fille , continua-t-il , & vous ne pouvez espérer tous de l'épouser. Aucun de vous d'ailleurs n'est assez riche pour épouser une fille sans bien , & je vous déclare que jusqu'à ma mort elle n'en a point à prétendre. Mais , comme il n'y en a pas un parmi vous que je n'acceptasse volontiers pour mon gendre , je veux vous ouvrir la seule voie raisonnable qui puisse m'en assurer un. Ecoutez-moi : avec hasard égal de perte & de gain , on risque cinq contre cinq. A cinq degrés de hasard de gain pour un de perte , on risque cinq contre un. Et de même à cinq degrés de hasard de perte contre un de gain , on doit risquer un contre cinq. C'est de toutes parts jeu égal. Mettez ensemble chacun trois cens guinées , qui en feront quinze cens. J'y en ajouterai trois cens. Prenez des dez , & que la plus haute chance décide. Je donne ma fille au plus heureux , avec cette somme qui fera sa dot , & l'assurance de mes possessions après ma mort ».

Soit résolution sérieuse , soit que la chaleur du

Après ces longues délibérations, ils acceptèrent
cette offre ; & , s'étant donné rendez-vous pour
le même soir, ils allèrent chacun du leur côté
prendre leur argent. Perimée ne se fit attendre,
à l'heure marquée. Ils prirent les dix, & la
bonne femme le commit à un riche marchand
qui étoit venu de son quelques années, & qui se
occupoit sur cet homme de la plus grande partie
de ses affaires. Les autres payèrent fidèlement
leur somme, & se retirèrent sans doute en mau-
rissant le jeu & l'amour. Les grandes joies ne
s'observant guère avec beaucoup de modération,
il fut impossible au commis de cacher son aven-
ture à son maître. Celui-ci la trouva aussi sur-
prenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de
son bonheur ; mais étant venu à réfléchir sur le
sort qu'il lui avoit fait de sa maîtresse, &
se voyant encore un plus aimable par la ré-
vélation qu'il fit lui-même sur son caractère, qui
devoit être la douceur & la modestie même,
pour s'être abandonnée avec tant de soumission
à la volonté de son père, il sentit une curiosité
extrême de la voir ; & se fit sitôt dès le lende-
main. L'ameur ne le manqua pas. Il revint si
passionné, que, se déterminant tout d'un coup
à faire la fortune de cette fille, il proposa à
son commis de la lui céder, en gardant les dix-
huit cents guinées pour se consoler de sa perte.

Mais , loin de se trouver disposé à cette complaisance , l'amoureux commis protesta qu'il ne la céderoit pas au premier prince du sang , & qu'il ne faisoit cas des guinées que par l'assurance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devint sérieuse. Le marchand, irrité de voir qu'un homme qui lui devoit tout osât lui résister, lui demanda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit servi à gagner au jeu la demoiselle & les guinées. Il lui faisoit cette question, parce qu'il étoit sûr qu'il n'avoit pu avoir d'autre argent que le sien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au commis. Mais n'en prévoyant pas les suites, il confessa qu'il l'avoit tiré de la caisse de son maître, & qu'en supposant qu'il l'eût perdu, son dessein étoit de l'en avertir & de lui restituer cette somme par une ou deux années de ses gages. Son obstination ne diminuant pas après cet aveu, le marchand le cita devant la justice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jeté étoit à son profit, puisqu'il étoit jeté sur son argent, & par conséquent que la demoiselle & les dix-huit cens guinées devoient être à lui.

Cet étrange procès fut porté devant les magistrats du *Kings Bench*. Le marchand, pour mettre tout le monde dans ses intérêts, offrit

de rendre leurs trois cens guinées aux quatre rivaux malheureux. La demoiselle & son père, dont les vœux secrets n'étoient pas sans doute pour le commis, mais qui se confessoient obligés de lui tenir parole, s'il obtenoit l'avantage, attendirent modestement la décision des juges. Le commis se défendoit avec toute l'ardeur qu'inspire l'amour; & le public, qui ne consultoit que les simples mouvemens de la nature, souhaitoit, pour l'amour de la demoiselle, qu'elle devînt l'épouse du marchand, & pour l'amour du commis, qu'il obtînt la liberté d'épouser sa maîtresse. C'étoit à la justice d'accorder tout cela.

S O R T

D' U N E D A M E

Qui s'étoit érigée en Prédicatrice.

MADAME Aubin (1), née à Londres, quoique fille d'un officier françois, s'y trouvoit mal

(1) C'est cette même dame Aubin dont on a parlé dans cet ouvrage au sujet d'un manuscrit.

en défense contre la pauvreté & ses misérables suites. Son esprit étoit sa seule ressource; car quoiqu'il parût à ses ouvrages qu'elle avoit le cœur capable des passions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il falloit pour les faire naître. Elle étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de considération dans le siècle de fer ou nous sommes. Après avoir essayé quelque tems ses forces par ses diverses petites brochures qu'elle publioit sans y mettre son nom, elle se hasarda enfin au grand jour dans un roman qu'elle avouoit pour son ouvrage, & qui se fit lire avec quelque succès, parce qu'il venoit de la plume d'une femme. Mais l'ardeur du public passa avec la nouveauté. Les volumes qui vinrent après furent reçus si froidement, qu'elle brisa de dépit plume & pinceau, avec serment de ne les reprendre jamais. Le parnasse, qui n'y perdoit pas beaucoup, s'en consola sans peine. La religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y attendre. Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par son infortune & par celle de ses livres, se tourna entièrement du côté du ciel, & résolut d'employer ses talens pour y faire tourner son prochain. Elle se mit à composer des sermons, & faute de trouver des prédicateurs qui voulussent les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. Dans un pays où le

sur celle qu'on va lire, elle lui cède du moins pour la singularité & la certitude. Parmi plusieurs naufrages arrivés dans le canal d'Angleterre, on avoit beaucoup parlé d'un paquebot parti de Hollande, & chargé de richesses, qui avoit péri à la hauteur de Colchester. Quelques juifs de Londres, qui y étoient particulièrement intéressés, se servirent d'une machine nouvellement inventée pour faire pêcher le bâtiment, & réussirent après beaucoup de soins & de dépenses. Mais la *caisse forte*, où l'on savoit certainement que le capitaine avoit renfermé l'or & les diamans à son départ de Rotterdam, ne se trouva point, malgré toutes les recherches; & comme on n'avoit pas entendu parler de lui depuis son malheur, l'opinion générale fut que l'ayant emportée, en s'efforçant de se sauver, il avoit été enseveli avec elle au fond des flots. On continua long-tems de la chercher aux environs du même lieu, sans qu'on en pût découvrir la moindre trace. Enfin, quelques pêcheurs, qui marchaient au long de la côte, apperçurent sur le sable un poisson d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt un monstre, auquel on n'avoit encore rien vu de semblable dans nos mers, qui s'agitoit avec beaucoup de violence, quoiqu'il parût retenu par quelque lien qui l'empêchoit de s'écartier. Ils s'approchèrent assez pour s'assurer

capitaine avoit accroché la caisse à sa ceinture, en se jetant à la mer, & qu'ayant été dévoré par le poisson, cet animal goulé s'étoit enfoncé de lui-même, en avalant jusqu'au crochet. On conçoit d'ailleurs aisément comment un coup de mer pût jeter la caisse & le poisson sur le rivage; & s'il reste quelque obscurité, il faut se souvenir que c'est un prodige.

TRAIT HORRIBLE

DE JALOUSIE.

UN officier anglois avoit épousé une des plus jolies femmes de Londres. Des affaires importantes l'obligent de s'arracher de ses bras dès la première année de son mariage. Un de ses voisins ruine son bonheur en séduisant sa femme. Il est averti de cette trahison par les lettres d'un ami. Il revient furieux; mais la vue de ce qu'il aimoit apaise tout d'un coup son ressentiment. Il pardonne à sa femme, sous la seule condition qu'elle sera plus sage & plus fidelle.

C'étoit la force de l'amour qui arrachoit de lui cette promesse. A peine eut-il passé deux heures au lit avec elle, que le ressentiment de son in-

jure renait avec une mortelle violence. Il pensè, il délibère, il prend enfin la résolution de massacrer celle qu'il venoit de combler de caresses. Elle étoit ensévelie dans le sommeil. Il se lève, il prend ses pistolets, & lui appuyant les deux bouts sur l'estomac, il lui lâche deux coups mortels, qui ne lui laissent pas même le tems ni la force de pousser une plainte.

Une exécution si cruelle ne fait que l'animer à la conclusion qu'il avoit méditée. Il passa le reste de la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre, en conservant assez de pouvoir sur lui-même pour appaiser les alarmes de ses domestiques, & pour leur persuader que le bruit qu'ils avoient entendu n'étoit qu'un badinage. Le lendemain il charge ses deux pistolets. Il sort, avec la précaution de fermer la chambre où il laissoit le corps de sa femme. C'est chez son voisin que sa rage le conduit. Il demande tranquillement à le voir, & sans s'expliquer plus qu'il ne falloit pour lui faire connoître qu'il étoit au moment de la vengeance, il lui lâche un coup qui le tue, & se casse la tête de l'autre.



MORT FUNESTE

D'UN

MINISTRE ANGLOIS.

UN gentilhomme anglois , allant à cheval de Londres à Chelsea , vers les six heures du soir , apperçut au travers de quelques haies , par l'avantage que lui donnoit sa monture , un homme qui étoit seul dans un champ écarté , au pied d'un arbre , & qui paroissoit occupé de quelque dessein extraordinaire. Sa seule posture étoit capable de lui faire naître ce soupçon. Il avoit les bras levés vers le ciel , avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nue , & sa chemise retroussée jusqu'au coude. Un tel spectacle piqua la curiosité du gentilhomme & le porta à s'approcher davantage. Il le fit sans bruit , pour observer toutes les circonstances de cette scène , & il la vit changer en effet d'une manière encore plus intéressante. Le ministre , (car il l'étoit en effet) après avoir achevé apparemment sa prière , se leva d'un air assez tranquille , tira de sa poche une corde , & monta avec agilité sur

AVENTURES

mières branches de l'arbre. Il lia un des bouts de sa corde à la plus grosse, l'autre à son ceinturon ; & sans paroître délibérer un moment, il se précipita d'un mouvement volontaire, & resta suspendu entre le ciel & la terre.

Le gentilhomme, qui avoit suivi des yeux toutes ses démarches, ne pouvoit ignorer à quoi il alloient aboutir ; mais il conçut que s'il le faisoit mal-à-propos, il ne feroit qu'interrompre l'exécution du sacrifice, sans lui en ôter le dessein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la pensée qu'il feroit facile de lui sauver la vie, en coupant la corde, & dans l'espérance que l'impression qui lui resteroit de l'horrible état dont il seroit délivré, auroit plus de force que les discours & les conseils, pour le ramener à la raison. Son unique soin fut de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le secourir, lorsqu'il lui vit faire le saut funeste.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le ministre tomba sans connoissance & sans sentiment ; mais l'un & l'autre ne furent pas long-tems à revenir. Il parut d'abord rêveur & distrait, & comme s'il eût rappelé toutes les circonstances par lesquelles il venoit de passer. Ensuite il jeta les yeux sur le gentilhomme ; il étoit en beaucoup de confusion de l'état où il se trouvoit devant lui. « J'avoue que c'est une foi-

« foiblesse , lui dit-il ; il y auroit plus de fermeté
« d'ame à supporter la vie avec toutes ses mi-
« sères , qu'à se donner volontairement la mort.
« Mais pour supporter la vie , il faut pouvoir
« l'entretenir. Le nécessaire me manque. Je
« mourrois de faim dans trois jours. Ce n'est
« pas changer l'ordre du ciel , que d'en pré-
« venir un peu le moment ». Le gentilhomme
tâcha de lui donner de meilleures espérances ,
en lui représentant que le bon ordre , qui règne
aujourd'hui dans la société , ne doit guère laisser
craindre à personne de mourir de faim ; qu'on
trouve aisément à s'employer dans toutes sortes
de conditions , & sur-tout dans l'état ecclésiast-
ique ; que si ses affaires étoient dérangées , il
lui offroit le crédit de ses amis & le sien pour
les rétablir ; enfin , qu'il falloit éprouver toutes
sortes de ressources , avant que de se livrer au
désespoir. Il ne tira point de lui d'autre réponse
qu'un mouvement de tête négatif , qui lui fit
mal juger du retour de sa raison. Cependant ,
à force de prières , il l'engagea à le suivre jusqu'à
Chelsea où il lui fit prendre un logement dans sa
maison.

Vers le soir , étant parti pour aller consulter
M. l'Evêque de Winchester , qui a sa maison de
campagne à Chelsea , il recommanda son hôte
à ses domestiques. Mais ne leur ayant pas assez

expliqué quelles fortes de soins sa maladie demandoit, ils entrèrent mal dans le sens de ses ordres. Le ministre sortit tranquillement du logis, sans que personne pensât à s'y opposer. Il se rendit d'un pas modéré sur le bord de la rivière, & s'enveloppant la tête de sa robe, il se précipita au fond de l'eau. Quelques bateliers qui l'apperçurent tâchèrent inutilement de lui donner du secours, & ne purent trouver son corps qu'une heure ou deux après l'avoir vu périr.

TRAIT CURIEUX

DE MORALE

Dans la conduite d'un Comédien

LES grandes vertus supposent ordinairement quelque défaut qu'elles s'exercent à combattre, & qui sert à les fortifier à mesure qu'elles réussissent à les détruire. *M. Barton Booth*, comédien de Londres, & l'homme du monde qui a fait le plus d'honneur à cette profession par la régularité de ses mœurs, étoit si vif & si emporté naturellement, que la moindre contradiction

l'émotion l'échauffoit jusqu'au transport. Peut-être fut-il redevable d'une partie de sa réputation à ce caractère ; car il excelloit à peindre tous les mouvemens des passions sur son visage , & l'on conçoit aisément que cette facilité venoit de la même disposition qui les lui faisoit souvent sentir. Ses amis , qui l'estimoient beaucoup , avoient assez d'indulgence pour éviter avec soin tout ce qui pouvoit l'irriter. Mais s'étant enfin marié , il n'eut pas le bonheur de trouver long-temps la même complaisance dans sa femme. La nécessité de vivre ensemble , parce qu'ils n'avoient pas assez de bien pour prendre de bonne grâce le parti de se séparer , les exposa à cent scènes éclatantes , jusqu'à faire craindre à leurs amis qu'elles ne se terminassent quelque jour d'une manière funeste. Enfin M. Barton , qui étoit trop sensé pour ne pas sentir toute l'indécence de cette conduite , prit la résolution de se vaincre à quelque prix que ce pût être , & toute la force de son esprit fut employée à cette entreprise. Il observa d'abord que la mauvaise humeur de sa femme n'allumoit jamais si promptement sa bile , que lorsqu'il sortoit du théâtre , après y avoir représenté quelque rôle violent. Ce fut assez pour lui faire embrasser le genre comique , dans lequel il n'avoit point encore essayé ses forces , & s'y étant trouvé propre par l'étendue de ses

talens, il continua pendant quelques mois de s'y exercer uniquement, malgré les plaintes du public qui le demandoit souvent à grands cris pour les personnages tragiques. Dans cet intervalle, il lisoit Platon, Sénèque, Epictète, & tous les auteurs qui ont parlé de la patience & de la modération de l'ame. Il se retiroit à l'écart, lorsqu'il sentoit naître dans son cœur le moindre mouvement contraire à ses résolutions. Il trembloit même à la vue de sa femme, comme un homme timide à la vue du danger. Ce régime dura aussi long-tems qu'il crut devoir se défier de lui-même. A la fin devenant plus hardi, il s'exposa par degrés au combat, & n'oubliant jamais de se retirer au moindre doute de la victoire, il parvint à soutenir les assauts les plus violens, sans aucune marque de foiblesse & d'émotion. Ses amis même, à qui il confia son entreprise & ses progrès, se firent un divertissement de le mettre à l'épreuve, & contribuèrent ainsi à son triomphe.

Il ne consentit à recommencer les rôles tragiques, qu'après s'être confirmé dans cet état par une année d'habitude. Mais quelle fut sa surprise la première fois qu'il reprit le cothurne, de se trouver une pesanteur qui ne répondoit point à ses anciens talens ! Le public s'en aperçut aussitôt que lui, & ne le fit que trop con-

ôtre par son silence. Une si longue vigilance
ir tous ses mouvemens, & des efforts continuels
pour les réprimer, lui avoient fait perdre cette
pointe de sentiment, si j'ose parler ainsi, qui est
nécessaire pour remuer tout d'un coup le ressort
des passions. Il conçut que l'exercice lui rendroit
bientôt ce qu'il avoit perdu; mais il craignit
par la même raison que le vice qu'il avoit vaincu,
ne reprît une nouvelle vigueur avec son talent.
Ses amis qui étoient disposés à lui passer l'un en
faveur de l'autre, l'exhortèrent à céder à la
nature, puisqu'elle vouloit être la plus forte. Il
ne se laissa point séduire par leurs flatteries; &
prenant plus d'empire que jamais sur lui-même,
il remporta une double victoire; en marquant
autant de chaleur au théâtre, qu'il eut pendant
toute sa vie de douceur & de modération dans
le commerce de sa femme & de ses amis.



EXEMPLE AFFREUX DE VENGEANCE.

Sous le règne de Jacques II, roi d'Écosse, le comte Guillaume Douglas, neveu d'un autre Guillaume, qui après avoir causé de grands mouvemens dans l'état, avoit perdu la vie sur un échafaud, s'étoit acquis tant d'ascendant sur l'esprit du roi, que ce prince lui avoit abandonné la conduite de l'état, & le soin de sa gloire. Douglas en abusa pour commettre une infinité de violences & d'injustices. Elles firent enfin ouvrir les yeux au roi qui l'éloigna de sa personne, & qui lui donna pour successeur dans l'administration, le comte des Orcades son ennemi juré. Leur querelle avoit eu les deux causes ordinaires des divisions qui naissent entre les grands, l'ambition & l'amour; mais le comte des Orcades n'avoit obtenu que la moitié de son triomphe, en renversant la fortune de son rival. Douglas, aimé de sa maîtresse, eut la satisfaction de la trouver déterminée à le suivre; & la crainte d'être puni tôt ou tard des excès de son ministère, l'ayant fait passer chez les voisins

L'Ecosse, il se crut dédommagé par cette conquête de tous les avantages qu'il avoit perdus.

Le comte des Orcades en eut bien la même opinion, puisqu'il ne trouva point de repos dans la possession de sa fortune, & qu'il rapporta toutes ses vues à se saisir de ces deux amans fugitifs. Il y perdit long-tems ses soins. Mais une noire trahison lui fit obtenir tout-à-la-fois, & le bien qu'il désiroit, & le plaisir de se venger. Sur le bruit de quelques desseins de guerre que Douglas avoit inspirés au roi d'Angleterre, il persuada à son maître que pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit point d'autre voie que la ruse. Il l'engagea à faire offrir secrètement à Douglas, non-seulement la liberté de revenir en Ecosse, mais son rétablissement à la cour, avec une augmentation de fortune & de faveur. Jacques II n'étoit pas naturellement perfide, mais sa facilité le rendoit capable de toutes sortes d'impressions. Il fit faire au comte cette proposition, & lui ayant trouvé toute la facilité qu'on lui avoit fait espérer, il ne fit pas difficulté de lui envoyer un fauf-conduit signé de sa propre main.

Douglas partit avec ce gage de la protection de son roi. Cependant, à peine fut-il entré en Ecosse, que sa maîtresse lui fut enlevée par une troupe de gens armés. Il ne douta point que cette insulte ne vînt du comte des Orcades; &

manquant de force pour la repousser, il mit toute sa confiance dans la bonté du roi, à qui il se hâta d'aller porter ses plaintes. Ce prince le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il n'y eut personne qui ne le crût plus affermi que jamais dans la faveur de son maître, & qui n'augurât mal de celle du comte des Orcades. Celui-ci qui fut témoin de l'accueil qu'on faisoit à son rival, sembloit attendre en tremblant quelles en seroient les suites. Enfin le roi prit Douglas à l'écart, & le mena dans son cabinet. Là, feignant de lui parler avec la même affection, il prit son tems pour lui enfoncer un poignard dans le sein.

Cependant le comte des Orcades avoit donné ordre que sa maîtresse fût menée dans une des îles dont il portoit le nom, & où il avoit un château fort agréable. Son dessein étoit, non-seulement qu'elle fût tenue en réserve pour ses plaisirs, dans un lieu dont il étoit le maître absolu, mais que la solitude & l'éloignement l'empêchassent d'apprendre la mort de Douglas, ou du moins la part qu'il y avoit eue par son conseil. Elle l'ignora effectivement jusqu'à la première visite qu'elle reçut de lui. Elle ne savoit pas entre les mains de qui elle étoit prisonnière, ni à quel sort elle devoit s'attendre. Enfin l'arrivée du comte ne lui laissant aucun doute de ses intentions, elle lui reprocha sa trahison.

c tant de mépris, & le nom de Douglas fut é tant de fois dans ses discours, & d'une manière si offensante pour son rival, que ce fier n lui déclara qu'elle n'aimoit plus qu'un mort. oiqu'il dût s'attendre à tout ce que la douleur amour ont de plus furieux dans leurs emportemens, il en éprouva bientôt des effets qui passèrent toutes ses craintes. Premièrement, refusa de parler avec tant d'obstination, qu'il obligé de partir sans avoir obtenu d'elle un mot de réponse. N'en ayant pas moins laissé re qu'elle fût gardée avec douceur pendant absence, elle apprit de ses gardes les circonstances de la mort de son amant, & ses courages la firent remonter aisément à sa source. fureur augmenta jusqu'à lui faire choisir le s de la nuit pour mettre le feu au château, & être effrayée du risque où elle s'exposoit re brûlée la première. Elle se sauva heureusement, tandis qu'on s'agitoit pour arrêter l'indie, & elle goûta dans un lieu voisin le fir de voir réduire en cendres un des plus ux édifices de l'Ecosse, où le comte avoit reilli tout ce qu'il avoit de plus riche & de plus cieux. Elle passa de-là dans les comtés de chaber & d'Athol, où il avoit d'autres terres sidérables, & elle trouva le moyen d'en dére une partie par les flammes. Ensuite, sa

hardiesse paroissant augmenter par le succès, elle se rendit à Edimbourg avec l'espérance de faire usage de l'habileté qu'elle avoit acquise à se servir du feu, pour ensevelir le comte des Orcades dans l'incendie de sa maison. Elle tenta cette furieuse entreprise; mais ayant été arrêtée en l'exécutant, elle n'attendit point qu'on employât la violence pour lui faire confesser ses motifs, & les autres excès dont elle s'étoit rendue coupable dans le même genre. Le roi qui fut informé d'une si étrange aventure, eut la curiosité d'en voir l'héroïne. Loin de paroître abattue de son propre crime, elle demanda justice de celui du comte. C'étoit s'adresser mal, puisque ce prince en étoit le complice. Mais il eut assez d'indulgence pour pardonner aux fureurs d'une amante; & se réservant à décider lui-même de sa punition, il la borna à une prison perpétuelle dans un couvent.



A V E N T U R E

DU DUC DE RIPPERDA.

LE nom du duc de Ripperda est plus connu que ses diverses aventures. Né d'une famille noble dans la province de Groningue, il avoit servi quelque tems les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur en Espagne. Après y avoir exercé quelque tems cet emploi, il quitta le service de ses maîtres, & changeant de religion, il s'attacha en Espagne à l'établissement de quelques manufactures. Son génie propre aux affaires le fit toujours considérer à la cour. Il fut choisi, comme l'on fait, pour la négociation de Vienne; & quoiqu'il n'eût contribué que fort médiocrement au succès, il fut honoré à son retour à Madrid de la plus haute faveur du roi, & des récompenses les plus glorieuses. Grand de la première classe, duc, premier ministre, il jouit quelque tems de la bonne fortune avec beaucoup de réputation; mais son penchant pour l'intrigue ayant causé sa disgrâce, il fut renfermé dans une prison, d'où il eut beaucoup de peine à se sauver, pour passer en Angleterre, & de-là en Hollande.

Il vivoit depuis quelque tems à la Haye, dans la religion du pays, qu'il avoit reprise en y arrivant, & sans aucune part aux affaires publiques. On s'attendoit de l'y voir mourir tranquille; mais l'arrivée de l'ambassadeur de Maroc, avec lequel il lia connoissance, servit à faire renaitre toutes les idées de son ambitieuse politique. On fut surpris un jour d'apprendre qu'il avoit quitté la Hollande, sans donner avis à personne de son départ. Cette fuite précipitée fit raisonner tout le monde, mais sans aucun fondement certain, jusqu'à ce qu'on fût informé qu'il avoit pris la route de l'Afrique, de concert avec l'ambassadeur, & que son dessein étoit d'aller à Maroc. On ne tarda point à savoir qu'il y étoit arrivé. Il y fut reçu avec distinction, & comme un homme attendu. Les gazettes & les autres mémoires du tems rendirent compte de tout ce qu'on pouvoit découvrir de ses démarches & de ses entreprises. On lui attribua même beaucoup de part aux dernières campagnes des maures contre les Espagnols, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Quoi qu'il en soit, le bruit qui s'étoit répandu que sa fidélité étoit devenue suspecte au roi, & qu'il avoit été puni du dernier supplice, fut démenti par les nouvelles qu'on reçut depuis. Elles portoient quelques circonstances intéressantes de sa vie, qui méritent d'être connues.

M. le duc de Ripperda passa d'abord quelques années à Maroc, sans penser à changer de religion ; occupé seulement à faire goûter ses projets au roi, & à profiter de ses bienfaits. Cependant, deux raisons le déterminèrent tout d'un coup à embrasser le mahométisme, & à prendre le nom d'*Osman* ; l'une fut la crainte qu'un des principaux officiers des troupes de Maroc, nommé *Azari*, qui marquoit beaucoup de jalousie de la faveur où il étoit à la cour, ne travaillât secrètement à le perdre dans l'esprit du peuple & du roi sous prétexte qu'il étoit infidèle ; l'autre raison, qui n'eut pas sans doute moins de force, fut l'envie d'entrer dans tous les droits du pays ; c'est-à-dire, d'y posséder des terres, & d'y avoir un sérail. En effet, ces deux grâces lui furent accordées, dès qu'il eut embrassé la religion du prince, & sa faveur ne fit qu'augmenter jusqu'à l'arrivée des espagnols en Afrique. On assure qu'il obtint le commandement d'une partie considérable de l'armée des maures, & qu'il se distingua par sa prudence & par sa valeur dans le combat où ils furent défaits. Mais cette preuve de fidélité ne put l'emporter sur le chagrin que le roi de Maroc eut du malheur des troupes musulmanes. Osman fut reçu avec tant de froideur à son retour, qu'il augura mal de cet

accueil. Il n'étoit point assez zélé pour l'alcoran, ni assez esclave des volontés de son maître,

Pour se piquer du scrupule insensé
De bénir son trépas, s'il l'avoit prononcé. (1)

Il pensa sérieusement à se mettre à couvert par la fuite, & il s'assura pour cela de quelques domestiques qui le servoient. Son projet eût réussi, sans la malignité du jaloux Azari, qui l'observa de si près, qu'il le surprit au moment de son départ. Il fut conduit au palais du roi par plusieurs gardes, & tout le monde s'attendoit à le voir condamné au supplice. Cependant, avec son éloquence & son adresse ordinaire, il tourna si heureusement l'esprit de ce monarque, que l'ayant persuadé à demi de l'innocence de ses vues, il en fut quitte pour être renfermé dans un château assez voisin de Maroc, jusqu'à ce qu'Azari eût donné les preuves qu'il promettoit de sa perfidie. On jugea même qu'il devoit rester fort peu de colère au roi, parce qu'il lui permit d'avoir ses femmes avec lui dans sa prison.

Le château où Osman fut conduit est situé sur le sommet d'une montagne, à quelque distance de Maroc. Il est environné de tous côtés de pro-

(1) Racine, dans Bajazet.

fondes vallées; il n'y a, dit-on, que deux chemins par lesquels on y monte avec beaucoup de difficulté. Ils sont même si étroits, qu'en levant un pied pour marcher, il faut se tenir sur l'autre, de peur de glisser; & la mort seroit inévitable, si l'on tomboit dans la vallée qui est d'une profondeur étonnante. Enfin, lorsqu'on est au bout de ce chemin difficile, on est surpris, après avoir passé les premières portes, de se trouver dans une plaine d'environ une lieue de circonférence, qui étant entourée d'une bonne muraille, & fortifiée par un grand nombre de pièces d'artillerie, forme un des plus sûrs asiles qu'il y ait au monde, contre tous les ennemis du dehors. Au milieu de la plaine est un château qu'on pourroit faire passer pour un palais magnifique, sans y rien ajouter qu'un peu plus d'ornement. Il est très-grand, & les appartemens y sont distribués avec beaucoup d'ordre. Mais le roi, qui le regarde moins comme un lieu de plaisir qu'une prison, le négligeoit entièrement, & se contentoit d'y entretenir quelques soldats pour la garde ordinaire du lieu.

Ce fut dans ce séjour inaccessible, qu'Osman fut renfermé avec ses femmes & un seul domestique hollandois, qui s'étoit attaché à sa fortune. On ignore quel y fut le détail de ses occupations pendant deux mois, qui furent la durée de son

châtiment; mais si l'on en juge par la conduite qu'il tint depuis qu'il en fut sorti, ce fut là sans doute, qu'il forma le plan qu'il tâcha bientôt d'exécuter. Il avoit parmi ses femmes une Sicilienne, dont l'esprit étoit aussi intrigant que le sien. C'est avec elle qu'il tenoit conseil sur toutes ses affaires. Le général Azari n'ayant pu réussir à le perdre dans l'esprit du roi, on vit avec étonnement que ce prince, dont le caractère n'étoit point d'ailleurs des plus humains, se porta de lui-même à le remettre en liberté. Osman retourna à Maroc; mais ce qui surprit encore davantage, ce fut de le voir demeurer tranquille dans sa maison, sans reparoitre à la cour, à moins qu'il n'y fût appelé par un ordre exprès de son roi. C'étoit l'effet d'une profonde dissimulation: il avoit conçu que la haine d'Azari & de quelques autres grands, ne lui donneroit point de relâche, & que tôt ou tard un étranger, sans aucun support que son mérite, ne pouvoit manquer de succomber à des attaques si puissantes. Il étoit question non-seulement de s'assurer entièrement l'amitié du roi, en le guérissant de tous les soupçons qu'il pouvoit conserver, mais encore de gagner, s'il étoit possible, l'esprit & le cœur du peuple, dont la faveur est toujours d'un grand poids, dans une nation aussi remuante que celle des maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins, qu'une grande affec-

tation de zèle pour la religion mahométane. Il parut s'y consacrer tout entier ; & ce fut la seule raison qu'il apporta au roi , pour justifier son absence à la cour. Le succès de son dessein lui en fit bientôt former un autre , pour l'exécution duquel il n'épargna rien. Il faisoit , pour qu'il réussît , que le ménagement en fût extrêmement adroit , ou le roi de Maroc extrêmement dupe.

On a dû juger , parce qu'on vient de lire , que le duc de Ripperda avoit beaucoup d'indifférence pour la religion. Ses fréquens changemens , uniquement déterminés par la politique , ne laissent aucun lieu d'en douter. Il fit plus. Non content d'avoir passé successivement sous les étendards de plusieurs sectes , il voulut devenir lui-même le chef d'une nouvelle.

Ayant trouvé dans le peuple toute la disposition qu'il pouvoit souhaiter , il crut reconnoître assez de simplicité , & tout à la fois assez de zèle fanatique dans les esprits , pour se flatter de leur faire goûter un nouveau système de religion. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes ; & la manière dont elles furent reçues , lui persuada qu'elles pourroient s'accréditer. Sa principale adresse consistoit en ce que le fond de son système étoit également flatteur pour les mahométans & pour les juifs , qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec

plaisir lui-même à le faire quelquefois raisonner sur ses principes.

Telle étoit la situation des affaires d'Osman, lorsque le capitaine d'un vaisseau anglois, revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres, comme témoin oculaire. Un autre bruit, peu avantageux pour lui, se répandoit alors. Quelques religieux de la Merci avoient été envoyés à Maroc, avec une grosse somme d'argent pour la rédemption des captifs. Osman, par honte sans doute d'avoir de tels témoins de son infidélité, persuada bientôt au roi que c'étoient autant d'espions employés par l'Espagne, pour reconnoître le fort & le foible de ses états. Les religieux reçurent ordre de sortir du pays, & ils eurent sujet de remercier le ciel, qui les délivra, comme miraculeusement, des insultes qu'une accusation si noire devoit leur attirer.

Enfin, on s'attendoit à quelque grande révolution dans ce pays, dont le duc de Ripperda seroit l'auteur; & il sembloit en effet qu'elle seroit facile, vu d'un côté la hardiesse & l'habileté du duc, & de l'autre, l'imbécillité & l'aveuglement qui sont comme héréditaires sur le trône des rois de Maroc. Vingt maisons royales y ont été détruites successivement, par les mêmes voies que Osman paroissoit vouloir employer. Il y avoit peut être moins d'apparence au renversement des

Oataz, lorsqu'ils furent trompés par l'artifice des *Chérifs*, qu'aux succès d'un politique aussi consommé que le duc de Ripperda, sur-tout au milieu du trouble & de la division qui régnoient depuis plusieurs années dans cette partie de l'Afrique.

O R I G I N E

DE LA FORTUNE

DU COMTE DE B....

LE célèbre comte de B..., qui fit dans la suite une figure si brillante, dans une des plus grandes monarchies de l'Europe, n'étoit dans son origine que le fils d'un orfèvre de..., que son père destinoit à la profession de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorsque commençant à s'ennuyer du séjour d'une petite ville, il eut l'occasion d'offrir ses services au baron de Gortz, qui avoit été forcé de s'y arrêter quelques jours, par la mort imprévue de son secrétaire. qu'il perdit en retournant de Hollande à la cour de Suède. Le jeune B..., se présenta d'assez bonne grâce pour faire agréer sa personne & ses talens. I

et le baron à Stockholm, où l'intelligence qu'il avoit de diverses langues, & sa facilité à lire & à écrire toutes sortes de caractères, le rendirent très utile qu'il l'avoit fait espérer. Dans l'usage qu'il étoit depuis son enfance, de manier des lettres & contrats, la plupart en vélin ou en parchemin, il s'étoit fait une habitude, en écrivant, de tenir toujours quelque'un avec ses lèvres; & que désagréable qu'on puisse s'en figurer le motif, il étoit parvenu insensiblement à s'en faire une sorte de plaisir, comme il arrive à ceux qui sont coutumiers à mâcher du tabac. Ce penchant pour une passion, il n'étoit jamais sans qu'il eût un morceau de vieux vélin, qu'il coupoit continuellement pour le ronger : & comme ses occupations le mettoient continuellement au milieu d'une quantité de papiers, il trouvoit aisément de quoi se satisfaire. Un jour, qu'ayant été retenu dans le cabinet du baron de Gortz pour quelques affaires d'importance, il y étoit seul à exécuter les ordres de son maître, son appétit pour le vélin lui fit découvrir une pièce enfumée qui étoit au coin d'une table; & ne portant pas plus de réflexion, il la prit entre les dents avec une attention néanmoins de se borner à la fucer pour en tirer comme le parfum; mais dans l'attention qu'il avoit à son travail, le goût du plaisir lui fit oublier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut

répondre, il ne laissoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit sur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemins dont elle étoit doublée, & que par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette observation fit trouver plus de vraisemblance au sénateur dans son récit. Au lieu que lui & les autres l'avoient d'abord jugé si puérile, qu'ils daignoient à peine l'écouter, il lui fit diverses questions sur la naissance & la force de son habitude. Il demanda des circonstances & des preuves. Heureusement l'accusé en avoit de présentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ses poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le bon sénateur devint son défenseur autant que son juge. D'autres informations qu'on fit sur sa conduite & ses liaisons, ayant achevé d'établir son caractère, le baron de Gortz fut le premier à solliciter sa liberté & sa grâce.

Cependant, soit qu'il craignît que sa foiblesse ne l'exposât à quelque nouvel embarras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ses services, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejeté par le ministre, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans

ede. Le manuscrit fut donc
quitté; le maître de la bibliothèque
se leva, et dit à l'écuyer : « Ce
homme est un grand scélérat, et
ne qu'il soit pendu. » Le maître
cerveur prit le manuscrit, et le
r. qui contenait toutes les pages
habiles. Il se leva, et dit à l'écuyer :
ne se pas aller le chercher. A.
d'effort et d'habileté. Il se leva,
amant de l'écuyer, et dit à l'écuyer :
ois. Il se leva, et dit à l'écuyer :
une grande habitude, et
sile de la bibliothèque. A.
habitude qui avait fait
écuyer, et dit à l'écuyer :
habile, et dit à l'écuyer :
ce; & la regente
plus importante
prévalus de la
l'accuser de
remit à son
à conserver avec

les qualités qui prévalent pour le
goût pour le parchemin. La pré-
diction & force d'habitude qui la pré-
mettre entre les livres, dans la
de l'oublier, & pour l'écuyer.

sont lorsqu'il se leveroit pour le ferrer. D'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impression de sa première disgrâce ; & l'on ne se sent pas assez de soi-même pour se croire deux fois capable de certaines aliénations d'esprit. Quoi qu'il en soit , il exposa malheureusement ce papier à l'avidité de ses dents , & dans un espace fort court , elles s'y imprimèrent assez pour corrompre le nom du duc , qui faisoit tout le prix de cette pièce. Il s'en aperçut aussitôt , mais le mal étoit déjà irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit , & se rappelant l'aventure de Stockholm , il ne donna point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du passé. Le soupçon d'infidélité étoit ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter ; il se détermina à prévenir son maître , par l'aveu volontaire de cet accident , & pour s'attirer plus d'indulgence en excitant sa compassion , il commença par le récit du malheureux événement qui lui avoit fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confesser.

Le receveur ne lui entendit pas plutôt nommer la quittance , qu'il comprit le sujet de sa peine , & n'y trouvant que la matière d'une plaisanterie agréable , parce qu'il étoit sûr de réparer aisément le désordre , il prit plaisir à

& la mèche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le surprit ; mais rentrant en soi-même , il continua son chemin. Bectas le voyant approcher de la mosquée , ne prit pas la peine de venir au-devant de lui , & se contenta de lui envoyer un officier. Quoique le grand cœur du visir eût peine à supporter un tel mépris , il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas , qui se souleva à peine pour le saluer.

L'entretien se fit sans dispute & sans chaleur , parce que le visir , qui n'avoit en vue que de s'instruire du dessein des conjurés , affecta de céder à leurs raisons , & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les assura même , en jurant sur l'alcoran avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre sa famille , qu'il les serviroit de tout son pouvoir. Bectas , persuadé par ses sermens , eut l'imprudence de lui permettre de se retirer. Mais le visir avoit des pensées bien différentes. A peine fut-il en liberté , qu'il se rendit au sérail , suivi seulement de deux personnes , & remercia le prophète de l'avoir délivré d'un si grand péril. Etant arrivé à la porte de fer , dans le dessein de passer au travers du jardin , il fut surpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raison aux bostangis , qui lui répondirent que c'étoit l'ordre de la vieille sultane. Cette réponse n'ayant

fait que redoubler ses défiances, il alla sans bruit à l'appartement du sultan, & rencontra heureusement en chemin le kutchir Agasi, qui faisoit la ronde autour de l'appartement de la vieille sultane. Celui-ci reconnut d'abord le visir à sa voix, & fut fort surpris de le voir à cette heure. Mais lorsqu'il eut appris de lui le sujet de ses alarmes, il le loua de sa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit passé le tems à se réjouir avec ses eunuques & ses femmes, à chanter, à danser, & à faire jouer de divers instrumens, elle qui avoit coutume de se mettre de bonne heure au lit.

Après une courte conférence, le visir & le kutchir Agasi, suivis de quelques eunuques, entrèrent dans l'appartement de cette princesse, & voyant qu'on n'étoit pas disposé à les recevoir, le kutchir, homme fier & résolu, donna un coup de poignard au bacha kapa Oglar, grand chambellan. Les eunuques qui l'accompagnoient entrèrent furieusement avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui se présenta à leur rencontre. La sultane demeura seule dans sa chambre, où elle fut donnée en garde aux eunuques du sultan. Tous ses gens qui avoient pris la fuite vers la porte du sérail, furent arrêtés avec le reste de ses

officiers, & mis sous une garde sûre. Cette action se fit avec si peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée jusqu'au quartier du sultan, quoiqu'il ne fût pas éloigné.

Le visir & le kütülr Agasi se rendirent ensemble à la chambre où le sultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la porte, & faisant (1) signe aux femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune sultane. Une des femmes l'éveilla en lui gratant doucement les pieds, & lui annonça la visite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle se leva avec beaucoup de surprise. A peine le visir eut-il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que se le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au lit de son fils, & le prenant entre ses bras, elle s'écria de toute sa force : O mon fils, nous sommes morts ! Le grand-seigneur, qui n'étoit qu'un enfant, se mit à pleurer, & se jetant aux pieds du visir, il le conjura de lui sauver la vie. Le visir ne put s'empêcher de verser des larmes. Il embrasse son maître. Il encouragea la mère & le fils, en leur protestant qu'il perdrait mille

(1) Tout le monde sait que la coutume du sérail est de se parler par signes.

Après avoir tenu conseil, le parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire signer un ordre du grand-seigneur pour faire étrangler le bostangi bacha, comme un traître, qui avoit laissé la porte du jardin ouverte pendant la nuit. Cette sentence fut exécutée au même moment. Sa charge ayant été donnée aussitôt à un autre, on lui fit prêter le serment de fidélité, & il le fit prêter ensuite à tous les bostangis du sérail, qui se trouvèrent au nombre de cinq cens. Il les distribua ensuite à la garde des portes & sur les murailles du jardin. On proposa de faire assembler les ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la chambre du capa Agasi, à qui son emploi donne l'intendance de toute la jeunesse du sérail. On heurta doucement à sa porte. Les gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le capa Agasi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à sa fenêtre. Le capa, avant de se lever, voulut savoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le visir & le kutchir Agasi. Il répondit, qu'étant indisposé, il ne pouvoit se lever, & qu'on pouvoit lui faire savoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander, ce qui obligea enfin de lui dire assez haut : Nous te commandons au nom du sultan de faire lever promptement tous les ichoglans

du sérail pour une affaire de la dernière importance. Comme il ne se hâta point encore d'obéir, on s'imagina qu'il étoit de la conspiration, quoique la vérité fût que c'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mal sain, & qui ne pouvoit se remuer facilement. Le visir voyant qu'il demeurait immobile, lui cria une seconde fois : Aga, faites promptement lever les ichoglans ; on veut nous enlever le sultan. Mais il demeura ferme dans sa résolution, protestant toujours qu'il ne les feroit point lever sans un ordre par écrit.

Au bruit de cette contestation, ses domestiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit question de la sûreté & peut-être de la vie du grand-seigneur, ils allèrent sans ordre heurter à la porte des grandes & des petites chambres des ichoglans. Le sommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette chambre est longue de plus de quatre-vingts pas, il s'arrêta au milieu, & se mit à frapper des mains l'une contre l'autre, quoique ce soit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le sérail. Les icholans épouvantés de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le sommelier répondit : levez-vous ; on est sur le point de nous enlever le grand-seigneur. A ces mots, toute la chambre

se leva ; & on les eût vus tous , au nombre de six cens , courir avec la dernière confusion , les uns sans habits , les autres sans armes , & la plupart cherchant à se cacher , dans la crainte que les janissaires ne fussent déjà maîtres du sérail. Les autres chambres étoient dans la même confusion. On les rassura comme la première. Pendant ce tems-là , le grand-seigneur inconsolable , appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme son père. Mais Mustapha bacha l'ayant pris par la main , lui fit voir tous ses serviteurs sous les armes , & prêts à mourir pour son service. Dans cette revue , il arriva une chose qui augmenta beaucoup l'alarme. Un ichoglan , ayant vu passer le grand-seigneur sous les fenêtres de sa chambre , se mit à crier de toute sa force : dieu donne dix mille ans de vie à notre empereur ; & les autres répondirent tout d'une voix : *Allaha, Allaha*. Ce tri de guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignés du sérail , & fit prendre les armes aux confituriers , aux cuisiniers , aux fauconniers , aux porteurs de hache , & à tous le reste des bas-officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le visir avoit donné ordre à tous les bachas de se rendre incessamment au sérail , avec tout ce qu'ils pourroient rassembler de gens résolus , &

outrages irritèrent tellement toute la troupe, que plusieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva sa hache. Il s'enfuit par la terrasse dans le jardin, où ayant été poursuivi, il eût été tué sur le champ, s'il n'eût obtenu à force de prières, de se jeter aux pieds du sultan avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas plutôt remis le sceau & la clé d'un trésor caché, qu'un baltagis, nommé *Saferti*, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres se jetèrent aussitôt sur lui, & le coupèrent en morceaux avec leurs cimenterres. Une exécution si prompte & si violente jeta la terreur parmi tous les officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille reine, & leur apprit à dissimuler. Le sultan même, qui avoit vu jaillir sur ses meubles & jusques sur ses habits le sang & la cervelle de ce misérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ses serviteurs, ne put s'empêcher de jeter un grand cri, & d'embrasser le selihar qui le tenoit entre ses bras. Cependant sa frayeur & ses larmes cessèrent, lorsqu'on eut éloigné de ses yeux ce tragique spectacle, & qu'on lui eut représenté qu'on ne pensoit qu'à le servir.

Le mufti & les principaux officiers étant arrivés à la fin de l'exécution, furent surpris en entrant dans la hozada d'y voir tant de désordre, & si peu de respect. C'étoit un mélange de divers lan-

d'appaiser tant de gens mutinés, & qui crut sa propre vie en danger, si l'on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à l'assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux ministres, & dans une courte conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut résolu qu'on supplieroit très-humblement le grand-seigneur de consentir à la mort de la vieille reine. On dressa la supplication qui fut conçue dans ces termes. « La volonté de dieu est que vous mettiez » votre grand-mère entre les mains de la justice, » si vous voulez que vos esclaves s'appaisent. » Un petit mal est moins dangereux qu'un grand. » Il ne reste point d'autre remède. Le ciel en » rendra la fin heureuse ». Le mufti dressa ensuite la sentence, qu'il fit signer au grand-seigneur. Elle portoit que la vieille reine seroit étranglée, mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le cimetière, ni brisée de coups. Cet écrit fut remis aux eunuques de la chambre, avec ordre de conduire la reine hors du sérail par la *porte des oiseaux*, nommée le cashena, afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du grand-seigneur, & que ses cris ne fussent pas entendus. Les ichoglans chargés de l'exécution, allèrent les mains levées, en criant, *allah*, à la porte de l'appartement des femmes, où ils trouvèrent quelques eunuques noirs qui ne

firent aucune résistance , après avoir vu l'ordre du grand-seigneur. Cependant ils exigèrent qu'il n'entreroit que vingt personnes dans la chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la folle de la reine , qui tenoit un pistolet à la main , & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la mère du roi. Je la suis, répliqua-t-elle , & elle lâcha son coup sur eux. Cette hardiesse lui auroit coûté cher si le kutchir Agasi ne les eût avertis que ce n'étoit point la reine. Ils se hâtèrent de pénétrer dans la chambre, mais ils n'y trouvèrent point de lumières. La reine avoit fait éteindre tous les flambeaux au bruit de leur arrivée , & s'étoit cachée dans une grande armoire sous quantité de tapis & de hardes. Ils la cherchèrent inutilement , & peut-être lui auroient-ils laissé le tems de s'échapper , si un albanois , nommé Delli Dodangi , ne s'étoit avisé d'ôter toutes les hardes de cette armoire , où il l'aperçut enfin , malgré l'obscurité. Elle lui dit tout bas & en tremblant : généreux esclave , prends pitié de moi ; je ferai ta fortune , & si les ichoglans veulent me sauver la vie , je leur promets cinq bourses à chacun. Perfide , lui répondit-il , il n'est pas tems de capituler , il faut mourir ; & la tirant en même tems par les pieds , il la tira dehors avec violence,

S'étant relevée, elle tira de sa poche une poignée de sequins, qu'elle jeta au milieu de ses meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur pendant qu'ils s'occuperoient à les ramasser, & les plus jeunes furent éblouis en effet à la vue de l'or. Mais l'albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoiqu'elle fût extrêmement forte & pesante. Un ichoglan du même pays, lui voyant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, se jeta dessus & les lui arracha. Ils étoient taillés en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros rubis. Ces pendants d'oreilles lui avoient été donnés dans la fleur de son âge par le sultan Achmet, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le trésor du grand-seigneur.

Les autres pillèrent cette malheureuse reine avec la même ardeur. Ses bracelets, ses bagues, ses habits, & jusqu'à ses jarretières, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est-à-dire, sans ménager sa pudeur. On trouva dans sa fourrure de martre zibeline, des caractères magiques, par lesquels elle s'imaginoit avoir lié la langue de tous les empereurs de son tems, & sur sa peau même elle portoit un cadenas admirablement composé,

firent languir long-temps dans des peines affreuses. Enfin, la croyant expirée, ils annoncèrent la mort à leurs compagnons par leurs cris, & la plupart coururent en porter la nouvelle au prince seigneur. Mais à peine l'eurent-ils perdue de vue, qu'elle se releva pour prendre la fuite. On appela les moins éloignés, qui s'enfuyant par la peine à la rejoindre, & pour l'achever promptement, on ferra si bien la corde avec le manche d'une hache, qu'elle expira.

Les eunuques noirs prirent son corps, & le portèrent avec beaucoup de respect dans la courquée royale, où ils l'étendirent après l'avoir revêtue d'habits aussi précieux que ceux qu'elle venoit de lui enlever. Tous ces eunuques au nombre de quatre cent, s'y rendirent et versant des larmes, & s'attachant les cheveux.

Après cette expédition, le vizir revêtu de son ichoglans, & donna ordre que le bannier de Mahomet fut déployé. Elle fut placée sur la principale porte du sérail, à la vue de tout le monde. Cette nouvelle & celle de la mort de la reine, qui se répandirent en un moment dans la ville, réunirent avant le fin du jour les eunuques que la haine avoit divisés.



fit ne servit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour, que d'en prendre. Elle refusa constamment l'alliance qu'il lui proposoit, avec tous les avantages que la raison pouvoit y souhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore, sans considérer qu'elle n'écoutoit les vœux de personne, attribua au mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette princesse pour la liberté. Désespéré toutefois, il se retira dans ses états, d'où il écrivit à Vanda la lettre suivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

« Votre vertu & votre beauté m'avoient fait
 » votre adorateur ; vos mépris, madame, me
 » font votre ennemi. J'arme pour ravager vos
 » états, & vous faire voir dans la désolation de
 » vos provinces, la fureur de mon désespoir. Je
 » vous en avertis pour que vous vous y prépariez.
 » Si je péris, je meurs votre victime. Si
 » je triomphe, votre vainqueur sera pourtant
 » toujours votre esclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette lettre avec beaucoup de surprise & de chagrin ; l'image de la guerre l'éfraya par l'amour qu'elle avoit pour ses peuples ;

de douleur, c'est que cette prin-
cesse, après ses victoires, se précipiter dans
un temple pour rendre un vœu au dieu (1) ce-
leste, pour la virginité qu'ils lui
avoient confiée, & qu'elle leur avoit

ANGULARITÉ

ANGULIÈRE

VIE DU CÉLÈBRE

BUCKINGHAM.

à Londres, dans la première partie
de sa vie, avoit parlé fort mystérieusement
de sa vie, qui précéda de quelque tems
le duc de Villiers, duc de Buckin-
gهام, digne de la gravité
mais ne l'ayant appris que sur le
rapport de quelques amis du duc, auxquels
il avoit confié lui-même, il en avoit
parfaitement les circonstances,

mais n'étoit pas encore établi dans ces

d'arrêter. « M. Parker, lui dit-il, vous reconnoissez, je fais que vous avez eu de l'affection pour moi, & que vous l'avez con-
 cédée à mon fils Georges. Au nom de dieu, rendez service à ce pauvre insensé qui court
 tout à la ruine. Allez le voir. Dites-
 de ma part, que s'il ne rejette point les
 conseils de tels & de tels amis, s'il ne change
 & tel article de ses desseins & de sa conduite,
 il est menacé d'un châtimement plus terrible &
 prompt qu'il ne pense. » M. Parker un peu
 effrayé de sa première surprise, n'osa refuser
 cette commission, mais il tâcha de
 se défendre par toutes les objections qui peu-
 vent se présenter à un homme de bon sens. Le
 duc ne les leva toutes, & l'ayant pressé d'en-
 sa parole, il disparut après l'avoir obtenu.
 Pendant que Parker, demeuré seul, considéra
 attentivement les difficultés de l'entreprise.
 L'incertitude, le caractère du duc, & la seule
 difficulté de sa commission, lui firent craindre
 d'être rejeté avec mépris. Ajoutez, que l'impres-
 sion de ce qu'il avoit vu, commençant bientôt
 à diminuer, il revint peu à peu à croire que ses
 amis l'avoient trompé. Il laissa passer ainsi quelque
 temps, sans s'arrêter à rien de certain. Mais
 l'effrayant fantôme revint à la charge, & joignit
 menace aux prières. Enfin, la crainte força la

Il retourna à la cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le duc fut frappé de le voir instruit de son secret ; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il reprit le ton de raillerie, & conseilla à son prophète de s'adresser à quelque médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

Les circonstances de la dernière apparition ayant convaincu Parker, que cette aventure ne pouvoit finir heureusement pour le duc, il prit le parti de demeurer à Londres pour suivre des yeux les événemens, & pour se rendre, s'il étoit possible, utile à ce seigneur, malgré lui-même. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essuyer quelques railleries sur les visions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour sa prospérité. Avant la fin du mois, le duc fut assassiné par Felton.

H A R D I E S S E

D E W A T T I L E R,

S É D I T I E U X A N G L O I S.

IMMÉDIATEMENT après la mort d'Édouard, Richard II se trouva dans un grand danger, par la hardiesse & les fureurs d'un rébelle, nommé

Richard prévient leurs coups par une résolution plus ferme & plus judicieuse qu'on ne devoit l'attendre d'un prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite , il se tourna vers les rebelles , & leur cria d'un ton résolu : Quoi , mes amis , voulez-vous donc tuer votre roi ? ne soyez point en peine de la perte de votre chef , car c'est moi que vous aurez désormais pour votre général. Suivez-moi. En achevant ces mots , il tourna doucement la bride de son cheval , & se mettant à leur tête , il prit le chemin de la grande place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impression sur les mutins , qu'ils le suivirent sans balancer. En arrivant à la place , ils y virent une troupe de bourgeois bien armés , que le maire avoit préparés à tout événement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faisoit pas la cinquantième partie de leur nombre , ils furent si effrayés de cette vue , qu'ils jetèrent leurs armes , & demandèrent quartier. Ainsi la révolte fut dissipée , sans qu'il y eût du sang répandu que celui du chef.



TRAIT SINGULIER**DE L'HISTOIRE****D'ANGLETERRE.**

IL arriva un jour qu'un des domestiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, fut accusé au banc du roi, & saisi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la justice, où se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord chef de justice, nommé *sir William Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume; « ou du moins, » lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre » domestique des rigueurs de la loi, adressez-

» donner désormais un meilleur exemple à ceux
» qui doivent quelque jour être vos sujets. Et
» pour réparer la défobéissance & le mépris que
» vous venez de marquer pour la loi, vous vous
» rendrez vous-même à ce moment dans la
» prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à
» ce que le roi votre père vous fasse déclarer sa
» volonté ».

La gravité du juge & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que remettant aussitôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord chef de justice, & sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent tout de suite faire le rapport au roi, & ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre sir Williams. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances. Ensuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria dans une espèce de transport : « O dieu !
» quelle reconnoissance ne dois-je pas à ta bonté ?
» Tu m'as donc fait présent d'un juge qui ne
» craint pas d'exercer la justice, & d'un fils qui
» non-seulement fait obéir, mais qui a la force
» de sacrifier sa colère à l'obéissance ».

Ce trait fait également l'éloge de trois personnes, du roi, de son fils & de sir Williams.

roi leur avoit promis ; qu'ils jouissoient des récompenses du martyre ; & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment , & qui mourroient dans cette guerre , jouiroient de la même félicité.

La chose s'exécuta comme il l'avoit proposée. Il mit ses plus fidèles serviteurs parmi les morts, les couvrit de terre , & leur laissa un petit soupirail pour respirer. Ensuite il rentra au camp , & faisant assembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit : Vous êtes , leur dit-il , les soldats de dieu , les défenseurs de la foi , & les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis qui sont aussi ceux du très-haut , & comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion si certaine de lui plaire. Mais comme il pourroit se trouver parmi vous des lâches & des stupides qui n'en croiroient pas à mes paroles , je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille ; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui ; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur , pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même tems il les conduisit sur le champ de bataille , où il s'écria de toute sa force : ô assemblée de fidèles martyrs , faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du très-haut ! Ils répondirent : Nous avons reçu du tout-puissant

Mustapha, si ivre qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il faisoit expliquer comment on le devenoit, *Becri Mustapha* le voyant arrêté, lui ordonna, avec des termes impétueux de passer son chemin. *Amurat* surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misérable, que je suis le sultan ? Et moi, répondit le turc, je suis *Becri Mustapha*. Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achète : tu feras alors *Mustapha*, & je serai sultan. La surprise d'*Amurat* augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils (1) d'une esclave. Ce dialogue parut si admirable au grand-seigneur, qu'apprenant en même tems que dans peu d'heures la raison reviendrait à *Becri*, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, & ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappelleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, *Becri Mustapha*, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille & marque beaucoup

(1) On sait que les sultans naissent des esclaves du sérail.

promette qu'il a fait

e mortelle frayeur.

re cruel d'Amurat.
Cependant

supplice. Cependant
force d'esprit, p

...ence d'esprit, il
...éviter la mort, il po

- éviter la mort, il se
est déjà mourant.

est déjà modifié
donne du vin pos

— En qu'il est sûr d'

qui craignirent en

être présenté à

ne bouteille de
chose que

quelque chose que
sans son habi

sous son habi
l'empereur

l'empereur
absolument

absolument
ple, comm

...tira sa b

ce qui m'arr

si vous

...rs, vous

de l'

celo
l'ivro

L'ivro
in per

_____ in per
_____ in g

118
S

lui représenta la bonté de son frère qui lui avoit accordé la liberté contre l'usage de ses ancêtres , & l'exhorta à ne pas s'attirer sa disgrâce en devenant amoureux avant que d'être arrivé au trône. Elle lui promit que , s'il succédoit un jour à son frère , elle lui donneroit non-seulement la circassienne , mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer sa passion à sa mère , & lui protesta avec la même franchise que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penser à marier sa maîtresse , pour le guérir en lui ôtant l'espérance. Elle fit venir son premier médecin, nommé Nub Effendi, & tombant par divers discours sur la reconnoissance qu'elle devoit à ses services, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenser, en faisant épouser la trésorière à son fils. Nub Effendi, d'autant plus sensible à cette faveur, que les cutégis de la sultane ne se donnoient ordinairement qu'à des bachas à trois queues, retourna aussitôt chez lui pour faire tous les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit sortir secrètement la cutégi du sérail pour la remettre au médecin avec sa dot. Mais le bashaga de la sultane, qui étoit dévoué au prince Ahmed, ayant quelque soupçon du mystère, courut l'en avertir, & l'assura même que , sans savoir où l'on

« fils : « Nous sommes dans un
quoique personne n'en ait ici le
Schra Effendi est amoureux
de la sultane vous a donnée, &
connoître la violence de sa
ette lettre. Si vous souhaitez du
re & à votre famille, il faut vous
ce fruit défendu, & vous priver
qui est réservé pour la table du
ginez-vous que c'est une sœur,
omme qu'on vous accorde. Donnez-
liier les embrassemens qu'on donne
nommez-la votre épouse aux yeux
mais ne vous attribuez jamais d'au-
sur elle. Si votre passion étoit ca-
lancer, songez que vous allez attirer
certains sur votre famille, & ma-
sur vous-même. »

« mit d'obéir, & la jeune épouse y
ôt son consentement, elle fut
randis que son mari alla passer la
autre chambre. Cette scène se passa
que les domestiques même n'en
défiance, & bien moins Ahmed,
l'apprendre de personne. Quelques
faveur de la sultane procura au fils
charge de *mollah* de Smirne. Les
es de Constantinople en vinrent

de son frère , & lui fit promettre enfin de ne pas faire éclater sa passion ; mais n'en étant pas moins enflammé , il convint avec le baltagi Mehemed , son page , qu'il avoit déjà créé son grand écuyer , de la lui faire épouser. Il la vit ainsi fort librement chez son mari , & perdant peu à peu le respect qu'il avoit eu pour les usages , il la faisoit venir souvent au sérail avec beaucoup de magnificence & d'éclat. Cette femme fit toute la fortune de Baltagi Mehemed ; car peu après elle pria le sultan de lui accorder les honneurs des trois queues , & de lui donner quelque emploi qui ne l'éloignât point de Constantinople , parce qu'il convenoit peu à la maîtresse d'un si grand empereur d'être la femme d'un *émirabar*. Le sultan lui répondit : « Vous ne cherchez que vos intérêts , » sans penser aux miens. Cependant je veux vous » traiter en juge équitable , & partager en deux » le différend. Je donnerai à votre mari un emploi qui le retiendra six mois hors de Constantinople , & qui lui permettra d'y être chaque » année six mois. »

Il le fit aussitôt *capudan bacha* , ou grand amiral ; & quelque tems après , par considération pour les mêmes prières , il l'éleva à la dignité de grand-visir. Quelque mécontentement de ses services l'obligea enfin de le déposer ; mais il le traita avec tant de douceur ,

qu'après l'avoir fait successivement bacha d'Erzerum & d'Alep, il le rétablit à la fin dans sa dignité. Cependant n'en ayant pas été plus satisfait après cette nouvelle faveur, & l'ayant même soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'empire dans l'expédition contre les Russes, il le fit arrêter à son retour par l'aga des janissaires, & tout le châtiment qu'il lui imposa fut un exil à Lemnos, d'où il fut transféré à Rhodes. Il mourut dans cette dernière île, sans qu'il ait été bien éclairci si ce fut de mort naturelle.

HISTOIRE

DU GRAND-VISIR

CALAILY AHMET.

CALAILY AHMET, *pacha*, étoit né à Césarée en Cappadoce, de parens arméniens & chrétiens. Mais ayant été amené jeune à Constantinople, où il abjura le christianisme, il fut admis dans l'ordre des *baltagis*. Il cacha si habilement ses vicieuses inclinations sous des apparences de vertu, qu'il fut créé *baltagilar kichaisi*, & de

cet office il fut renvoyé avec deux queues au *pachalis* de *Zita*, qui est le dernier que les turcs aient sur la mer Rouge. Ensuite il obtint successivement la dignité de *capudam pacha*, celle de *caïmacam*, & d'autres pachalies. Quoique sa conduite dans tous ces emplois eût paru folle & ridicule à toutes les personnes sensées, son zèle affecté contre les chrétiens, & quelque apparence d'amour pour la justice, lui acquirent parmi la populace ignorante & superstitieuse la réputation d'un véritable *musulman*. Pour rendre les chrétiens odieux, il ordonna, pendant qu'il étoit *caïmacam*, que leurs habits fussent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de fouliers de bois, ce qui est généralement en usage pour se garantir les pieds de la chaleur du marbre, & qu'ils auroient des sonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût distinguer dans les rues & dans les autres lieux publics. Mais les jamis, dont le principal revenu est sur les bains, le voyant beaucoup diminuer, parce que cette honteuse distinction en éloigna bientôt tous les chrétiens, portèrent leurs plaintes au sultan, qui révoqua lui-même une loi si dure, & fit passer le *caïmacam* à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute estime, il arriva un jour que le sultan, qui étoit à se promener déguisé sur une place publique,

la résolution de paroître avec cette parure au divan & devant le grand-seigneur même. Il ne se borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à son turban , & s'étant enfin revêtu comme un bouffon , il fit venir le chausbochi , à qui il demanda si tout étoit prêt pour la procession. Cet officier , trappé de sa figure , lui répondit que tout étoit prêt au-dehors , mais qu'il manquoit bien des choses au-dedans. Pressé de s'expliquer avec plus de clarté , il lui dit que dans l'état où il étoit , il couroit risque non-seulement de se faire disgracier le jour qu'il entroit en faveur , mais de jeter un étrange ridicule sur toute la nation ; & que pour lui & ses compagnons , ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le grand-seigneur , s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily , après s'être fort emporté , conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de suivre un si sage conseil.

La semaine d'après il invita le sultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux visirs. Ce prince passant , selon la coutume , entre deux haies d'officiers rangés pour lui faire honneur , observa un homme borgne , qui étoit à côté d'un testerdar , avec un air fort hautain. Il demanda au visir qui il étoit. Quoi ! lui dit celui-ci , votre hauteesse ne connoît point cet homme-là ? Je ne puis connoître , répondit le sultan , tous les sujets de mon

empire. Oh ! reprit le visir, vous deviez connoître celui-ci qui n'est pas un homme du commun, & qui a un bon *chimlik* (c'est-à-dire, une métairie) près de Constantinople, qui lui fournit tant d'oies & de poules, qu'outre la provision de bouche il en vend chaque année pour une somme considérable. A l'égard de son office, il est *bash bakilulu* du *terterdar*, (emploi des plus médiocres). Le sultan ne lui fit pas la moindre réplique ; mais aussitôt qu'il l'eut vu un peu écarté, il se tourna vers le kassar agali : avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monstre vient de me raconter de mon *bash bakilulu* ? Pour moi, je vous assure que j'ai découvert sa folie trois jours après l'avoir fait visir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant désiré puissent aussi la découvrir, je veux lui laisser sa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'Empire sont actuellement assez tranquilles pour ne pas craindre que son imprudence fasse tort à l'Etat.

Sa haine contre les chrétiens éclata aussitôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contr'eux, lorsqu'il étoit *caïmacam*. Il ne se trouva plus personne qui osât s'en plaindre, & chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur & de cruauté contre le christianisme. Le détail en seroit long ; mais ce zèle même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple,

fut mêlé de tant de folies , que s'étant acquis dans le public le sur-nom d'insensé , il parut au sultan qu'il étoit tems de le déposer. Cependant comme ses fautes venoient moins de malice , que d'un manque de génie , il en fut quitte pour être banni à Iftankoi , qui est l'ancienne *Coos* , patrie d'Hypocrate , où on lui accorda par jour trois cens aspres pour sa subsistance. Il y mourut de chagrin.

HISTOIRE

DE CHORLULY ALI,

BACHA.

CHORLULY ALI, *bacha*, étoit né à *Chorlo* , ville de Thrace , d'où il avoit tiré son nom. Ses parens , qui étoient dans la misère , lui avoient fait prendre la profession de barbier. *Cara Bairam Ogli* , capugi bachi , se rendant à Andrinople , où Mahomet IV faisoit alors sa résidence , logea en chemin dans la maison de son père , & s'étant senti porté , par sa bonne mine , à lui proposer de le suivre , il l'emmena malgré son père. Il le mit dans une école où ses progrès furent si singuliers ,

accusé de mauvaise foi par (1) le roi de Suède, déposé pour les raisons qui sont connues dans l'histoire, il obtint d'abord du sultan la permission de mener une vie privée dans un faubourg nommé Eyub. Il recevoit dans cette retraite la visite de tous les honnêtes gens de l'empire. Un jour, il lui échappoit de dire que ce qu'il regrettoit dans sa disgrâce, n'étoit pas la grandeur d'un rang dont il avoit senti tout le poids, mais d'avoir perdu son ame pour satisfaire l'avarice de l'empereur, & d'avoir réduit quantité d'honnêtes gens à la pauvreté». Ahmed, irrité de ce discours, par lequel il le soupçonna de penser à faire naître quelque sédition, feignit de le créer bacha de Bender, & lui envoya ordre de partir pour son emploi. Mais ayant fait arrêter sur la route, il le fit envoyer en exil à Mitilène. Il l'y fit garder avec assez de douceur pendant la guerre qu'il eut contre la Russie, dans la crainte que si ses armes manquoient de succès, il ne fût obligé de le rappeler pour se servir de ses conseils, & peut-être pour lui rendre le gouvernement des affaires. Lorsqu'il

(1) C'est pendant son administration que l'empire Ottoman reçut des hôtes, tels qu'on n'y en avoit point eus, & que vraisemblablement on n'y en verra jamais, particulièrement Charles XII, & Stanislas, roi de Pologne, &c.

se crut sûr du succès, il lui fit couper la tête. Mais il avoua depuis qu'il s'étoit souvent repenti d'avoir privé l'empire Ottoman d'un si grand homme; car c'étoit véritablement un des plus beaux génies qu'il y eût alors dans toute l'Europe. Sa pénétration, son jugement, sa mémoire, & son éloquence, étoient autant de qualités admirables. Dans la multitude d'affaires qu'il avoit à dépêcher tous les jours, il s'en faisoit lire deux à la fois, & les comprenant aussi parfaitement que s'il étoit divisé en deux pour les entendre, il ne se trompoit jamais dans sa décision, quoique dans le même tems il prêtât encore l'oreille aux plaidoiries qui se faisoient devant le Cadileskier, & qu'il fût obligé de lui dicter sa sentence. On vante une infinité d'exemples de sa justice, dont il suffira de rapporter le suivant.

Un marchand turc avoit perdu dans les rues sa bourse, qui contenoit deux cens pièces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la somme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable d'un vol; car par un article de l'alcoran, celui qui conserve une chose perdue & criée publiquement, est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a

trouvé la bourse, & s'offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contient. Le marchand arut aussitôt ; mais charmé de retrouver son argent, il auroit voulu se dégager de sa promesse. Le le pouvant sans quelque prétexte, il eut recours au mensonge. Avec les deux cens pièces d'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourse une précieuse émeraude, qu'il redemanda aussitôt au matelot. Celui-ci prit le ciel & le prophète témoins qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude ; cependant il n'en fut pas moins conduit devant le cadí, avec une accusation de vol. Soit injustice ou négligence, le juge déchargea à la vérité le matelot de vol, mais lui reprochant d'avoir perdu par sa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cens pièces d'or au marchand, sans en tirer de récompense. Une sentence si dure ruinant tout à la fois l'espérance & l'honneur du pauvre matelot, il en porta sa plainte au visir, qui la jugea digne de son attention. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que des deux cens pièces d'or, le marchand se hâta d'ajouter, que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude, étoit dans la crainte que sa bourse, tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'auroit

» conserver. Reconnoissez-moi pour votre
» taine. Je vous conduirai bien, & je vous
» part de toutes les richesses que je prêt
» bientôt acquérir. Ils se soumirent à lui
» résistance.»

Dès le jour suivant il rencontra un vaisseau espagnol, dont l'équipage étoit beaucoup plus nombreux que le sien. Mais sans en marquer le moindre inquiétude, il courut à l'abordage, & ne se donna que d'avoir pensé à faire feu de son canon, faisant main-basse sur tout ce qui parut le menacer. De quelque résistance, il tua plus d'ennemis qu'il n'en fit sa main, que tous les gens ensemble. Non-seulement il se rendit maître du vaisseau, mais trouvant meilleur que le sien, il s'en fit son espèce de fondement, sur lequel il établit toutes ses espérances de fortune. En moins d'une année il prit dix-neuf vaisseaux espagnols, & il prit deux de leurs ports, où l'on fit monter son butin à plus de cent mille écus. Mais ce qui imprévoyoit la terreur dans tous les lieux où il entreprit de se rendre maître, c'est que fort souvent au lieu de se servir d'un fabre ou d'une épée, il n'employoit qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il tua quelquefois d'un seul coup trois ou quatre ennemis.

Son brigandage dura cinq ans, sous la protection tacite des colonies de sa nation,

employoient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Mais la mort délivra les espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Rib étoit attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'étoit qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un étranger, qui étoit arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, & qui s'étoit donné pour expert dans la connoissance des simples. Il présenta au corsaire un élixir, dont il lui garantit la vertu. Mais l'effet en fut si terrible, que presque au même moment Pol Rib sentit ses forces éteintes, & demeura sans mouvement. Si c'étoit un poison, sa tête fut la dernière partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il étoit empoisonné, & craignant peut-être que la mort ne lui laisât point le tems d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le médecin fut massacré devant ses yeux.

F I N.

T A B L E. 397

| | |
|--|----------|
| <i>de Cidal Acmet, riche seigneur de Con-</i> | page 252 |
| <i>nope,</i> | |
| <i>erte d'une île inconnue, ou Aventure de</i> | |
| <i>ges Pinés,</i> | 267 |
| <i>res d'un solitaire,</i> | 281 |
| <i>éroïque de vertu morale,</i> | 298 |
| <i>re plaisante d'une angloise,</i> | 307 |
| <i>re de M....</i> | 313 |
| <i>exemple de morale,</i> | 317 |
| <i>d'une générosité sans exemple; morale</i> | |
| <i>rique,</i> | 323 |
| <i>d'une fille angloise pour la religion,</i> | 333 |
| <i>re de Betlem Niklos,</i> | 337 |
| <i>e d'un poète saxon,</i> | 341 |
| <i>nt tragique arrivé dans un bain,</i> | 344 |
| <i>e d'un illustre bâtard,</i> | 346 |
| <i>erte d'une île nouvelle,</i> | 351 |
| <i>re angloise, au sujet du droit des sépul-</i> | |
| <i>rs,</i> | 357 |
| <i>e d'un médecin muet,</i> | 362 |
| <i>e disposition d'un testament,</i> | 362 |
| <i>nt funeste arrivé en Écosse,</i> | 373 |
| <i>égulier,</i> | 376 |
| <i>re plaisante d'un monastère,</i> | 379 |

| | |
|--|----------|
| <i>Caprice rare d'un homme d'étude ,</i> | page 382 |
| <i>Aventures d'un jeune Génois ,</i> | 385 |
| <i>Aventure d'une jeune irlandaise ,</i> | 392 |
| <i>Aventure extraordinaire d'une Ecoissoise ,</i> | 399 |
| <i>Aventure touchante du Pérou ,</i> | 404 |
| <i>Aventure singulière touchant un trésor ,</i> | 407 |
| <i>Excessive crédulité d'un roi de Perse ,</i> | 411 |
| <i>Exemple de philosophie françoise ,</i> | 416 |
| <i>Exemple merveilleux de la force de l'imagination ,</i> | 422 |
| <i>Aventure utile ,</i> | 426 |
| <i>Histoire d'un caprice sans exemple ,</i> | 432 |
| <i>Étrange accident arrivé à une jeune angloise ,</i> | 443 |
| <i>Utilité d'un bon conseil ,</i> | 446 |
| <i>Aventure singulière ,</i> | 449 |
| <i>Aventure intéressante , ou les Bohémiens .</i> | 455 |
| <i>Double abolition de la torture , occasionnée par deux évènements singuliers ,</i> | 470 |
| <i>Singulière invention de l'art ,</i> | 477 |
| <i>Vie solitaire & poétique d'un auteur anglois ,</i> | 481 |
| <i>Conduite singulière d'un anglois dégoûté de la vie ,</i> | 484 |
| <i>Manière d'être d'un peintre ,</i> | 486 |
| <i>Désespoir ,</i> | 487 |

T A B L E.

559

| | |
|---|----------|
| <i>ière. plaisante d'un procès ,</i> | page 489 |
| <i>ince botté ,</i> | 490 |
| <i>disposition d'un testament ,</i> | 491 |
| <i>ture bizarre d'un anglois ,</i> | 492 |
| <i>és singulier au sujet d'une jeune angloise ,</i> | 498 |
| <i>d'une dame qui s'étoit érigée en prédica- ce ,</i> | 502 |
| <i>ement extraordinaire ,</i> | 504 |
| <i>horrible de jalousie ,</i> | 507 |
| <i>funeste d'un ministre anglois ,</i> | 509 |
| <i>curieux de morale dans la conduite d'un nédien ,</i> | 512 |
| <i>ple affreux de vengeance ,</i> | 516 |
| <i>ture du duc de Ripperda ,</i> | 521 |
| <i>ine de la fortune du comte de B... ,</i> | 530 |
| <i>ques curieuses de deux sultanes ,</i> | 539 |
| <i>ire de Vanda , reine de Pologne ,</i> | 556 |
| <i>icularité singulière de la vie du célèbre duc Buckingham ,</i> | 559 |
| <i>iesse de Wat Tiler , séditieux anglois ,</i> | 563 |
| <i>singulier de l'histoire d'Angleterre ,</i> | 567 |
| <i>curieux de politique ,</i> | 570 |
| <i>at IV , premier sultan qui se soit enivré ,</i> | 572 |



















